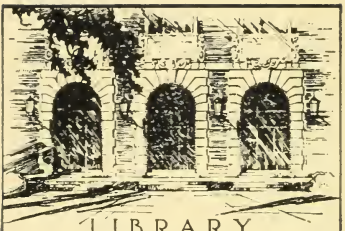
891.73
An2
LP43m



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

891.73
An2
LP43m

OAK ST. HDSF

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/mmoiresdunpris00andr

LÉONID ANDRÉIEF

MÉMOIRES D'UN PRISONNIER

Traduits d'après le manuscrit

PAR

SERGE PERSKY

PARIS
FONTEMOING & Cie, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF, 4
—
1913

MÉMOIRES
D'UN PRISONNIER

DU MÊME AUTEUR

(*Traductions de Serge PERSKY*)

Le Gouffre (Perrin et C^ie^)..... 1 vol.

Le Rire rouge (F. Juven)..... 1 vol.

Nouvelles (Éditions du *Monde Illustré*).... 1 vol.

L'Épouvante, traduit en collaboration avec T. DE WYZEWA (Perrin et C^ie^)..... 1 vol.

Les Sept Pendus, traduit en collaboration avec ALBERT TOUCHARD (E. Fasquelle)... 1 vol.

LÉONID ANDRÉIEF

MÉMOIRES D'UN PRISONNIER

Traduits d'après le manuscrit

PAR

SERGE PERSKY

PARIS
FONTEMOING & Cie, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF, 4
—
1913

Tous droits réservés.
Copyright by Fontemoing et C^ie^, éditeurs, 1913.

89.73
Aut 2
L Pasquier

MÉMOIRES D'UN PRISONNIER

CHAPITRE PREMIER

J'avais vingt-sept ans, je venais de soutenir brillamment ma thèse de docteur ès sciences mathématiques, lorsqu'une nuit on vint m'arrêter chez moi pour me jeter dans cette prison. Je ne veux pas vous raconter en détail le crime monstrueux dont on m'inculpait : il y a des événements dont on ne doit ni parler ni même se souvenir, afin de ne pas éprouver de dégoût pour soi-même ; mais il existe sans doute encore nombre de gens qui se rappellent ce procès terrible de l'« homme-fauve », ainsi que me qualifièrent alors les journaux. Ils se

souviennent probablement aussi que toute la société intellectuelle du pays exigea que le criminel fût condamné à mort, et c'est uniquement à la faveur inexplicable du chef de l'Etat que je dois de vivre et d'écrire en ce moment ces pages, pour l'édification des êtres faibles et pusillanimes. Qu'on sache donc que mon père, mon frère aîné et ma sœur ayant été assassinés avec une sauvagerie sans pareille, je fus accusé d'avoir perpétré ce triple forfait dans le but de rester seul possesseur d'une fortune importante.

Je suis aujourd'hui un vieillard sur le seuil de la tombe ; vous n'avez donc pas la moindre raison de douter de ma parole quand je vous affirme que je suis complètement innocent de ce crime monstrueux, pour lequel douze jurés honnêtes et consciencieux, me condamnèrent à la peine capitale, laquelle fut commuée en celle de la réclusion perpétuelle. Un fatal enchaînement de circonstances, d'événements petits et grands, un sombre silence et des propos vagues me donnèrent, à moi qui étais innocent, tous les dehors d'un malfaiteur. Pourtant, il se serait grossièrement trompé, celui qui m'au-

rait soupçonné d'être mal disposé envers mes juges sévères. Ces hommes qui ne sauraient se faire une idée des événements que d'après les apparences, sans avoir la possibilité de pénétrer l'essence secrète des choses, ne pouvaient et ne devaient pas agir autrement. Plus tard, il arriva que, grâce au jeu des circonstances, la vérité, connue de moi seul, prit tous les traits du mensonge impudent, cynique même. Et quelque étrange que cela paraisse à mon aimable et sérieux lecteur, ce n'est pas par la vérité, mais uniquement par le mensonge que j'aurais pu établir et confirmer mon innocence. En prison, je me remémorais dans tous ses détails l'histoire du crime et du jugement, je me mettais à la place de l'un des juges, et chaque fois, j'en arrivais infailliblement à la pleine conviction de ma culpabilité. J'accomplis alors un travail très instructif et très intéressant : après avoir fait table rase, je soumis les faits et les mots à de nombreuses combinaisons, j'en construisis des édifices à l'exemple des enfants qui érigent toutes sortes de bâtisses avec leurs cubes de bois ; après de laborieux efforts, je parvins enfin à trouver une combinaison de

faits qui, mensongère en son essence, était si vraisemblable d'apparence que ma véritable innocence devenait claire et manifeste. Aujourd'hui encore, je me rappelle le sentiment d'étonnement immense, non dépourvue de peur, que j'éprouvais devant cette découverte bizarre et inattendue : en disant la vérité, j'induisais les gens en erreur et les trompais par là même ; en affirmant un mensonge, je les conduisais au contraire à la vérité et à la connaissance. Je ne comprenais pas encore à cette époque que, semblable en cela à Newton, j'avais découvert inopinément une grande loi, sur laquelle est basée toute l'histoire de la pensée humaine qui cherche non pas la vérité, inaccessible pour elle, mais la vraisemblance, c'est-à-dire l'harmonie du visible et du spéculatif, établie selon les lois strictes du raisonnement logique. Et au lieu de me réjouir, je m'exclamai, en proie à un désespoir juvénile et naïf : « Où est la vérité ? Où donc est la vérité dans ce monde d'illusions et de mensonge ? » (Voir mon *Journal d'un prisonnier*, du 29 juin 18...)

Je n'ignore pas qu'aujourd'hui, alors qu'il ne me reste que cinq ou six ans à vivre, je

pourrais obtenir facilement la remise de ma peine, si je la demandais. Mais, sans parler de l'habitude que j'ai de la prison et de certaines raisons très importantes que j'exposerai plus loin, je considère que je n'ai pas le droit de demander ma grâce et de détourner par là même le cours naturel d'une sentence légale et parfaitement juste. Et je n'aimerais pas non plus qu'on m'appliquât le terme de « victime d'une erreur judiciaire », comme s'exprimèrent, à mon grand chagrin, quelques-uns de mes aimables visiteurs. Je le répète, il n'y a pas d'erreur, il ne peut y avoir d'erreur là où, associant des facteurs déterminés, tout cerveau constitué et développé d'une façon normale en arrive infailliblement à une seule et même conclusion.

J'ai été condamné justement, quoique je n'aie pas commis de crime, telle est la simple et claire vérité, dans le respect de laquelle j'achève, tranquille et joyeux, ma vie sur la terre.

Le seul but que je veuille atteindre en composant ces modestes « mémoires », c'est de montrer à mon bienveillant lecteur que dans les conditions les plus pénibles, alors que l'es-

poir et la vie semblent impossibles, l'homme, cette créature supérieure, possédant la volonté et la raison, trouve l'un et l'autre. Je veux montrer comment un homme condamné à mort a vu le monde à travers la fenêtre grillée de sa prison et découvert ici-bas l'harmonie, la beauté, la parfaite concordance des buts et des moyens, à la honte des insensés, qui, vivant dans le bonheur, l'abondance et la liberté, calomnient odieusement l'existence. Quelques-uns de mes visiteurs m'accusent d'arrogance et me demandent où j'ai pris le droit d'enseigner et de prêcher. Ces gens cruels voudraient chasser même le sourire du visage de celui qui, pareil à un meurtrier, est enfermé à jamais dans une prison. Mais pas plus que mon sourire calme et bienveillant, ne s'assombrira mon âme qui a traversé avec intrépidité les défilés de la vie, et qui, d'un puissant élan m'a transporté par-dessus les précipices terribles et les abîmes sans fond où tant de téméraires ont trouvé une mort héroïque et inutile. Et si le ton de ces mémoires semble parfois au lecteur par trop assuré, qu'il n'y voie pas un manque de modestie de ma part, mais simplement la

ferme certitude que j'ai de mon bon droit et le désir tout aussi ferme d'être utile à mon prochain, dans la mesure de mes faibles forces.

Ici, je dois m'excuser d'avoir fait, au cours de ces pages, chaque fois que besoin en est, de fréquentes allusions à mon *Journal d'un prisonnier*. Si ce recueil est encore inconnu du lecteur, c'est que j'estime qu'il serait prématuré et peut-être même dangereux de le publier intégralement. Commencé au temps lointain de ma jeunesse, à l'époque des cruelles désillusions, de l'effondrement de toutes les croyances et de tous les espoirs, il témoigne avec évidence, par endroits, que son auteur se trouvait, sinon dans une démence complète, du moins sur la limite de la folie. Et si l'on se rappelle à quel point cette maladie est contagieuse, la prudence avec laquelle j'utilise ce journal deviendra très compréhensible.

O jeunesse en fleur ! Une larme involontaire monte à mes yeux, quand je me remémore tes songes merveilleux, tes rêves et tes élans audacieux, le bouillonnement impétueux de tes forces !... Pourtant, je ne souhaite pas ton retour, car ce n'est qu'avec les cheveux gris que

naissent ces pensées lumineuses et cette faculté d'observation désintéressée, qui font de tous les vieillards des philosophes et parfois même des sages.

CHAPITRE II

Ceux de mes aimables visiteurs qui me font l'honneur de m'exprimer leur enthousiasme et même — qu'on me pardonne cette petite vanité! — de reconnaître ma parfaite lucidité mentale, ne peuvent sûrement se représenter ce que j'étais quand j'arrivai dans cette prison. Les dizaines d'années qui ont passé sur ma tête et blanchi mes cheveux ne peuvent atténuer l'émotion que j'éprouve encore en évoquant mes premiers jours de captivité.

Dépourvu de ce talent littéraire, qui n'est en réalité qu'un penchant irrésistible à l'invention et au mensonge, j'essaierai de me dépeindre avec toute l'exactitude possible, tel que je fus à cette époque reculée.

J'étais alors un jeune homme de 27 ans —

comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire — impulsif, impétueux, capable de violents écarts. Une certaine mélancolie, inhérente à mon âge, un amour-propre facilement irritable et qui se révoltait au moindre prétexte, une tendance fougueuse à résoudre les grands problèmes de l'existence, des crises de tristesse alternant avec des accès de gaîté également sauvages, tout cela me composait un caractère d'une instabilité extrême et d'une incohérence regrettable.

Je ne passerai pas sous silence la fierté excessive, que je tenais de ma mère, et qui m'empêchait souvent de suivre les conseils de gens plus expérimentés que moi, ni l'opiniâtreté que je mettais à atteindre mon but, qualité excellente en elle-même, mais qui devenait dangereuse lorsque je n'avais pas assez mûri mon plan, ni réfléchi aux conséquences de son exécution.

Les premiers jours de mon incarcération, je me conduisis comme tous les autres insensés qui sont jetés en prison. Je criai mon innocence bien haut, mais en vain; j'exigeai avec fureur qu'on me délivrât sur-le-champ ; je frappai du poing les murs et la porte qui,

comme on le pense, restèrent sourds à mes appels. Je me souviens que je me cognai même la tête contre les parois et que je demeurai évanoui des heures entières, sur le sol dallé de la cellule ; abîmé dans mon désespoir, je refusai toute nourriture jusqu'à ce que les exigences opiniâtres de l'organisme eussent vaincu mon entêtement. Bien entendu, le côté moral et mental de mon existence correspondait à ce que je viens d'exposer. Je maudissais mes juges, je les menaçais d'une impitoyable vengeance ; enfin, je me mis à considérer la vie humaine tout entière, le monde entier, le ciel même comme une immense injustice d'une ironie implacable. Oubliant que dans ma situation on ne peut guère se montrer impartial, j'en arrivai peu à peu, avec l'assurance de la jeunesse et l'âpreté maladive du prisonnier, à nier complètement la vie et son sens. Ce furent, en vérité, des jours et des nuits atroces. Oppressé par les murailles de ma cellule, ne recevant de réponse à aucune de mes questions, j'allais et venais sans discontinuer dans mon cachot en précipitant l'un après l'autre dans un gouffre sombre tous les grands trésors que la vie nous

donne : l'amitié, l'amour, la raison et la justice.

Pour me justifier quelque peu, je dirai que ce fut précisément pendant ces premières années de captivité que se produisit toute une série d'événements qui eurent une répercussion très grave sur mon état mental. Ainsi, j'appris avec un profond dépit le mariage d'une jeune fille, dont je ne citerai pas le nom, et qui devait devenir ma femme. Elle était au nombre des rares personnes qui croyaient en mon innocence ; la dernière fois que je l'avais vue, elle avait juré de me rester fidèle jusqu'à la tombe et de mourir plutôt que d'être parjure à son amour. Moins d'un an après m'avoir fait cette promesse, elle épousait un homme que je connaissais et qui, malgré quelques qualités, ne s'élevait pas au-dessus de la moyenne. Je ne voulais pas comprendre combien une union de ce genre était naturelle de la part d'une jeune fille robuste et belle, douée en outre d'un penchant tout particulier à la maternité. Condamné à une mort lente, j'aurais voulu qu'elle aussi partageât mon sort, Dieu seul sait pour quelle raison ! Ce désir était d'autant plus

odieux que, versé aux sciences naturelles, je savais mieux que quiconque combien les exigences de l'instinct normal sont impérieuses. Mais hélas! nous oublions tout quand la femme aimée nous trompe. Actuellement, madame X... est une mère heureuse et respectée ; ce qui prouve mieux que tout raisonnement combien son mariage, qui me peina tant, était logique et tout à fait conforme aux exigences de la nature et de la vie.

Je dois pourtant avouer qu'alors, j'étais loin d'être calme. La lettre affectueuse et aimable dans laquelle elle m'annonçait son mariage et m'exprimait ses regrets sincères, cette gentille et chère lettre parfumée, qui gardait encore la trace de ses doigts délicats, me parut être une missive du diable lui-même.

Des caractères de feu brûlaient mon cerveau torturé ; transporté de fureur, je secouai la porte de ma cellule et criai avec rage : « Viens ! Laisse-moi regarder encore tes yeux menteurs ! Laisse-moi entendre encore ta voix trompeuse ! Laisse-moi étreindre ta gorge fragile et mêler mon dernier rire d'amertume à ton cri d'agonie ! » (Voir mon *Journal d'un prisonnier* du 14 décembre 18...)

Par cette citation, mon bienveillant lecteur verra combien les juges avaient raison en me condamnant pour meurtre : ils avaient, en vérité, deviné en moi le criminel.

Plusieurs autres événements vinrent encore obscurcir ma raison. Deux ans après le mariage de ma fiancée, trois ans par conséquent après mon incarcération, ma mère mourut ; elle mourut, dit-on, de la peine affreuse que je lui avais causée. Quelque étrange que cela paraisse, elle garda jusqu'à la fin de ses jours l'inébranlable conviction de ma culpabilité. Cette conviction était, à ce qu'il paraît, la source inépuisable de chagrin et la cause principale de la mélancolie noire qui ferma pour toujours ses lèvres en un farouche silence et provoqua sa mort à la suite d'une paralysie du cœur. Jamais, à ce qu'on m'a rapporté, elle ne prononça ni mon nom, ni celui des victimes tragiques. Elle légua son immense fortune — cette fortune qu'on m'accusait d'avoir convoitée — à diverses œuvres de bienfaisance. Ce qui est caractéristique, c'est que dans ces circonstances atroces, elle ne perdit pas tout instinct maternel : par un codicille, elle me légua

une somme assez importante pour que je pusse vivre dans l'aisance, à ma libération.

Maintenant, je comprends que, quelque profond qu'ait été son chagrin, il n'était pas suffisant pour provoquer sa mort. Ma mère mourut à un âge avancé, minée par une série de maladies qui avaient peu à peu ruiné sa santé, autrefois robuste. Au surplus, je dois dire que mon défunt père, homme de caractère très faible, était loin d'être le modèle des époux et des pères ; ses infidélités et ses mensonges réduisirent ma mère au désespoir, en blessant sa fierté et sa droiture natives. Mais alors, je ne réfléchis pas à tout cela, et sa mort me parut être un des coups les plus cruels que m'ait réservés le sort adverse.

Je ne sais si je dois fatiguer l'attention du lecteur par le récit d'événements du même genre. Pourtant, je crois nécessaire d'ajouter que les amis qui me restaient cessèrent l'un après l'autre de venir me voir. Tous affirmèrent qu'ils croyaient en mon innocence et ils m'exprimèrent tout d'abord avec chaleur leur sympathie. Mais nos vies étaient trop différentes pour que nos relations pussent durer. Ils

vinrent de plus en plus rarement aux jours de visite, et finirent par ne plus donner signe de vie. Je me souviens que leur défection m'affecta plus encore que la mort de ma mère et la trahison de ma bien-aimée.

« Quelle épouvante ! Quelle douleur ! Vous m'avez abandonné à moi-même ! Comprenez-vous ce que vous avez fait ? Vous m'avez abandonné à moi-même ! Est-il possible que les hommes abandonnent un homme ? Alors que les animaux les plus immondes ne vivent pas seuls, vous, vous avez laissé un homme seul ! Vous lui avez donné une âme et vous l'avez abandonné ; vous lui avez donné un cœur, une raison, une main pour l'étreinte, des lèvres pour le baiser — puis, vous vous êtes détournés de lui ! »

C'est ainsi que je me lamentais dans mon *Journal d'un prisonnier*. Aveuglé par la douleur, je ne voulais pas comprendre que l'isolement dont je me plaignais est, comme la raison, un privilège qui n'est octroyé qu'à l'homme, afin qu'il puisse défendre contre les regards d'autrui les mystères sacrés de son âme. Que le lecteur sérieux en juge : en quoi

la vie se transformerait-elle si on enlevait à l'homme son droit, son devoir d'être solitaire? En une cohue de bavards oisifs, en une lamentable collection de poupées et de pantins se massacrant les uns les autres, dans la ville sauvage, où par les portes et les fenêtres ouvertes les passants contemplent avec ennui les mêmes aspects du foyer et de l'alcôve.

En qualifiant mes amis de traîtres, de perfides, de parjures, je ne comprenais pas, malheureux jeune homme que j'étais, la sage loi de la vie selon laquelle ni l'amitié, ni l'amour, ni même la plus tendre affection de la sœur et de la mère, ne sont éternels. Leurré par le mensonge des poètes qui proclament la pérennité de l'amour et de l'amitié, je ne voulais pas voir ce que mon bienveillant lecteur peut observer chaque jour de la fenêtre de sa demeure: les attitudes des amis, des parents, de la mère et de l'épouse avant, pendant et après les obsèques d'un cher défunt. Personne ne s'est enterré avec le mort, personne ne lui a demandé de lui faire place à côté de lui dans le tombeau, et si la veuve affligée s'exclame, tout en larmes: « Oh! ensevelissez-moi avec lui » elle ne

fait qu'exprimer symboliquement le degré extrême de sa douleur, ce dont il est facile de s'assurer, en essayant, ne fût-ce que pour plaisanter, de la pousser dans la fosse. Et ceux qui la soutiennent n'expriment que symboliquement aussi leur sympathie et leur compréhension, en donnant à la cérémonie funèbre un indispensable caractère de tristesse solennelle.

C'est aux lois de la vie que l'homme doit se soumettre, et non à celles de la mort ou de la fiction poétique, si belle soit-elle. D'ailleurs, la fiction peut-elle être belle ? N'y a-t-il pas de beauté dans l'austère vérité de la vie, dans le puissant effet de ses lois immuables, qui règlent avec une sublime impassibilité le mouvement des astres célestes aussi bien que le grouillement des êtres microscopiques appelés hommes ?

Je rappellerai ici un cas non dépourvu d'intérêt, se rapportant à l'époque lointaine où j'étais encore un jeune homme imberbe, étudiant de seconde année. Avec un groupe de camarades de la même volée, j'autopsiais un jour le cadavre d'un homme inconnu. Je me souviens du dégoût avec lequel je sentis pour la

première fois la puanteur terrible de la pourriture, du sentiment de répugnance invincible, de peur même que j'éprouvai en touchant de mes doigts vivants cette masse en décomposition. Mais, accaparé tout entier par la besogne intéressante, je m'accoutumai peu à peu à la mauvaise odeur, et moins d'une semaine plus tard, un soir que j'étais seul à travailler, je ressentis soudain un enthousiasme profond devant cet extraordinaire spectacle : la transformation de la matière, passant de la vie à la mort, du complexe organisme vivant aux plus simples éléments de la monade. Longtemps, dans une extase, que j'ose qualifier de religieuse, le scalpel à la main, je contemplai le cadavre, semblable moi-même à l'objet de ma méditation ravie, par l'immobilité de ma pose. C'est ainsi que, même dans mes jeunes années, je fus visité en passant par la belle vérité, que je puis à juste titre m'enorgueillir maintenant de posséder tout à fait.

Après m'être permis cette brève digression, peut-être inutile, je vais poursuivre mon récit.

CHAPITRE III

C'est ainsi que je vécus tristement en prison pendant plus de cinq ans.

Le premier rayon de salut brilla pour moi là justement où je m'y attendais le moins. Doué de quelque imagination, je fis de mon ancienne fiancée, de mon amour, de mon rêve, l'objet constant de mes plus chastes désirs; et, si on peut s'exprimer ainsi, je vécus, mentalement uni à elle pendant des dizaines d'années.

La seconde chose qui raffermit le sol sous mes pas et qui survint presque en même temps que la première, c'est la conviction que j'acquis de ne pouvoir m'enfuir de la prison.

Les premiers temps de mon incarcération, comme tout jeune homme impétueux et imaginatif, je combinais mille plans d'évasion,

dont quelques-uns me semblaient tout à fait réalisables. En nourrissant des espérances trompeuses, ces pensées me maintenaient naturellement en un état de tension et d'inquiétude et empêchaient mon esprit de se concentrer sur des sujets plus importants et essentiels. Quand je désespérais de pouvoir réaliser le plan auquel je m'étais arrêté, j'en forgeais immédiatement un autre ; ainsi, loin d'avancer, je ne faisais que tourner en rond.

Or, un jour, en fixant mes yeux sur les murailles de ma cellule, je sentis soudain combien la pierre était invinciblement dure, le ciment solide, et avec quel art cette forteresse menaçante était édifiée. A dire vrai, cette première impression me fut très pénible ; peut-être même s'amplifia-t-elle de toute l'horreur du désespoir.

Ici, se trouve une lacune, aussi bien dans mon *Journal* que dans ma mémoire : je ne puis absolument pas me rappeler quels furent mes pensées et mes sentiments durant les deux ou trois mois qui suivirent. La première note qui figure dans mon *Journal*, après une longue période de silence, est trop insignifiante

pour me donner la clé de l'énigme : en termes brefs et concis, je constate qu'on m'a fait un habit neuf et que j'ai engraissé. (Voir le *Journal d'un prisonnier* du 16 avril 18...)

Le fait est qu'en anéantissant toute espérance, la conscience de l'impossibilité de mon évasion me fit recouvrer le calme une fois pour toutes et délivra d'une obsession mon esprit déjà trop porté aux méditations élevées. Obscurément encore, mais avec une obstination qui promettait l'affranchissement à bref délai, je consacrai mes jours à calculer, au moyen d'hypothèses et de chiffres approximatifs, les dimensions et la résistance des murs, y compris ceux qui entouraient notre prison de toutes parts. Les nombreux croquis dessinés dans mon *Journal* d'alors, témoignent de mon travail minutieux et extraordinairement opiniâtre ; et la fière parole « Euréka ! », répétée et soulignée en divers endroits, m'apparente bizarrement au grand sage de l'antiquité, qui sut résoudre des problèmes importants sous la pluie des flèches ennemies.

Mais je considère comme le véritable instant de ma libération, une magnifique matinée de

printemps (6 mai). Par la fenêtre ouverte, l'air vivifiant et frais pénétrait; en me promenant dans ma cellule, chaque fois que je faisais demi-tour, je regardais distraitement, avec un vague intérêt, la haute fenêtre dont les barreaux de fer se découpaient nettement sur le fond bleu du ciel sans nuages.

« Pourquoi le ciel est-il si beau, vu ainsi à travers les barreaux d'une prison? » me demandai-je en me promenant. « Serait-ce l'effet de la loi esthétique des contrastes, d'après laquelle le bleu est tout particulièrement violent quand il est juxtaposé au noir? Ou serait-ce la manifestation d'une autre loi supérieure, d'après laquelle l'infini n'est concevable pour l'esprit humain qu'à la condition expresse d'être placé, par exemple, dans un carré? »

Me remémorant ensuite que jadis, dans l'autre vie, en voyant une fenêtre grande ouverte, dépourvue de grillage ou en contemplant l'espace céleste, j'éprouvais le désir de voler, désir d'autant plus angoissant qu'il était absurde, je ressentis soudain de la tendresse pour les barreaux, une tendre gratitude, presque de l'amour. Forgés par les mains, les faibles

mains d'un ouvrier ignorant et ignoré, qui ne se rendait sans doute pas compte du sens profond de son œuvre, fixés dans le mur par un maçon également ignorant, ils se manifestaient soudain comme un exemple de logique, de beauté, de noblesse et de force suprêmes. Saisissant l'infini entre leurs carrés de fer, ils s'étaient figés en un repos glacial et fier, effrayant les ignares, donnant un sujet de réflexion aux gens sensés et ravissant le sage!

Cette heureuse observation, faite par un adorable matin printanier, fut la première de toute une série du même genre. Repoussant tout ce qui m'était personnel, examinant toute l'ambiance avec le regard perçant et froid de l'observateur, j'en arrivai bientôt à une conclusion précieuse: ma prison tout entière est construite d'après un plan logique, si parfait, qu'il provoque l'admiration.

CHAPITRE IV

Pour rendre la suite de mon histoire plus compréhensible, je suis obligé de dire quelques mots de la situation exceptionnellement avantageuse qui est la mienne dans notre prison. Ma lucidité mentale, la perfection de ma philosophie et la pureté de mes sentiments, d'une part ; les quelques services, très modestes d'ailleurs, que j'ai rendus à M. le directeur, d'autre part, m'ont valu toute une série de privilèges, dont je ne jouis évidemment qu'avec modération. Ainsi, aux réceptions hebdomadaires, dont les heures ne sont pas limitées, on admet tous ceux qui désirent me voir, ce qui parfois, constitue un auditoire passablement nombreux. Je n'ose croire tout à fait aux paroles, par malheur un peu ironiques, de

M. le directeur, qui affirme que je ferais « l'orgueil de n'importe quelle prison » ; néanmoins, je puis dire sans fausse modestie, que mes discours jouissent d'un grand crédit et que je compte parmi mes visiteurs de nombreux admirateurs et des admiratrices passionnées. Je rappellerai que M. le directeur lui-même, ainsi que ses subordonnés, me font souvent l'honneur de me visiter afin de puiser en moi la force et le courage nécessaires pour continuer leur tâche difficile. Bien entendu, j'ai le libre usage de la bibliothèque et même des archives de la prison ; et si, quand j'ai demandé le plan exact de la prison, M. le directeur m'a répondu par un refus poli, ce n'est absolument pas par un sentiment de méfiance envers moi, mais simplement parce que ce plan constitue un secret d'Etat.

Tout ce que je vais dire de notre prison sera nécessairement incomplet, car c'est à moi seul, à ma faculté d'observation que je dois les détails qu'on va lire ; pour ce qui est de l'aspect extérieur de l'édifice, mes aimables visiteurs m'en ont donné une idée assez exacte, en me fournissant un grand nombre de descriptions

écrites et orales, des gravures et même des photographies. Ce n'est pas sans un certain émoi, je l'avoue, que je passe à la description de notre prison.

C'est un immense bâtiment à cinq étages, en forme de T, dont les murailles sont formées d'une épaisseur de cinq briques, de six même à certains endroits. Situé à l'extrémité de la ville, aux confins de la campagne inculte, par ses contours austères il attire de loin les regards du voyageur et lui promet le calme et le repos après les longs vagabondages. L'édifice n'est pas crépi et conserve la teinte rouge-foncé des vieilles briques ; de près, à ce qu'on m'assure, il produit une impression lugubre, menaçante même, sur les gens nerveux, auxquels ces briques rouges rappellent la couleur du sang et de la chair humaine à vif. De petites fenêtres sombres et grillées complètent naturellement cette impression et donnent au tout un caractère de sombre harmonie, de beauté sévère et rude. Même quand il fait beau et que le soleil l'éclaire, il ne perd pas son air d'importance maussade et rébarbative ; il rappelle constamment qu'il existe des lois et que ceux

qui les violent encourent un châtiment rigoureux.

Ma cellule se trouve à la hauteur du cinquième étage. De sa fenêtre, où l'on jouit d'une vue admirable, le regard embrasse la ville lointaine et une partie de la campagne déserte, à droite; à gauche, en dehors du champ de la vision, s'étend le faubourg où se trouvent, à ce qu'on m'a dit, une église et le cimetière urbain qui y est attenant. Je soupçonnais l'existence de cette église et de ce cimetière pour avoir entendu le tintement lugubre des cloches lorsqu'elles sonnent le glas funèbre.

La disposition intérieure de la prison est aussi harmonieuse et logique que l'extérieur. Pour que le lecteur s'en rende un compte exact, je me permettrai de supposer qu'un détenu tente de s'évader. Admettons que l'audacieux soit doué d'une force herculéenne, surhumaine, et qu'il brise le cadenas de sa porte, que trouve-t-il ? Un corridor, coupé de portes grillées capables de résister à une canonnade et gardées par des surveillants armés. Supposons qu'il tue tous les surveillants, brise toutes les portes et arrive dans la cour ; pense-t-il alors être li-

bre ? Que non ! car il reste les murs qui entourent notre prison d'un triple anneau de pierre. En me livrant à toutes ces hypothèses puériles, j'ai à dessein passé sous silence la surveillance. Or, la surveillance est incessante. Nuit et jour, j'entends derrière la porte les pas du geôlier ; nuit et jour, par une petite ouverture ménagée dans le panneau, un œil appartenant à je ne sais qui me guette, contrôle mes mouvements, lit sur mon visage mes pensées, mes intentions, mes rêves enfin. De jour, je puis endormir son attention par le mensonge, en donnant à ma figure une expression insouciante et joyeuse, mais je n'ai encore rencontré que bien peu de personnes qui puissent mentir en dormant. Si habilement qu'on se défende de jour, la nuit, on se trahit par un gémissement involontaire, une crispation des traits, une expression de lassitude et d'angoisse et d'autres symptômes d'une conscience inquiète et troublée. Aussi est-ce pour moi un grand bonheur de n'être pas un criminel, d'avoir la conscience pure et tranquille : « Lis, mon ami, lis ! — dis-je à l'œil vigilant quand je me couche paisiblement — tu ne liras rien sur mon visage ! »

Je dois cependant rendre justice à la délicatesse avec laquelle le surveillant s'éloigne du guichet quand il remarque que sa surveillance me pèse. Il est très possible, d'ailleurs, qu'il agisse ainsi sur l'ordre de M. le directeur, car le judas pratiqué dans la porte est de mon invention. Oui, c'est moi qui ai eu l'idée de le faire percer dans la porte.

Je sens que mon lecteur est étonné et sourit, incrédule, en me traitant mentalement de menteur et de fanfaron, mais il y a des cas où la modestie est superflue et même nuisible. Cette invention, si simple et si géniale dans sa simplicité, m'appartient, de même que le binôme de Newton appartient à ce savant et les lois du mouvement des planètes à Képler.

Plus tard, encouragé par le succès de mon invention, je trouvai et appliquai toute une série de petits perfectionnements. Comme la plupart des petites inventions, elles se mêlèrent au cours général de la vie dont elles augmentaient la beauté et la correction, mais sans conserver le nom de leur auteur. C'est ainsi que, sur mes conseils, on modifia la forme des fers dans notre prison ; au lieu des anneaux, je

mis en usage une double boucle à demi ovale, représentant le signe qui, en mathématique, symbolise l'infini : d'ailleurs, cette transformation rentre plutôt dans le domaine de l'élégance philosophique, pour ainsi dire, car en pratique, les anciens fers si simples, remplissaient parfaitement leur but. Mais pour ce qui est de la petite fenêtre pratiquée dans la porte, elle a été imaginée par moi, et je traiterai de menteur et de fripon celui qui osera dire le contraire.

Cette innovation me fut inspirée par les circonstances suivantes : un jour, pendant la ronde, un prisonnier tua le surveillant, qui entrait dans la cellule, en le frappant avec un pied de fer qu'il avait détaché de son lit. Naturellement, le chenapan fut pendu dans la cour de notre prison, et l'administration recouvra peu après sa belle insouciance, tandis que j'étais la proie d'un désespoir sans borne. La grande logique qui régnait en prison était factice, du moment que des faits aussi criants étaient possibles. Comment avait-on pu ne pas remarquer l'état d'exaltation dans lequel le criminel devait sûrement se trouver avant de commettre son forfait? Une surveillance attentive, s'il y en

avait eu une, n'aurait-elle pas permis de prévenir ce qui s'était passé?

En posant la question avec une telle précision et une telle franchise, je m'approchais par là même de la solution du problème ; en effet, deux ou trois semaines plus tard, j'arrivai très simplement, sans m'y attendre presque, à ma grande découverte. Je l'avoue franchement, avant d'en faire part à M. le directeur de la prison, je vécus des moments d'hésitation bien naturels, étant donné ma situation de détenu. Au lecteur que cette hésitation surprendra, me sachant innocent, je répondrai par cet extrait de mon *Journal d'un prisonnier* (1er septembre 18...) :

« Quelle est pénible, la situation de l'homme condamné comme moi par erreur ! S'il est triste, si ses lèvres sont enchaînées par le silence et ses yeux baissés à terre, on dira de lui : « Il se repent, les remords tourmentent sa conscience ! » Si, dans la pureté de son cœur, il sourit, bienveillant et serein, l'observateur pensera : « Par son sourire hypocrite et menteur, il essaie de dissimuler son terrible secret. » Quoi qu'il fasse, il semble cou-

pable. Telle est la force du préjugé contre lequel je vais devoir lutter. Mais je suis innocent et j'ai la certitude que la lucidité de mon esprit anéantira les mauvais sortilèges des préventions. »

Le lendemain du jour où j'écrivais ces lignes, M. le directeur de la prison me serrait les mains avec chaleur, et m'exprimait sa reconnaissance. Un mois plus tard, dans toutes les portes de toutes les prisons du pays, étaient pratiquées de petites ouvertures, ouvrant le champ à des observations vastes et fertiles. Quant à moi, j'étais profondément heureux ; s'il existait dans le système si logique de la prison quelques lacunes, ce n'était pas parce que l'idée fondamentale était fausse, mais simplement parce que les forces humaines sont limitées. Mais ce que l'un ne peut faire, l'autre l'accomplit, et c'est en travaillant de concert que les hommes marchent vers la réalisation des grands préceptes de la raison et des desseins préconçus de la justice austère et impitoyable. Toute l'organisation de notre vie recluse me donne une profonde satisfaction. Les heures du lever et du coucher, du dîner et de la prome-

nade sont fixées d'une manière si rationnelle, si conforme aux véritables besoins de la nature qu'elles perdent vite tout caractère de contrainte et deviennent des habitudes naturelles, très chères même. Cela seul explique pourquoi ma santé s'est peu à peu raffermie en prison, alors qu'avant mon incarcération j'étais nerveux et débile.

Mais ce qui plus encore qu'un régime sain et régulier a contribué à fortifier mon âme et mon corps, c'est cette particularité à la fois étonnante et toute naturelle de notre prison : l'élément du hasard et de l'inattendu en est complètement éliminé. N'ayant ni famille ni amis, je suis tout à fait à l'abri de ces secousses si funestes à la vie et qu'amènent avec elles la trahison, la maladie et la mort des êtres proches ; ne gaspillant pas mon sentiment d'amour en mesquines affections personnelles, par là même je le libère et l'amplifie en un puissant amour pour l'humanité ; et comme l'humanité est éternelle, et que, dans son tout harmonieux, elle marche indubitablement à sa perfection, l'amour qu'on lui porte est la plus sûre garantie de santé morale et physique.

La journée est claire pour moi, comme tous les jours à venir qui voguent à ma rencontre en une théorie égale et lumineuse. Nul assassin cupide ne fera irruption chez moi ; je ne serai ni écrasé par une automobile affolée, ni accablé par la maladie d'un enfant ; la cruelle trahison ne s'approchera pas furtivement de moi en sortant de l'ombre ; ma pensée est libre, mon cœur calme, mon âme sereine et rayonnante. Les règles précises et exactes de notre prison déterminent ce que je ne dois pas faire, et m'évitent toutes ces hésitations, ces doutes, ces erreurs insupportables dont la vie pratique est entravée. A vrai dire, dans notre prison aussi, pénètre parfois, à travers les hautes murailles, le souffle de ce que les ignorants appellent le hasard ou même le Destin, et qui n'est que la répercussion inévitable de lois générales ; mais la vie, un instant perturbée, rentre vite dans son lit habituel, comme une rivière après l'inondation. C'est à cette catégorie d'éventualités qu'il faut rattacher l'assassinat du surveillant auquel j'ai fait allusion plus haut, ainsi que les tentatives d'évasion.

Enfin, il existe dans l'organisation de notre

prison une autre particularité, que je considère comme la plus précieuse de toutes : livré à lui-même le prisonnier ne peut compter sur la pitié hypocrite et irritante, qui échoit si souvent en partage aux faibles, et qui, en protégeant leur existence, va à l'encontre du but fondamental de la nature. Je l'avoue, ce n'est pas sans une certaine fierté que je pense : « Si je jouis maintenant du respect et de la vénération de tous, si mon cerveau est fort, ma volonté puissante, mon opinion sur la vie nette et claire, c'est à moi seul que je le dois, à ma force et à mon opiniâtreté ! » Que de gens faibles auraient péri à ma place, victimes de la folie, du désespoir, de l'angoisse, alors que moi, j'ai triomphé de tout ! J'ai bouleversé le monde, j'ai donné à mon âme la forme que désirait ma pensée ; dans le désert, travaillant seul, épuisé de fatigue, j'ai édifié un monument harmonieux dans lequel je vis à présent joyeux et tranquille, tel un roi. Détruisez-le, et demain j'en construirai un nouveau. Car je dois vivre !

Qu'on me pardonne ces dernières lignes, dont la grandiloquence involontaire est si peu

en rapport avec mon naturel calme et équilibré. Mais il est difficile de ne pas s'émouvoir en pensant au chemin parcouru ; j'espère d'ailleurs qu'à l'avenir je n'assombrirai plus l'esprit de mon lecteur. Celui-là seul crie qui n'est pas sûr de la véracité de ses paroles. Le calme et le naturel conviennent à l'expression de la vérité.

P.-S. — Je ne me rappelle pas avoir dit que l'assassin de mon père n'a pas encore été découvert.

CHAPITRE V

De temps à autre, je dois m'écarter de la forme paisible du récit historique et m'arrêter un instant. Ainsi, je me permettrai de présenter en quelques lignes au lecteur un échantillon assez intéressant de la race humaine, que j'ai découvert par hasard au sein de notre prison. La circonstance suivante nous fit entrer en relations. Dernièrement, après le dîner, M. le directeur daigna entrer chez moi pour notre causerie habituelle ; il me dit entre autres choses qu'il avait un détenu très malheureux, sur lequel je pouvais avoir une influence bienfaisante. Je l'assurai amicalement que j'étais tout à sa disposition, et depuis plusieurs jours, avec la permission de M. le directeur, j'ai de longues conversations avec le peintre K...

L'hostilité, la résistance même que ce jeune homme me témoigna au début, dès ma première visite, a complètement disparu. Il écoute volontiers et avec intérêt mes paroles toujours apaisantes, et après toute une kyrielle de questions répétées, il me raconta petit à petit son histoire assez peu ordinaire.

C'est un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, à l'extérieur agréable et aux manières très distinguées. Un certain manque de retenue dans ses propos, fort naturel d'ailleurs, une impétuosité passionnée quand il parle de lui, un rire parfois amer et même ironique, une rêverie pesante dont il est difficile de le tirer, même en le touchant, tels sont les traits qui peuvent achever de dépeindre ma nouvelle connaissance. Personnellement, il ne m'est pas très sympathique, et quelque étrange que cela paraisse, ce qui me déplaît surtout en lui, c'est l'habitude agaçante qu'il a d'agiter sans cesse ses doigts minces et maigres et de saisir la main de son interlocuteur.

M. K... ne m'a jamais instruit de sa vie passée.

— A quoi bon y penser ! J'étais peintre, et

voilà tout! répète-t-il avec une grimace d'ennui, et il se refuse absolument à parler de l'« acte immoral », pour lequel il a été condamné à la réclusion.

— Je ne veux pas vous débaucher, grand-père, continuez à vivre honnêtement, plaisante-t-il avec une familiarité un peu inconvenante, que je tolère pour être agréable à M. le directeur, et pour pénétrer la vraie cause des souffrances du prisonnier, qui prennent parfois la forme menaçante d'accès de révolte.

Ce fut à la suite d'un de ces instants critiques que K... tourmenté par l'insomnie, me fit une confession complète. Pour ne pas fatiguer le lecteur, je passerai sous silence les exclamations, les rires et les sanglots hystériques dont le peintre entrecoupa son récit, et je me bornerai à résumer simplement ses paroles. Tout d'abord, la cause du chagrin de M. K... ne me parut pas compréhensible. Il se plaignait de n'avoir pour dessiner qu'une grande ardoise au lieu de papier ou de toile. Soit dit en passant, l'art avec lequel il se sert de ce matériel nouveau pour lui est étonnant ; j'ai vu quelques-unes de ses œuvres ; à mon avis, elles pourraient satisfaire

le critique le plus sévère et le plus versé aux arts graphiques ; pour ma part, la peinture et le dessin me laissent indifférent, je leur préfère la nature vivante et vraie. Ne possédant que cette ardoise, K... est obligé, avant de commencer un nouveau tableau, d'effacer le précédent. Et c'est cette cruelle nécessité qui, à son dire, le rend quasi-fou.

— Vous ne pouvez vous faire une idée de mon tourment, raconte-t-il, tandis que ses doigts minces et crochus s'emparent de mes mains ; tant que je dessine, j'oublie que mon travail est inutile ; je suis gai et il m'arrive même de siffloter un petit air. Mais aussitôt que j'ai terminé, il se passe quelque chose d'affreux, grand-père, de si affreux que je voudrais pouvoir arracher mon cerveau de ma tête et le piétiner. Me comprenez-vous ?

— Je vous comprends, mon ami, je vous comprends parfaitement, et vous avez toute ma sympathie.

— Vraiment ? Eh bien, écoutez la suite, grand-père. Les derniers traits, je les trace anxieusement, plus désespéré que si je disais adieu pour jamais à un être qui m'est cher. Et

j'achève mon dessin... comprenez-vous ce que cela signifie ? Cela signifie que mon œuvre s'est animée, qu'elle vit, d'une sorte de vie mystérieuse. Et en même temps, elle est déjà condamnée, elle est déjà morte... pouvez-vous comprendre cela ? Moi, je n'y comprends rien, d'autant plus que je suis joyeux comme un imbécile, je pleure et je suis joyeux. Je me dis : « Celle-ci, je ne la détruirai pas, certes, elle est trop belle pour être détruite, qu'elle vive ! » A vrai dire, à ce moment-là, je ne songe pas à dessiner quelque chose de nouveau... Et pourtant, j'ai peur, comprenez-vous ?

— Fort bien, mon ami. Naturellement, le lendemain, le dessin ne vous plaît plus...

— Fi ! grand-père, quelle sottise dites-vous là ! (Ce sont ses propres termes.) Comment pourrait-on ne plus aimer un enfant mourant ? Non, ce n'est pas cela, grand-père ! C'est moi qui le tue, comprenez-vous ? Je ne dors pas de toute la nuit ; je me lève en sursaut, je le regarde et je l'aime tant que je voudrais le voler. Le voler à qui ? Qu'en sais-je ? Dès que le matin vient, je sens déjà qu'il m'est impossible de

ne pas prendre ce maudit crayon et créer de nouveau. Quelle ironie, créer ! Que suis-je donc ? Un forçat, rien d'autre !

— En effet, mon ami, vous vous trouvez dans un bagne...

— Grand-père, grand-père ! Quand je m'approche furtivement de l'ardoise, l'éponge à la main, je ressemble vraiment à un assassin. Parfois, avant de l'effacer, je rôde autour de mon dessin pendant un jour... je me suis même mordu une fois un doigt de la main droite, pour ne pas dessiner ; mais cela n'a servi à rien, parce que j'ai commencé à apprendre à dessiner de la main gauche. Qu'est-ce que ce besoin de créer ? Créer à tout prix, créer pour souffrir, créer en sachant que votre œuvre périra, comprenez-vous cela ?

— Terminez, mon ami, ne vous agitez pas ; je vous exposerai ensuite mon opinion.

Par malheur, je doute que ce conseil ait été entendu par M. K... En proie à l'un de ces paroxysmes de désespoir qui effrayaient tant M. le directeur, soudain, il se mit à se débattre sur son lit et à lacérer ses habits, en pleurant et en criant. Je fus le spectateur ému des

souffrances du malheureux jeune homme, et j'essayai en vain de retenir ses doigts, qui déchiraient ses vêtements ; je savais que cette infraction à la discipline lui vaudrait un nouveau séjour dans un cachot. « O jeunesse impétueuse, pensai-je, quand il se fut un peu calmé, tout en caressant amicalement ses cheveux fins, comme tu es facilement encline au désespoir ! C'est un dessin, un dessin qui, en définitive, aurait peut-être échoué chez un brocanteur, qui te cause de pareils tourments ! »

— Merci, grand-père, fit M. K... visiblement apaisé ! Pour être franc, vous m'avez paru très étrange au premier abord : vous avez un air respectable et dans vos yeux... Vous n'avez tué personne, grand-père ?

Je répète à dessein sa phrase méchante et imprudente, pour montrer qu'aux yeux des gens étourdis et superficiels, le sceau d'une grave accusation peut devenir le sceau du crime lui-même. Réprimant un sentiment d'amertume, je répliquai avec calme :

— Vous êtes un artiste, mon enfant, vous connaissez les secrets de la physionomie humaine, ce masque souple, mobile et trompeur,

qui comme la mer, reflète les nuages flottants et l'éther bleuâtre. La vague marine verte bleuit sous le ciel pur et devient noire quand le firmament s'assombrit de pesants nuages. Qu'exigez-vous donc du visage d'un homme, accablé depuis trente ans par une accusation injuste ?

Mais le peintre, visiblement préoccupé, n'attacha pas grande attention à mes paroles, et il reprit d'une voix sourde :

— Que dois-je faire ? Vous avez vu mon autre dessin ? Je l'ai effacé, et voilà plus d'une semaine que je n'ai touché un crayon. Evidemment, continua-t-il d'un ton pensif en s'épongeant le front, ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait de briser l'ardoise ; on ne m'en donnerait point d'autre, pour me punir...

— Rendez-la tout bonnement à la direction.

— Eh bien, c'est entendu, je vais me maîtriser une semaine encore, mais après ? Car je me connais. Maintenant encore le démon me pousse la main : « Prends le crayon, prends le crayon ! »

Au même instant, comme mon regard errait distraitement par la cellule, je remarquai qu'un

pan du vêtement du prisonnier, suspendu au mur, était étalé d'une manière bizarre. Feignant d'être fatigué et de vouloir faire quelques pas dans la pièce, je chancelai comme si mes jambes eussent tremblé de faiblesse sénile et j'allai soulever le vêtement : la muraille était toute constellée de dessins!

Le peintre s'était jeté à bas de son lit; nous restâmes silencieux, l'un en face de l'autre.

— Comment avez-vous pu vous permettre cela, mon ami! lui dis-je d'un ton de reproche amical. Vous connaissez les règlements de la prison : il est interdit aux détenus d'écrire et de dessiner sur les murs!

— Je ne connais aucun règlement! répliqua M. K... d'un air maussade.

— Et puis, continuai-je avec plus de sévérité, vous m'avez menti, mon ami. Vous m'avez dit que vous n'aviez pas touché à un crayon depuis une semaine...

— Je soutiens ce que j'ai dit, répliqua-t-il, avec un ricanement de défi. (En général, alors même qu'il était pris sur le fait, il ne manifestait aucun repentir et prenait un air plus moqueur que coupable.)

Examinant de plus près les dessins, qui représentaient des hommes en diverses attitudes, je fus intéressé par leur couleur étrange : un rouge foncé, que je ne connaissais pas.

— C'est de la teinture d'iode? demandai-je. Sans doute avez-vous dit que vous étiez malade pour qu'on vous en donne?

— Non, c'est du sang.

— Du sang?

— Oui.

Je l'avoue franchement : à cet instant-là, il me plut.

— Comment vous l'êtes-vous procuré?

— En me saignant le bras.

— Mais comment avez-vous fait pour ne pas être vu du surveillant qui guette par le judas?

Il eut un sourire rusé et il cligna même de l'œil.

— Ne savez-vous donc pas qu'on peut toujours tromper quand on veut?

Ma sympathie pour lui se dissipa du coup : s'il n'était pas très intelligent, il était déjà très corrompu, il n'admettait même pas qu'il y eût des gens qui ne savent pas mentir. Me rappelant toutefois la promesse faite à M. le direc-

teur, je pris un air de calme et je lui dis avec tendresse, et une douceur toute paternelle :

— Ne soyez pas étonné de ma sévérité, mon ami, ne la condamnez pas. Je suis vieux, j'ai passé la moitié de ma vie dans cette prison et j'ai contracté certaines habitudes, comme tous les vieillards. Respectueux du règlement, j'exige, avec un peu d'exagération peut-être, que les autres fassent de même. Evidemment, vous effacerez ces dessins vous-même et je ne dirai rien à l'administration. Et nous oublierons tout cela... C'est entendu ?

Il répondit avec lassitude :

— C'est entendu.

— Et voici ma réponse à votre question. Dans la prison où nous avons le triste plaisir de nous trouver en ce moment, tout est construit d'après un plan très logique et tout est soumis à des règlements et des lois strictes. Même cette disposition — très cruelle je l'avoue, puisqu'elle abrège singulièrement l'existence de vos œuvres — a été inspirée, elle aussi, par une profonde sagesse. Tout en vous permettant de vous perfectionner dans votre art, elle protège en même temps autrui contre l'in-

fluence peut-être néfaste de vos créations ; en tous cas, elle complète, achève, raffermit et explique la signification de votre réclusion cellulaire. Que signifie la réclusion cellulaire dans notre prison? Cela signifie que l'homme doit être seul. Serait-il seul si, d'une manière ou d'une autre, il communiquait avec des êtres étrangers à la prison, grâce à ses œuvres?

A l'expression du visage de M. K... je remarquai avec une joie profonde que mes paroles avaient produit sur lui l'impression voulue, et l'avaient fait redescendre du domaine de la fiction poétique au pays de la réalité austère, mais belle. Haussant la voix, je continuai :

— Quant au règlement d'après lequel il est interdit d'écrire et de dessiner sur les murs de notre prison, il est non moins logique. Dans quelques années, cette cellule sera peut-être habitée par un nouveau prisonnier, qui verra ce que vous avez dessiné. Est-ce admissible? Songez-y! Et puis, en quoi les murailles de notre prison se transformeraient-elles, si chacun de ceux qui le désirent y laissaient des traces sacrilèges?...

— Allez au diable!

C'est ainsi, littéralement ainsi, que s'exprima M. K... Et il parla à haute voix et même tranquillement, semblait-il.

— Que voulez-vous dire par là, mon jeune ami?

— Je veux dire que vous pouvez crever ici, si bon vous semble; quant à moi, je m'en irai.

— Il est impossible de s'évader de notre prison, répliquai-je avec rudesse.

— Avez-vous essayé?

— Oui, j'ai essayé.

Il me regarda avec incrédulité et sourit. Il ricana :

— Vous êtes un poltron, grand-père. Vous êtes tout simplement un vil poltron.

Moi, un poltron! Oh! si ce petit chien présomptueux avait su quelle tempête de colère il souleva dans mon âme, il se serait caché sous son lit! Moi, un poltron! Le monde s'était écroulé sur ma tête et ne m'avait pas écrasé; avec ses vieux débris, j'avais créé un monde nouveau d'après mes croquis et mes plans; toutes les forces hostiles de la vie : solitude, captivité, traîtrise et mensonge s'étaient dressées contre moi, et je les avais toutes soumises

à ma volonté! Et moi, qui avais su vaincre les rêves même, j'étais un poltron!

Après un silence, coupé seulement par la bruyante respiration de M. K... je lui dis avec tristesse :

— Vous qualifiez de poltron un homme qui désire vous venir en aide, non seulement en vous donnant des conseils qui vous laissent malheureusement indifférent, mais encore...

— Mais encore?

— En vous procurant du papier et un crayon.

Le peintre garda le silence. Et sa voix était basse et timide quand il demanda en hésitant :

— Et... mes dessins... resteront intacts?

— Oui.

Il est difficile de décrire l'enthousiasme impétueux auquel se livra le jeune exalté . la jeunesse naïve et candide ne connaît de limites ni dans la joie ni dans la douleur. Il me serra les mains avec force, m'appela père, ami et me prodigua des paroles affectueuses et quelque peu puériles. Malheureusement, notre entretien se prolongeait et quoique le jeune homme me retînt, je me hâtai de retourner chez moi.

Je ne me rendis pas immédiatement chez M. le directeur de la prison, car je me sentais un peu ému. Comme aux temps lointains, j'arpentai ma cellule jusqu'à une heure très avancée de la nuit, essayant de deviner quel plan d'évasion ignoré de moi ce jeune écervelé avait découvert. Etait-il vraiment possible de s'évader de notre prison? Non je ne pouvais l'admettre, je ne devais pas l'admettre. Me remémorant peu à peu tout ce que je savais d'elle, je compris que M. K... avait adopté quelque vieux projet que j'avais abandonné depuis longtemps; et il arriverait comme moi, tôt ou tard, à la conviction que la chose était irréalisable.

Mais longtemps encore, tourmenté par le doute, je me promenai dans ma cellule solitaire, formant différents projets propres à remédier à la situation de M. K... et à le détourner ainsi de son projet d'évasion; dans aucun cas, il ne devait s'enfuir de notre prison. Puis je me livrai à ce sommeil calme et réparateur que la nature bienfaisante a donné en récompense aux gens dont la conscience est nette et l'âme sereine.

Entre autres choses, pour ne pas l'oublier,

je dirai que j'ai détruit cette nuit mon *Journal d'un prisonnier*. Il y a longtemps que je me préparais à le faire, mais cette pitié naturelle et cet amour lâche que nous nourrissons même pour nos erreurs et nos fautes m'en avaient jusqu'alors empêché. Au reste, il n'y avait dans mon *Journal* rien qui fût répréhensible ou qui pût me compromettre d'une manière ou d'une autre. Et si je l'ai détruit, c'est uniquement par désir de livrer tout mon passé à l'oubli et d'épargner à celui qui aurait peut-être lu ces pages l'ennui qu'engendrent de longues plaintes et l'horreur des malédictions sacrilèges. Qu'il repose en paix!

CHAPITRE VI

En rapportant à M. le directeur ma conversation avec M. K... je lui demandai de ne pas le punir d'avoir sali les murs de la prison, et pour sauver ce malheureux jeune homme, je proposai à M. le directeur, qui acquiesça après quelques objections de pure forme, le plan suivant :

— Permettez à M. K... de faire d'abord votre portrait, puis celui de vos subordonnés. Sans parler de l'honneur que vous lui ferez par votre condescendance, honneur qu'il saura apprécier sans nul doute, le portrait ne vous sera peut-être pas inutile ; il ornera votre salon ou votre cabinet de travail. Et puis personne ne nous défend de détruire ces dessins, si nous le voulons, car il ne saurait venir à l'idée de ce

jeune homme naïf et quelque peu épris de lui-même qu'on puisse un jour attenter à ses œuvres.

M. le directeur sourit et avec une politesse extrême, très flatteuse pour moi, proposa que la série des portraits commençât par le mien. Je cite littéralement ses paroles :

— Votre physionomie est faite pour être peinte. Nous placerons votre portrait au greffe.

Je ne puis qualifier autrement que de fureur créatrice l'excitation passionnée et silencieuse avec laquelle M. K... reproduisit mes traits. Lui qui était en général loquace, il restait des heures entières sans parler, sans répondre à mes indications et à mes plaisanteries.

— Taisez-vous ! criait-il d'un ton colère, sans écouter ce que je lui disais. (Je lui faisais pourtant observer que quand je me tais, mon visage prend une expression sombre qui ne lui est pas naturelle et que seul un rire débonnaire et bienveillant peut donner à ma figure son vrai caractère.) Taisez-vous, grand-père, taisez-vous ! C'est quand vous vous taisez que vous êtes le mieux ! répétait-il obstinément ; et sa fougue me faisait sourire sans le vouloir.

Mon portrait fait penser à cette particularité mystérieuse des artistes qui les pousse souvent à prêter à l'objet de leur création leurs sentiments personnels et même leurs traits extérieurs. C'est ainsi qu'après avoir rendu avec une ressemblance parfaite la partie inférieure de mon visage, où la bonhomie s'allie harmonieusement à une expression d'autorité et de calme dignité, M. K... sans qu'on en puisse douter, a mis dans mes yeux sa propre souffrance et même son propre effroi. Leur regard fixe et figé, l'éloquence torturante d'une âme sans fond et infiniment solitaire, rien de tout cela ne m'appartient.

— Est-ce bien moi ? m'exclamai-je avec un rire, quand ce visage terrible, plein de contradictions sauvages, me regarda du haut de la toile. Mon ami, je ne vous félicite pas ; ce portrait ne me semble pas réussi.

— C'est vous, grand-père, c'est vous ! Et c'est bien dessiné, vous avez tort de vous plaindre. Où allez-vous le suspendre ?

Il redevenait bavard comme une pie, ce cher jeune homme, tout simplement parce que son lamentable barbouillage durerait quelque temps.

O jeunesse heureuse et ardente ! Je ne pus alors m'empêcher de risquer une petite plaisanterie. Avec un sourire, je demandai :

— Eh bien ! qu'en pensez-vous, monsieur le peintre, suis-je un assassin, oui ou non ?

Il ferma un œil, m'examina de l'autre, en me comparant du regard au portrait, et répondit avec insouciance, en sifflottant une polka :

— Le diable le sait, grand-père !...

Je souris. M. K... comprit enfin ma plaisanterie ; il se mit à rire et déclara, redevenu tout à coup sérieux :

— Vous parlez de la figure humaine ? Même quand elle décèle la vérité, quand elle la crie, elle ment, elle ment, grand-père, car elle parle dans sa langue !

Je ne me souviens plus de ce qu'il dit ensuite ; il est si difficile de se remémorer le bavardage de ce jeune écervelé ! Je sais seulement que nous nous quittâmes bons amis ; il me serra les mains avec force, en m'exprimant sa sincère reconnaissance, m'appelant même, autant qu'il m'en souvient, son « sauveur ».

Je parvins à convaincre M. le directeur que le portrait d'un prisonnier, fût-ce celui d'un

homme tel que moi, n'était pas à sa place dans un lieu aussi officiel et imposant que le greffe de notre prison. Aujourd'hui, mon image est suspendue au mur de ma cellule, où elle rompt agréablement la monotonie un peu froide des parois impeccablement blanches.

Mais laissons là notre peintre, tout occupé à faire le portrait de M. le directeur de la prison, et reprenons la suite de notre récit.

CHAPITRE VII

Comme j'ai déjà eu le plaisir d'en informer le lecteur, ma lucidité mentale m'a valu un groupe assez nombreux d'admirateurs et d'admiratrices. Ce n'est pas sans une émotion bien compréhensible que je vais parler de ces agréables heures de conversation intime que j'appellerai modestement : « Mes entretiens ».

Je ne saurais expliquer à quoi je dois l'attribuer, mais la majorité de mes visiteurs me voue un profond respect, de la vénération même ; ceux qui viennent dans le but de discuter sont très rares ; et nos controverses gardent toujours un caractère correct et mesuré. D'habitude, je m'assieds au milieu de la pièce, dans un fauteuil moelleux et profond que M. le directeur me réserve pour cette occasion ; quant

aux auditeurs, ils se placent autour de moi, certains même, parmi les plus exaltés, s'assoient à mes pieds.

Ayant devant moi un auditoire unanimement bien disposé en ma faveur et composé plus qu'à moitié de femmes, je m'adresse en général moins à l'esprit qu'au cœur. Par bonheur, je possède quelque talent oratoire. En outre, quelques procédés habituels de l'éloquence, auxquels tous les prédicateurs ont eu ou ont recours, et dont je sais me servir assez adroitement, me permettent d'agir sur mes auditeurs. Je suis moins le sage qui a découvert le mystère de la grille de fer que le grand martyr d'une cause vaguement compréhensible pour eux, mais juste; laissant de côté les raisonnements abstraits, ils saisissent avec avidité chaque parole de sympathie et d'affection et y répondent de même. En leur permettant de m'aimer et de croire en mon immuable connaissance de la vie, je leur donne l'heureuse possibilité d'échapper, ne fût-ce que pour un moment, à leur vie froide, à ses problèmes et à ses doutes torturants.

Je l'avouerai franchement, sans cette fausse

modestie que j'abhorre autant que l'hypocrisie : au cours de certains entretiens mon exaltation fut telle que je provoquai parmi mon auditoire une surexcitation peu commune. Sans doute, je ne suis pas un prophète, je ne suis qu'un simple penseur ; néanmoins, je crois qu'il serait difficile de persuader à quelques-unes de mes admiratrices que mes discours n'ont pas un certains sens prophétique.

Je me rappelle un de ces entretiens qui eut lieu, il y a deux mois. La nuit précédente, contre mon habitude, j'avais mal dormi ; peut-être était-ce simplement la faute de la pleine lune qui, comme on le sait, influe sur le sommeil des humains. Je me rappelle vaguement l'étrange impression que j'éprouvai lorsque son disque blanc parut à ma fenêtre et que le grillage le partagea, de ses lignes noires et menaçantes, en petits morceaux argentés. « Ainsi donc, il en est de même pour la lune », pensai-je dans mon sommeil, concevant une nouvelle vérité, immense et importante, malheureusement oubliée à mon réveil.

Et, en allant rejoindre mes visiteurs, je me sentais fatigué et plus enclin au silence qu'à la

conversation ; le songe nocturne me troublait. Mais lorsque je vis ces chers visages, ces yeux pleins de foi quêtant avec ardeur un conseil d'ami, quand j'aperçus devant moi ce champ fertile, déjà labouré, qui attendait la bonne graine, mon cœur s'enflamma d'enthousiasme, de pitié et d'amour. Coupant court aux formalités qui accompagnent d'habitude les rencontres des gens, repoussant les mains tendues, je fis un geste bénisseur auquel je donnai une majesté particulière et, m'adressant aux assistants, déjà émus par ma seule présence :

— Venez à moi, m'écriai-je, venez à moi, vous tous qui êtes sortis de l'autre vie : ici, dans cette paisible retraite, sous la sainte protection de la grille de fer, près de mon cœur débordant d'amour, vous trouverez la paix et la consolation. Mes enfants bien-aimés, donnez-moi votre âme attristée et épuisée par les souffrances et je la vêtirai de lumière ; je la transporterai dans ces contrées merveilleuses où jamais ne se couche le soleil de l'amour et de la vérité éternelle !

Beaucoup de personnes pleuraient déjà ; mais le temps des larmes n'était pas encore venu et,

les interrompant d'un geste d'impatience paternelle, je continuai :

— Toi, charmante jeune fille, venue de ce monde qui se qualifie de libre, pourquoi ces ombres de tristesse sur ton joli visage affectueux ? Et toi, hardi jeune homme, pourquoi vois-je dans tes yeux baissés la peur de la défaite et non pas l'ivresse de la victoire ? Et toi, honnête mère de famille, dis-moi quel vent a rougi tes yeux, quelle averse a mouillé tes traits, quelle neige a blanchi tes cheveux, car ils étaient noirs jadis ?

Mais les sanglots et les gémissements qui s'élevèrent étouffèrent presque la fin de mon discours ; moi aussi, je l'avoue sans honte, j'essuyai à mes yeux plus d'une larme traîtresse. Avant que l'émotion ne fût complètement calmée, j'élevai la voix du blâme justifié et sévère :

— Si vous pleurez, n'est-ce pas parce que votre âme est sombre, vaincue par le malheur, dépouillée de ses ailes par le doute ? Donnez-la moi et je la dirigerai vers la lumière, l'ordre et la raison. Je sais la vérité ! J'ai compris le monde ! J'ai découvert le grand principe de la

conformité des buts et des moyens ! J'ai résolu la formule sacrée du grillage de fer ! Je l'exige : jurez-moi sur le froid métal de ses carreaux, que dès aujourd'hui, sans peur et sans honte, vous me confesserez tous vos actes, toutes vos erreurs, tous vos doutes, les pensées les plus secrètes de l'âme et les rêves du corps plein de désirs !

— Nous le jurons ! Nous le jurons ! Nous le jurons ! Sauve-nous ! Révèle-nous à nous-mêmes ! Prends sur toi tous nos péchés ! Sauve-nous ! Sauve-nous ! s'exclamèrent de nombreuses voix.

Je dois parler ici d'un pénible incident qui eut lieu pendant cet entretien. A l'instant même où l'exaltation atteignait son suprême degré, alors que les cœurs s'ouvraient déjà pour s'épancher, un jeune homme, d'aspect renfrogné, s'écria tout haut, en s'adressant visiblement à moi :

— Imposteur ! Ne l'écoutez pas, il ment !

J'eus beaucoup de peine à soustraire l'imprudent à la fureur de l'assistance ; offensées dans ce que l'être humain a de plus cher, dans leur foi au bien et au sens divin de la vie, mes auditrices se jetèrent toutes ensemble

sur l'insensé et allaient le massacrer férocement. Me rappelant toutefois qu'un pasteur doit préférer un pécheur repentant à dix justes, j'entraînai le jeune homme à l'écart, là où personne ne pouvait nous entendre, et j'eus une brève conversation avec lui.

— C'est moi que vous avez appelé imposteur, mon enfant ?

Touché par ma condescendance, le jeune homme se troubla ; il répondit en hésitant :

— Pardonnez-moi ma brutalité, mais il me semble que vous ne dites pas la vérité...

— Je vous comprends, mon ami ; vous avez sans doute été choqué par l'extase exagérée dans laquelle se trouvent les femmes et, en homme intelligent, peu porté au mysticisme, vous m'avez suspecté de les tromper, de les tromper abominablement. Non, non, ne vous excusez pas, je vous comprends ! Mais c'est à vous aussi de me comprendre ; c'est justement du bourbier des superstitions, du marais profond des préjugés et des fausses croyances que je veux tirer leur pensée égarée, pour la placer sur les fermes bases du raisonnement strictement logique. Le grillage de fer auquel j'ai

fait allusion n'est pas du tout un signe mystique, mais simplement une formule mathématique, simple, sobre, loyale. Je vous exposerai, je vous expliquerai volontiers cette formule, à vous qui êtes un homme intelligent : la grille, c'est le schéma selon lequel sont disposées les lois qui régissent le monde, qui anéantissent le chaos et rétablissent un ordre inviolable, rigide et strict, oublié par les hommes. Vous qui avez une intelligence lucide, vous saisirez facilement...

— Excusez-moi, en effet, je ne vous avais pas compris, et si vous le permettez, je... Mais pourquoi leur avez-vous fait prêter serment ?

— Mon ami, l'âme humaine, qui se croit libre et se lasse sans cesse de cette liberté factice, réclame inévitablement des freins ; pour les uns, c'est le serment, pour les autres, le vœu, pour les troisièmes, la parole d'honneur. Vous la donnez parfois, votre parole d'honneur ?

— Oui.

— Par là, vous ne faites qu'un effort pour vous joindre à l'harmonie universelle où tout est strictement soumis à la loi. La chute d'une

pierre n'est-elle pas l'accomplissement d'un serment, du serment qui s'appelle la loi de la pesanteur ?

Je ne veux pas m'arrêter plus en détail sur cette conversation, ni sur celles qui suivirent ; qu'on sache que le jeune homme rebelle et trop fougueux, qui m'avait outragé, devint l'un de mes plus chauds partisans ; non seulement il prononça le serment exigé, mais il accomplit encore beaucoup d'autres choses, auxquelles il était tenu de par sa qualité de membre de mon groupe.

Je reviens aux autres disciples. Tandis que je conversais avec le jeune homme, la soif de pénitence de mes charmantes prosélytes avait atteint son suprême degré ; n'ayant plus la force de m'attendre, elles se confessaient l'une à l'autre en un transport passionné et donnaient à la pièce l'aspect d'un jardin où des quantités d'oiseaux de paradis auraient gazouillé en même temps. Lorsque je me fus libéré, elles vinrent l'une après l'autre m'ouvrir leur âme émue, en un entretien intime, profond et imperceptible à l'oreille d'autrui.

Le mystère de la confession est sacré, et je

ne me permettrai pas évidemment, ni ici ni ailleurs, de révéler ce que mes chères « pénitentes » m'ont confié avec des larmes et parfois avec la rougeur d'une honte indicible au front. Liées par leur serment et ayant pour auditeur un vieillard sans passions, étranger à tout ce qui est mesquin, banal et malpropre, elles se confessaient en toute sincérité et s'arrêtaient longuement sur des détails insignifiants en apparence, mais très importants en réalité, car ils donnaient un corps aux événements. Si parfois elles étaient troublées par mes questions directes et pressantes, ce n'était pas pour longtemps ; et la mystérieuse âme humaine se dressait devant moi dans toute sa nudité. Je voyais le terrible chaos primitif lutter en elles de jour en jour, d'heure en heure, contre la tendance passionnée à l'harmonie et à l'ordre, la lutte sanglante du mensonge éternel contre la vérité immortelle, où par des voies inconcevables le mensonge se transformait en vérité et la vérité devenait mensonge. Toutes les forces qui existent au monde, je les trouvais dans l'âme humaine ; aucune d'elles n'y sommeillait ; dans son tourbillonnement impétueux, chaque âme

était pareille à un typhon dont la base est le gouffre de la mer et le sommet, le ciel.

Mon bienveillant lecteur comprendra facilement qu'au sentiment de terreur que j'éprouvai tout d'abord, se joignit bientôt un enthousiasme profond ; car je vis que l'éternel chaos était vaincu et que le chant triomphant de la lumineuse harmonie montait vers le ciel. Sans citer de nom, évitant même toute allusion susceptible de trahir des personnalités, je dirai que parmi ceux qui se confièrent à moi, il y eut un assassin ; mais jusque dans l'âme de ce meurtrier, je découvris une source intarissable de pure vérité et une tendance infinie au bien.

Par malheur, la chose ne se passa pas sans quelques-uns des malentendus si nombreux dans notre vie. C'est ainsi qu'une jeune fille, dont la vie avait été assez orageuse, interpréta mal le but de mes questions touchant, il est vrai, des choses intimes, et édifia une histoire qui aurait pu avoir des conséquences désagréables. Je crois devoir parler de cet insignifiant incident, simplement pour exprimer une fois de plus en ces lignes ma profonde reconnaissance envers M. le directeur de la prison.

Avec la perspicacité qui lui est propre, il sut reconnaître où était le mensonge et où était la vérité, et il remit à sa place cette jeune personne absurde et étourdie. Il fallut mettre fin à nos entretiens pendant un temps d'ailleurs très peu prolongé; révolté par l'injustice, je me sentais si bouleversé, que malgré toutes les exhortations de M. le directeur, affirmant que si la société m'était indispensable, j'étais encore plus indispensable à la société, je préférai m'isoler.

Malgré quelques malentendus, du même genre que celui auquel je viens de faire allusion, mes entretiens jouissent d'un succès constant et bien établi, et le chiffre des initiés augmente, quoique les conditions de ma vie rendent la chose très difficile. Ce n'est pas sans un sentiment de fierté que je parlerai de ces modestes dons par lesquels mes aimables visiteuses essaient d'exprimer leur amour et leur admiration. Sans craindre de faire naître un sourire sur les lèvres du lecteur, car je sens moi-même tout le ridicule de ce qui va suivre, je dirai que, les premiers temps surtout, au nombre de ces cadeaux figuraient beaucoup de fruits, de pâtés

et de friandises recherchées. Je crains toutefois que personne ne croie que j'ai réellement refusé ces offrandes-là, préférant la stricte observance du régime de la prison au luxe auquel les dames voulaient me condamner, dans l'excès de leur sollicitude et de leur affection.

Pourtant, j'acceptai avec plaisir le crucifix d'ivoire très précieux que m'offrit une de mes auditrices. Je n'ai jamais connu le péché d'hypocrisie et je déclarai avec franchise à ma généreuse auditrice que ma pensée, élevée dans les lois de la réflexion strictement scientifique, ne pouvait admettre ni les miracles, ni la divinité de Celui qui est appelé à juste titre le Sauveur du monde.

— Mais en même temps, continuai-je, j'éprouve le plus profond respect pour Sa personnalité et je révère infiniment les services qu'Il a rendus à l'humanité... Quand vous saurez, madame, que les Saints Evangiles constituent depuis longtemps ma lecture constante, qu'il n'y a pas de jour dans ma vie où je n'ouvre ce livre sublime afin d'y puiser la force et le courage nécessaires pour suivre ma voie douloureuse, vous comprendrez que votre généreuse

offrande ne pouvait mieux tomber qu'entre mes mains. Dès aujourd'hui, grâce à vous, la solitude parfois mélancolique de ma cellule me sera moins lourde : je ne suis plus seul. Je vous bénis, ma fille!

CHAPITRE VIII

La semaine passée, dimanche, un grand malheur est arrivé dans notre prison : M. K... le peintre, a mis fin à ses jours en se jetant sur le sol dallé, la tête la première, du haut d'une table. Sa chute et la force du coup avaient été calculées avec une telle exactitude par le malheureux jeune homme que le crâne a été partagé en deux. M'ayant fait appeler dans son cabinet, M. le directeur, sans même me tendre la main, me reprocha en termes très vifs de l'avoir trompé ; il ne se calma que lorsque je me fus bien excusé et lui eus promis que pareille chose ne se reproduirait plus à l'avenir : j'allais inventer un système de surveillance tel que les suicides deviendraient impossibles.

Evidemment, je ne m'attendais pas moi-

même à cette issue, quoique M. K... m'eût fait concevoir quelque inquiétude, à son sujet, peu de jours avant son suicide. Je m'étais rendu dans sa cellule pour lui souhaiter le bonjour et j'avais vu avec stupéfaction qu'il était de nouveau assis devant son ardoise et qu'il y dessinait des bonshommes.

— Qu'est-ce que cela signifie, mon ami? m'informai-je avec la prudence à laquelle me forçait l'humeur taciturne et sombre du jeune homme. Et le portrait de M. le greffier?

— Au diable!

— Pourtant...

— Au diable!

Après un silence, je lui fis remarquer d'un air distrait :

— Le portrait que vous avez fait de M. le directeur a beaucoup de succès. Bien que quelques-uns de ceux qui l'ont vu affirment que la moustache droite est un peu plus courte que la gauche...

— Elle est plus courte?

— Oui. Mais en général, on trouve que la ressemblance est parfaite...

M. K... posa son crayon et déclara très tranquillement, semblait-il :

— Dites à votre directeur que dorénavant, je ne veux plus peindre toute cette racaille de la prison.

Après ces paroles, il ne me restait plus qu'à m'éloigner, ce que j'allais faire, quand M. K... me retenant par le bras, me dit avec sa fougue habituelle :

— Songez-y, grand-père, c'est vraiment affreux. Chaque jour, j'ai devant moi une tête hideuse, qui me regarde avec des yeux de grenouille. Hein ? D'abord, j'en ai ri, cela me plaisait même, mais voir tous les jours des yeux de grenouille, cela finit par me faire peur. Surtout quand la grenouille se met à coasser : coua-coua ! Qu'en dites-vous ?

Il y avait en effet dans les yeux du peintre comme de la peur ou de la folie peut-être, cette folie qui le conduisit bientôt à une mort prématurée.

— Grand-père ! Il me faut quelque chose de beau, comprenez-vous ?

— Et l'épouse de M. le directeur ?

Je ne répéterai pas les expressions inconvenantes que M. K... dans sa surexcitation, employa en parlant de cette dame. Je dois cepen-

dant avouer que les plaintes du jeune homme étaient partiellement justifiées. J'avais assisté plusieurs fois aux séances et observé qu'aucun de ceux qui posaient pour le peintre ne se tenait d'une manière naturelle. Une certaine affectation dans l'attitude, une expression autoritaire et sévère forcée, un dédain visible pour l'objet sur lequel se posaient leurs regards, tout cela défigurait leurs traits bons et affables. Mais je ne comprends pas ce que le peintre trouvait d'affreux là où il n'y avait place que pour le sourire. En outre, je fus sincèrement révolté de la manière superficielle dont il traitait les gens ; lui, qui se croyait intelligent et plein de talent, il ne voyait pas qu'en chacun d'eux brillait une étincelle divine. Dans sa recherche de je ne sais quelle beauté fantastique, il passait étourdiment devant les véritables beautés dont abonde l'âme humaine. Je ne puis pas ici ne pas plaindre les malheureux, pareils à M. K... qui, en vertu d'une organisation spéciale de leur cerveau, dirigent toujours leurs regards vers les côtés obscurs, alors qu'il y a tant de joie et de clarté dans notre prison!

Après avoir exprimé ces pensées à M. K...

je n'entendis, par malheur, que la même réponse, stéréotypée et inconvenante :

— Au diable !

Il ne me restait qu'à hausser les épaules ; c'est ce que je fis ; le peintre, changeant tout à coup de ton et de manières, me posa gravement cette question, inconvenante aussi, à mon avis.

— Pourquoi mentez-vous, grand-père ?

Il va sans dire que je fus étonné.

— Moi, je mens ?

— Enfin, comme vous voudrez, admettons que ce soit là la vérité, mais alors, pourquoi parlez-vous ainsi ?

Mon bienveillant lecteur, qui sait bien ce que la vérité m'a coûté, comprendra facilement mon profond mécontentement ; c'est à dessein que je cite cette phrase et d'autres, également calomnieuses, afin de montrer dans quelle atmosphère de méchanceté, de méfiance et d'irrespect je dois poursuivre ma route pénible. Et M. K... insista grossièrement :

— Non, j'en ai assez de vos sourires, dites-moi avec franchise pourquoi vous parlez ainsi ?

Alors, je me fâchai, je l'avoue :

— Tu veux savoir pourquoi je dis la vérité ? Parce que je hais le mensonge et que je le livre à la malédiction éternelle ! Parce qu'un sort fatal a fait de moi la victime de l'injustice et qu'étant une victime, comme Celui qui s'est chargé du grand péché du monde et de ses grandes souffrances, je veux montrer la voie aux autres. Pitoyable égoïste, tu ne connais que toi et ton malheureux art, mais moi, j'aime les hommes.

Ma colère augmentait, je sentais les veines de mon front se gonfler.

— Insensé, lamentable barbouilleur, piteux écolier épris de couleurs ! Les gens passent devant toi et tu ne vois d'eux que des yeux de grenouille. Comment ta langue a-t-elle pu prononcer ces mots ? Si tu avais regardé, ne fût-ce qu'un instant, au fond de l'âme humaine, quels trésors de tendresse, d'amour, d'humble foi n'y aurais-tu pas trouvés ! Et il t'aurait semblé que tu avais eu l'audace de pénétrer dans un temple, un temple étincelant de lumières. Mais, c'est de gens comme toi qu'il a été dit : « Ne jetez pas de perles à des pourceaux. »

Le peintre garda le silence, écrasé par mes

paroles, insuffisamment modérées, je le crains. Enfin, il avoua avec un soupir :

— Pardonnez-moi, grand-père, j'ai dit des sottises, mais je suis si seul et si malheureux. Bien sûr, cher grand-père, c'est vrai, ce que vous dites de l'étincelle divine et de toute cette beauté latente, mais une botte cirée est belle aussi! Je ne peux plus, je ne peux plus continuer à peindre ces visages. Voyons, un homme peut-il avoir des moustaches comme celles du directeur? Et il se plaint que sa moustache gauche soit plus courte!

Il se mit à rire d'un rire enfantin et ajouta, après avoir soupiré :

— J'essaierai encore. Je peindrai cette dame. En effet, il y a quelque chose de bien en elle. Pourtant, elle fait penser à une vache...

Et toujours en riant, il emporta l'ardoise dans un coin, avec précaution, pour ne pas effacer le fragile dessin. Et alors, je fis ce que mon devoir me forçait de faire : m'emparant de l'ardoise, d'un vigoureux effort, je la brisai en plusieurs morceaux. Je crus que le peintre se jetterait sur moi avec fureur, mais il n'en fut rien ; mon acte parut si sacrilège, si atroce, si

dénaturé à son cerveau, que ses lèvres blêmies ne purent prononcer un seul mot.

— Qu'avez-vous fait ? demanda-t-il enfin, tout bas. Vous l'avez brisée ?

Et levant la main, je déclarai avec solennité :

— Jeune homme, j'ai fait ce que j'aurais fait de mon cœur, s'il s'était avisé de se moquer de moi et de me jouer des tours ! Malheureux, ne vois-tu donc pas que ton art se moque de toi depuis longtemps, que le diable lui-même te fait d'abominables grimaces sur ton ardoise ?

— Oui ! Le diable !

— Etranger à ton art merveilleux, je ne comprenais pas tout d'abord, ni ta souffrance, ni ton horreur de l'inutilité. Mais aujourd'hui, en entrant ici, quand j'ai vu que tu te livrais à cette besogne pernicieuse, je me suis dit : « Il vaut mieux qu'il ne crée rien plutôt que de créer ainsi ! » Ecoute-moi.

Je révélai alors pour la première fois à ce jeune homme la formule sacrée de la grille de fer qui, partageant l'infini en carrés, nous l'impose par là même. M. K... écoutait mes paroles avec émoi, regardait avec la peur des igno-

rants les signes qui lui semblaient sans doute cabalistiques et qui n'étaient guère que les signes généralement employés en mathématiques.

— Je suis votre esclave, grand-père, me dit-il vers la fin de la démonstration, et ses lèvres froides baisèrent ma main.

— Non, tu seras mon élève bien-aimé, mon fils. Je te bénis.

Et il me sembla que le peintre était sauvé. En effet, il m'accueillit les jours suivants avec un grand enjouement, qui s'expliquait d'ailleurs facilement par l'excessif respect qu'il me portait. En outre, il commença le portrait de Madame la directrice avec une telle fougue, un tel zèle, que cette respectable dame en était réellement touchée. Chose étrange, le peintre réussit à donner aux traits de cette femme ni mince ni jeune, tant de bizarre beauté, que M. le directeur lui-même, habitué depuis longtemps au visage de son épouse, fut sincèrement ravi de cette expression nouvelle qu'il n'y avait jamais vue. Ainsi, tout allait bien, semblait-il, lorsque survint cette catastrophe nocturne, dont je suis seul à connaître l'horreur.

Je l'avoue, tout en espérant que mes paroles

ne seront pas mal interprétées, j'ai passé ces derniers jours dans un état d'agitation extrême, un peu morbide même.

Pour ne pas provoquer de commentaires inutiles, je n'ai pas dit à M. le directeur que, juste avant de se suicider, le peintre m'avait envoyé une lettre ; je ne l'aperçus malheureusement que le matin. Je n'ai pas conservé ce billet et je ne me rappelle pas tout ce que le pauvre jeune homme m'y débitait en guise d'adieu ; il me remerciait, je crois, d'avoir tenté de le sauver et regrettait sincèrement que ses faibles forces ne lui permissent pas de profiter de mes indications. Une seule phrase s'est gravée dans ma mémoire, et vous comprendrez pourquoi, quand je l'aurai citée dans toute son effrayante simplicité :

« Je m'évade de votre prison », telle est cette phrase.

Et il s'était enfui en effet : les murailles, la fenêtre ménagée dans le panneau, la prison tout entière était là, mais lui, il s'en était allé. Par conséquent, je pouvais le faire moi aussi. Au lieu de consacrer des dizaines d'années à une lutte titanesque, au lieu de m'efforcer de sou-

mettre le monde à ma volonté, au lieu d'être la proie de toutes les douleurs de l'enfantement, de l'horreur causée par le visage des mystères non résolus, j'aurais pu moi aussi monter sur la table et, après une seconde de souffrance inconsciente, j'aurais été libre. Je ne dirai pas qu'autrefois déjà je n'aie pas pensé au suicide comme à un moyen d'évasion, mais c'est alors seulement que cette possibilité se montra à moi dans toute sa séduction. Dans un accès de vile lâcheté, que je ne cacherai pas plus au lecteur que je ne lui dissimule mes bons côtés, peut-être même dans un accès de folie passagère, j'oubliai momentanément tout ce que je savais de notre prison où tous les moyens sont conformes au but, j'oubliai même — chose honteuse — la grande formule de la grille de fer, comprise et assimilée avec tant de peine ; et je fis un nœud coulant avec un linge de toilette, pour me pendre. Au moment suprême, alors que tout était prêt et qu'il ne restait plus qu'à repousser le tabouret, je me demandai, avec cette lucidité qui ne m'avait pas quittée même alors : « Mais où vais-je? » La réponse fut : « Je vais à la mort. » « Et qu'est-ce que

la mort? » Et la réponse fut : « Je ne sais pas. »

Ces brèves réflexions suffirent pour que je revinsse à moi ; riant amèrement de ma lâcheté, j'enlevai de mon cou la boucle fatale. De même que, l'instant d'avant, j'étais prêt à pleurer d'angoisse, de même je riais maintenant, je riais comme un fou sentant que je venais d'éviter un piège que le sort ironique me tendait une fois de plus. Oh ! qu'ils sont nombreux dans la vie humaine, ces traquenards ! Pareils à un pêcheur habile, le destin pêche l'homme avec l'étincelant appât d'une vérité quelconque, avec le ver du sombre mensonge, avec le fantôme de la mort. Mon cher jeune homme, mon cher nigaud, mon délicieux insensé, qui vous a prouvé que notre prison se termine ici-bas? N'êtes-vous pas sorti d'une prison pour entrer dans une autre, dont vous ne pourrez sûrement pas vous évader? Vous vous êtes trop hâté, mon ami, vous vous êtes terriblement hâté, vous avez oublié de me demander bien des choses, auxquelles je vous aurais répondu. Je vous aurais dit qu'au-dessus de ce que vous appelez la vie et l'existence, comme au-dessus de ce que

vous appelez le néant et la mort, règne également la Loi toute-puissante. Seuls, les imbéciles pensent qu'en mourant, ils ont fini avec eux-mêmes ; ils en finissent seulement avec une forme d'eux-mêmes pour en reprendre une autre tout aussitôt.

Dans la crainte que M. le directeur, préoccupé par des affaires d'administration urgentes, ne comprît et n'appréciât pas, à sa juste valeur, mon idée sur l'impossibilité de s'évader de notre prison, je me bornai simplement à indiquer dans mon rapport quelques moyens de prévenir les suicides. Avec la myopie propre aux gens affairés et confiants, M. le directeur ne remarqua pas les points faibles de mon projet ; il me serra les mains avec chaleur et me remercia au nom de toute notre prison. Ce jour-là, j'eus pour la première fois l'honneur de prendre un verre de thé au domicile même de M. le directeur, en présence de son aimable épouse et de ses délicieux bambins, qui m'appelèrent grand-père. Les larmes d'attendrissement qui humectèrent mes yeux ne traduisirent qu'à un faible degré les sentiments que j'éprouvai.

Sur la demande de Madame la directrice, qui

s'intéressait à moi, je racontai en détail la tragique histoire du crime, cause de mon incarcération inattendue et cruelle. Je ne pus trouver d'expressions assez énergiques — d'ailleurs il n'y en a pas dans la langue humaine — pour stigmatiser comme il le mérite, le meurtrier inconnu qui avait non seulement tué trois personnes sans défense, mais encore profané leur cadavre.

Comme le montrèrent l'examen et l'analyse des corps, les derniers coups avaient été portés alors que les victimes étaient déjà mortes, et le caractère spécial de quelques blessures, de quelques piqûres plutôt, décelait les penchants sadiques du répugnant malfaiteur. Il est très possible d'ailleurs — car il faut rendre justice même aux criminels — que cet homme enivré par la vue du sang de tant d'innocentes victimes, ait cessé momentanément d'être homme pour devenir un fauve, un fils du chaos élémentaire, un rejeton des désirs obscurs et terribles. Ce qui est caractéristique, c'est qu'après son forfait, il a bu du vin et mangé des biscuits ; on a retrouvé sur la table des restes de l'un et des autres, avec des traces de doigts ensanglan-

tés. Mais il y a quelque chose de plus atroce encore, et que mon esprit humain ne peut ni comprendre ni s'expliquer : l'assassin, son forfait consommé, se mit à fumer, et plaça un cigare allumé entre les dents serrées de mon défunt père.

Il y avait longtemps que je n'avais évoqué ces horribles détails, presque effacés par la main du temps ; et tandis que je les faisais revivre devant mes auditeurs épouvantés, qui se refusèrent à croire à de telles atrocités, je sentais mon visage pâlir et mes cheveux se hérisser sur ma tête. Angoissé et irrité, je me levai de mon fauteuil et m'écriai, en me redressant de toute ma taille :

— La justice terrestre est souvent impuissante, mais je supplie la justice céleste, je supplie la vie juste qui ne pardonne jamais, je supplie les lois supérieures qui règnent sur l'homme, de ne pas épargner au coupable l'impitoyable châtiment qu'il mérite!

Bouleversés par mes sanglots, mes auditeurs se déclarèrent prêts à faire des démarches afin que je fusse libéré et à racheter ainsi, en partie du moins, l'injustice dont j'avais souffert. Après m'être excusé, je retournai dans ma cellule.

A ce que je constate, mon organisme caduc ne supporte déjà plus de pareilles secousses ; puis, il est difficile, même pour un homme fort, d'évoquer certaines images, sans risquer de perdre la raison. C'est ainsi seulement que je puis m'expliquer l'étrange hallucination dont je fus victime dans la solitude de ma cellule. Sans voir, comme engourdi, je regardais la porte fermée et sourde, lorsqu'il me sembla que quelqu'un était debout derrière moi. Cette sensation, dans toute sa fausseté, m'avait déjà visité, et je ne me retournai pas sur-le-champ. Quand je le fis, voici ce que je vis : dans l'espace, entre le crucifix et mon portrait, à une distance du plancher, ne dépassant pas d'ailleurs vingt centimètres, le cadavre de mon père était suspendu en l'air. Il m'est difficile de donner des détails, car le crépuscule était déjà tombé, mais je puis dire avec certitude que c'était l'image d'un cadavre et non pas celui d'un homme vivant, quoiqu'elle eût un cigare allumé à la bouche. Pour être exact, je ne vis pas la fumée du cigare, mais seulement une petite clarté rougeâtre qui semblait s'éteindre. Ce qui est caractéristique, c'est que je sentis au

même moment une odeur de tabac ; or, je ne fume plus moi-même depuis longtemps. Ici je suis obligé de reconnaître que j'ai eu une faiblesse, mais l'illusion d'optique était saisissante — je me mis à parler avec l'apparition. Je me rapprochai autant qu'il m'était possible — le cadavre ne reculant pas à mesure que j'avançais et restant absolument immobile, si j'avais continué à marcher, je me serais heurté à lui — et je dis au fantôme :

— Je te remercie, père. Tu sais combien ton fils souffre et tu es venu attester mon innocence. Je te remercie, père. Donne-moi ta main et d'une forte étreinte filiale, je répondrai à ta venue inattendue... Tu ne veux pas? Donne-moi la main! Donne-moi la main, te dis-je, sinon je t'appellerai menteur!

Je tendis la main, mais le spectre ne daigna naturellement pas me répondre et je perdis à jamais la possibilité d'apprendre ce qu'est le contact d'une ombre. Le cri que je poussai, qui alarma tant mon ami le geôlier et provoqua un certain bouleversement dans la prison, me fut arraché par la soudaine disparition du fantôme, disparition si brusque que le vide remplaçant

le cadavre me sembla, je ne sais pourquoi, plus affreux que le cadavre lui-même.

Telle est la force de l'imagination humaine; quand elle est excitée, elle crée des visions dont elle peuple le néant sans fond et à tout jamais silencieux. C'est triste à avouer, mais il y a des gens qui croient aux fantômes et qui édifient là-dessus d'absurdes théories sur la communication entre le monde des vivants et le pays énigmatique où habitent les morts. Je comprends que l'oreille humaine puisse être trompée, et l'œil aussi; mais comment la grande et lumineuse raison humaine peut-elle tomber dans une erreur aussi ridicule et grossière?

Entre autres choses, je dis au geôlier :

— J'éprouve une étrange sensation : il me semble que je sens la fumée du tabac. Et vous?

Le geôlier renifla consciencieusement et répondit :

— Je ne sens rien. Vous vous êtes trompé.

CHAPITRE IX

Il s'est produit quelque chose de tout à fait inattendu : les démarches de M. le directeur et de son épouse ont été couronnées de succès et voici déjà deux mois que je suis en liberté.

Je suis heureux de pouvoir dire que dès ma sortie de prison, j'obtins une situation très respectable et à laquelle je n'aurais jamais osé prétendre, ayant conscience de mon faible mérite. La presse tout entière m'accueillit avec un enthousiasme unanime ; en des centaines d'articles et de dessins, de nombreux journalistes, des photographes, des caricaturistes même (les gens de notre époque aiment tant le rire et les traits d'esprit) reproduisirent l'histoire de ma vie remarquable. Avec un ensemble frappant et sans s'être concertés, les journaux me dé-

cernèrent le titre de « maître », très flatteur pour moi, et que j'acceptai avec une profonde reconnaissance, après quelque hésitation. Je ne sais s'il vaut la peine que je fasse allusion à quelques articles hostiles. Dans l'un de ceux-ci, publié par une feuille malpropre, un coquin, ramassant de vils bavardages et des calomnies odieuses relatives à nos entretiens en prison, me qualifia de « menteur et monstre ». Révoltés par l'impudence de ce malheureux plumitif, nos amis voulaient le faire poursuivre, mais je les exhortai à renoncer à ce projet : le mal trouve son châtiment en lui-même.

La fortune que ma bonne mère m'avait laissée et qui s'était considérablement accrue tandis que j'étais en prison, me permit de m'établir d'une manière confortable, luxueuse même, dans l'un des plus aristocratiques hôtels de la ville. J'ai à ma disposition un grand nombre de serviteurs et une automobile — merveilleuse invention que je voyais pour la première fois. En général, je sais si habilement manier l'argent que si, à l'époque, j'avais eu une fortune à gérer, je ne l'aurais pas laissée infructueuse. Les fleurs naturelles que m'envoient en abon-

dance mes charmantes visiteuses donnent à ma demeure l'aspect d'une serre ou même d'un coin de forêt exotique. Mon valet de chambre, un jeune homme très correct, est positivement au désespoir ; jamais, à ce qu'il affirme, il n'a vu autant de fleurs ni senti à la fois autant de parfums différents. N'étaient mon âge avancé et la gravité que j'affecte avec mes admiratrices, je ne sais à quelles folies elles n'auraient pas eu recours pour exprimer l'ardeur de leurs sentiments. Que de billets parfumés ! Que de soupirs langoureux et de regards suppliants et humbles ! Il ne me manque même pas la belle inconnue voilée de noir : par trois fois, à des heures différentes, elle est venue mystérieusement ; en apprenant que j'avais des hôtes, elle a disparu tout aussi mystérieusement.

J'ajoute que j'ai l'honneur d'avoir été élu membre extraordinaire d'un grand nombre de sociétés philanthropiques, telles que la *Ligue de la Paix*, la *Ligue de la Lutte contre la Criminalité infantile*, la *Société des Amis de l'Homme*, etc., etc. En outre, sur les conseils du directeur d'un des journaux les plus répandus, je commencerai le mois prochain une

série de conférences ; c'est dans ce but que je vais partir en tournée avec mon aimable impresario.

Pour éviter des commentaires inutiles (je vis actuellement dans une tour d'ivoire), j'ai refusé de continuer pendant quelque temps ces agréables entretiens qui s'appelaient « confessions » dans la langue de mes aimables visiteuses ; j'espère d'ailleurs les reprendre prochainement, et prodiguer de nouveau, à mon cher troupeau, les consolations dont il a besoin.

Comme mon bienveillant lecteur le constate, la justice n'est pas un vain mot et j'ai reçu une belle récompense en échange de mes souffrances. Je n'ose blâmer en rien le sort qui m'a été si miséricordieux ; pourtant, je ne ressens pas cette satisfaction complète à laquelle j'avais droit, semble-t-il. Les premiers temps, j'étais pleinement heureux, en effet ; mais bientôt l'habitude de réfléchir, selon les strictes lois de la logique, la manière de voir perspicace que j'avais acquise en contemplant le monde à travers une grille mathématiquement juste, tout cela me conduisit à une série de désillusions.

Je crains de le dire en pleine assurance, mais

il me semble que toute « leur » vie, dans ce qu'ils appellent la liberté, n'est que mensonge et qu'ils se trompent eux-mêmes. La vie de chacun de ceux que j'ai vus, ces derniers temps, se meut dans un cercle strictement déterminé, aussi solidement établi que les corridors de notre prison, aussi fermé que le cadran de ces montres qu'ils portent à chaque instant à leurs yeux, sans comprendre la fatale signification de l'aiguille qui se meut sans cesse et revient sans cesse au même point. Chacun d'eux en a conscience, comme aussi probablement le cheval de cirque : mais chacun assure, dans un aveuglement étrange, qu'il est tout à fait libre et qu'il va de l'avant. Pareils à de stupides oiseaux qui se cognent contre une vitre transparente jusqu'à en tomber d'épuisement, sans comprendre ce qui les arrête, ces gens se heurtent aux murs de leur prison de verre. Je ne puis parler sans mécontentement de leur ciel, dont la profondeur et l'infini les ravit tant : il les trompe avec cynisme par son accessibilité illusoire et sa beauté mensongère. Je suis stupéfié par la folie de leurs fenêtres largement ouvertes que rien ne défend et au travers desquelles pénètre sans

entrave l'infini, par la folie de leurs yeux, tout aussi écarquillés, dont un clignotement répété est la seule barrière qu'ils mettent entre eux et l'éternité. Parvenus à cette idée qu'il faut partager le temps en minutes, qu'il est indispensable de fractionner l'espace en centimètres, ils ne savent pas venir à bout de l'éternité en plaçant sur elle une grille de fer. Oh ! s'ils comprenaient qu'il n'y a pas de liberté, qu'il n'est pas besoin de liberté, comme ils seraient heureux, dans la conscience de leur sage obéissance aux ordres stricts et logiques du sort !

Je me suis bien trompé aussi, à ce qu'il paraît, quant à l'importance de ces clameurs de bienvenue qui m'ont accueilli à ma sortie de prison. Evidemment, j'étais sûr qu'on saluait en moi un représentant de notre prison, un guide trempé par l'expérience, un Maître venu vers eux dans la seule fin de leur révéler le grand mystère de la conformité des moyens et des buts. Et quand ils me félicitèrent de ce que la liberté m'eût été rendue, je répondis avec reconnaissance, ne soupçonnant pas le sens absurde qu'ils attribuent à ce mot. Qu'on me pardonne cette expression grossière, mais je

n'ai plus la force de contenir le dégoût que m'inspirent leur vie stupide, leurs idées, leurs sentiments. Ma sincérité est soumise à une rude épreuve parmi ces gens mesquins et menteurs. Positivement, aucun de ces... individus ne crut que j'avais été plus heureux en prison que nulle part ailleurs. Alors, pourquoi étais-je un sujet d'étonnement pour eux, pourquoi publiait-on mes portraits ? Fait curieux : ces gens qui souvent n'avaient nulle foi en moi, éprouvaient quand même pour moi un enthousiasme sincère ; ils s'inclinaient, me serraient la main et bégayaient à chaque pas : « Maître ! Maître ! » Et si encore ils retiraient quelque avantage de leur mensonge continuel, mais non ; ils sont absolument désintéressés et mentent comme par ordre supérieur, ils mentent avec la conviction fanatique que le mensonge ne se distingue en rien de la vérité. Mauvais acteurs, incapables même de se grimer correctement, ils grimacent du matin au soir sur on ne sait quels tréteaux ; en mourant de la mort la plus authentique, en souffrant de la souffrance la plus réelle, ils mêlent à leurs dernières convulsions l'art vulgaire d'un arlequin. Vils poltrons, ils

ont surtout peur d'eux-mêmes, et s'ils admirent avec ravissement leur visage menteur et grimé réfléchi dans une glace, ils hurlent de terreur et de colère quand un imprudent approche un miroir de leur âme.

Bien entendu, mon bienveillant lecteur ne doit attacher qu'une importance relative à tout ce que je viens de dire, et ne pas oublier que la vieillesse est caractérisée par une certaine tendance à la mauvaise humeur. J'ai rencontré aussi des gens fort dignes, tout à fait sincères et courageux, et, je suis fier de le reconnaître, ils ont apprécié ma personnalité à sa juste valeur. Avec l'appui de ces amis, j'espère mener à bonne fin la lutte que j'ai entreprise pour le triomphe de la vérité et de la justice. Je suis encore assez robuste pour mes soixante ans, et il n'y a pas de force que ma volonté de fer ne puisse briser ; du moins, il me semble.

Par moment, la lassitude m'accable : à cause de l'organisation stupide de « leur » vie, je n'ai pas de repos convenable, même la nuit. Les immenses fenêtres, trous béants et insensés qui poussent à voler même quand elles sont voilées d'un épais rideau, me troublent et

m'inquiètent. Et l'idée qu'en me couchant, je puis oublier par distraction de fermer ma porte à clef, me fait sauter à bas du lit dix fois de suite pour aller vérifier la serrure avec un tremblement d'effroi. Il y a peu de temps, certain que la porte était fermée, j'avais pris la clef et l'avais cachée sous mon oreiller, j'entendis soudain frapper ; puis la porte s'entr'ouvrit, livrant passage au visage souriant de mon serviteur. Vous comprendrez facilement ma terreur à la vue de cette apparition inattendue : il me sembla que quelqu'un était entré dans mon âme. Et quoique je n'aie rien à dissimuler, une irruption de ce genre me parut pour le moins indiscrète.

Je viens de prendre un léger refroidissement — LEURS fenêtres ferment si mal ! — et j'ai demandé à mon serviteur de me veiller une nuit. Le matin, je l'ai questionné en plaisantant :

— Eh bien, ai-je beaucoup bavardé en rêve ?

— Vous n'avez pas parlé.

— Pourtant, j'ai fait un rêve affreux et j'ai pleuré, je m'en souviens.

— Vous n'avez fait que sourire, au contraire.

« Quels beaux rêves notre maître doit faire! », me suis-je dit en vous regardant.

Ce cher jeune homme m'est sincèrement dévoué, on le voit, et j'en suis touché en ces journées pénibles.

Demain, je me mettrai à préparer ma conférence. Il est temps!

CHAPITRE X

Mon Dieu, que m'est-il arrivé! Je ne sais comment en faire part au lecteur. Je viens de côtoyer l'abîme! J'ai failli périr! Quelles épreuves atroces le sort ne m'envoie-t-il pas! Et j'ai soixante ans! Insensés que nous sommes, nous sourions sans rien soupçonner, alors qu'une main criminelle est déjà levée contre nous, nous sourions pour écarquiller sauvagement des yeux terrifiés, l'instant d'après. J'ai pleuré! J'ai tant pleuré! Un instant encore et du haut de mon illusion, je me précipitais dans un gouffre, croyant m'envoler au ciel. Il se trouve... il se trouve que la « belle inconnue » voilée de noir qui est venue si mystérieusement à trois reprises, n'est autre que madame X... mon ancienne fiancée, mon

amour, mon rêve et ma souffrance. Et je n'ai connu ni aimé d'autre femme qu'elle pendant mes longues et terribles années de détention!

Mais, commençons par mettre un peu d'ordre dans mon récit! Et que mon bienveillant lecteur me pardonne l'incohérence piteuse et involontaire des lignes précédentes; j'ai soixante ans et mes forces déclinent. Mes forces déclinent et je suis seul. Sois un ami pour moi, ô lecteur inconnu, en ces instants douloureux! Ecoute-moi, je vais m'efforcer de raconter en détail ce qui s'est passé avec toute l'exactitude et toute l'objectivité dont est capable ma raison froide et lumineuse. Et tâche de deviner ce que je ne dirai pas.

J'étais en train de préparer ma conférence, j'étais absorbé par ce travail intéressant, quand mon serviteur m'annonça que l'inconnue voilée de noir était revenue et demandait la permission de me voir. J'avoue que j'allais répondre par un refus, avec une certaine irritation très compréhensible; mais la curiosité et aussi le désir de ne pas être impoli me poussèrent à recevoir la visiteuse inattendue. Donnant à mon visage et à mon attitude l'expression de bonté sereine

avec laquelle j'accueille habituellement mes hôtes, l'atténuant un peu d'un sourire badin et aimable, vu le caractère romanesque de l'aventure, je dis à mon serviteur d'introduire la dame.

— Je vous prie de vous asseoir, chère madame, proposai-je amicalement à l'inconnue, qui restait debout devant moi, comme en proie à une étrange torpeur.

Elle s'assit.

— Madame, lui dis-je, je respecte tous les secrets ; cependant, je vous prierai de relever ce voile sombre qui vous couvre le visage. Le visage humain a-t-il besoin d'être masqué ?

Avec une émotion dont je compris mal la cause, à ce qu'il se trouva, ma bizarre visiteuse répondit par un refus.

— Je le relèverai plus tard. Je désire d'abord vous regarder.

La voix agréable de mon interlocutrice n'éveilla en moi aucun souvenir. Très intrigué et même flatté, je livrai avec empressement à mon hôtesse tous les trésors de mon esprit, de mon expérience et de mon talent. D'un ton animé, je lui racontai l'histoire instructive de ma vie, en

éclairant sans cesse les moindres détails du rayon de la grande conformité des buts et des moyens. (Je me servis en partie des matériaux sur lesquels je venais de méditer en préparant ma conférence.) J'étais inspiré par l'attention passionnée avec laquelle l'inconnue écoutait mes propos, mes soupirs fréquents et profonds, l'agitation nerveuse de ses doigts minces gantés de noir, ses exclamations émues : « Oh ! mon Dieu ! » Et, ce que je me permets rarement avec les dames, je lui racontai la triste histoire de mon amour passionné pour madame X... qui, pareille à un rêve édénique hanta, à son insu, la solitude de ma prison. Emporté par mon récit, je ne pris pas assez garde, je l'avoue, à l'étrange conduite de ma visiteuse : perdant toute retenue, elle s'emparait de mes mains pour les repousser avec violence ; l'instant d'après, elle pleurait et profitait de chacune de mes pauses, pour supplier :

— Non, non, non ! Taisez-vous ! Je ne puis entendre cela !

Et au moment où je m'y attendais le moins, elle enleva son voile et mes yeux, mes yeux virent le visage de celle qui était mon amour,

mon rêve, ma douleur infinie et amère. Etait-ce parce que j'avais vécu avec elle toute ma vie en un même rêve, que j'avais été jeune, et que j'avais vieilli avec elle, mais son visage ne me parut ni vieilli ni flétri : il était tel que je l'avais évoqué dans mes visions, infiniment cher et aimé.

Que m'arriva-t-il alors! Pour la première fois depuis des dizaines d'années, je me sentais désemparé comme un jeune homme, comme un criminel ; surpris, j'attendais je ne sais quel coup mortel...

— Tu vois, tu vois, c'est moi! Mon Dieu, mais c'est moi! Pourquoi gardes-tu le silence ? Tu ne m'as pas reconnue ?

Je ne l'avais pas reconnue! Hélas! il eût mieux valu pour moi que je ne connusse jamais ce visage! Plutôt que de la revoir, il aurait mieux valu que je devinsse aveugle!

— Pourquoi gardes-tu le silence ? Quel air terrible tu as! Tu m'as oubliée!

— Madame...

Evidemment, j'aurais dû continuer sur ce ton, mais je la vis chanceler ; je la vis chercher sa voilette avec des doigts tremblants, je vis

qu'il suffisait d'un seul mot de mâle vérité pour que la terrible vision disparût et ne revînt jamais. Mais quelqu'un d'étranger, et non pas moi, pas moi, prononça cette phrase stupide et risible, froide et en même temps si pleine de jalousie et d'angoisse désespérée :

— Madame, vous m'avez trahi. Je ne vous connais pas. Vous vous êtes sans doute trompée de porte. Votre mari et vos enfants doivent vous attendre. Mon serviteur va vous reconduire jusqu'à votre voiture.

Pouvais-je penser que ces mots, prononcés d'une voix glaciale et sévère, auraient sur le cœur de cette femme l'effet qu'ils produisirent ! Avec un cri dont je ne pourrais rendre toute la passion amère, elle se jeta à genoux devant moi en s'écriant :

— Tu m'aimes !

Et ce fut alors, à ma grande honte, que commença cette scène sauvage, surnaturelle, à laquelle je ne puis ni n'ose trouver de justification. Oubliant que notre vie était vécue, que nous étions des vieillards, que tout était détruit, dispersé par le temps comme une poussière, et ne pourrait jamais revenir ; oubliant

que j'avais des cheveux blancs, que mon dos se voûtait, que la voix de la passion est déplacée dans une vieille bouche, je me répandis en reproches amers et en récriminations furibondes. Rajeunis soudain de trente ans, nous fûmes tous deux emportés dans un tourbillon d'amour, de jalousie et de passion.

— Oui, je t'ai trompé ! crièrent ses lèvres blêmies. Je savais que tu étais innocent...

— Tais-toi ! Tais-toi !

— On se moquait de moi, tes amis, ta mère elle-même, que je hais à cause de cela, tous t'ont trahi ! Moi seule, je répétais : « Il est innocent ! »

Si la trompette de l'archange qui doit appeler les hommes au jugement dernier avait résonné à mon oreille, elle ne m'aurait pas effrayé autant que le firent ces paroles. En vérité, le précipice s'était ouvert sous mes pas ; comme aveuglé par l'éclair, comme assourdi par un coup, je m'écriai, en proie à un enthousiasme sauvage et incompréhensible :

— Tais-toi ! Tais-toi !

Si cette femme avait été envoyée par Dieu, elle se serait tue ; si elle avait été envoyée par

le diable, elle se serait tue aussi... Mais il n'y avait en elle ni Dieu ni diable, et sans me laisser achever, elle continua :

— Non, je ne me tairai pas. Je dois tout te dire ; je t'ai attendu tant d'années ! Ecoute, écoute !

Mais soudain, elle vit mon visage et recula, terrifiée :

— Qu'as-tu ? Qu'as-tu ? Pourquoi ris-tu ? Ton rire me fait peur ! Ne ris plus ! Je t'en supplie !

Je ne riais pas, je souriais simplement. Je lui répondis avec gravité :

— Je souris parce que je suis heureux de te voir. Parle-moi de toi !

Et, comme en rêve, je vis son visage qui se penchait vers moi, un chuchotement effrayant effleura mon oreille :

— Je t'aime ! Je n'ai jamais aimé que toi ! J'ai vécu avec un autre et je lui ai été fidèle, j'en ai des enfants, mais vois-tu, tout m'est étranger, lui, les enfants et moi-même. Oui, je t'ai trompé, je suis une criminelle ; mais je ne sais pas ce qui m'est arrivé alors. Tu sais comme *il* est. Il était si bon envers moi, il fei-

gnait — je le sus plus tard — de ne pas croire à ta culpabilité ; et c'est grâce à cela, grâce à cela qu'il m'a obtenue.

— Tu mens !

— Je te le jure ! Toute une année, il a tourné autour de moi en ne me parlant que de toi. Il pleura même un jour que je lui racontais tes souffrances, ton amour.

— Il mentait...

— Oui, certainement, il mentait. Mais alors, il me parut si bon, si cher, que je l'embrassai au front, au front seulement, je te le jure. Puis, nous vînmes ensemble t'apporter des fleurs, à la prison. Quand nous t'eûmes quitté, il me proposa soudain de faire une promenade en voiture avec lui, la soirée était si belle...

— Et tu as accepté ! Comment as-tu osé ! Tu venais de voir ma prison, tu venais d'être près de moi et tu as accepté de te promener en voiture avec lui ! Quelle infamie !

— Pitié ! Je le sais, je suis une criminelle ! Mais j'étais si fatiguée, j'avais tant souffert, et tu étais si loin. Comprends-moi donc !

Elle se mit à pleurer et à se tordre les bras.

— Comprends-moi donc ! J'étais à bout de forces... Et lui, il a vu comme j'étais... et il a osé m'embrasser...

— T'embrasser ! Et tu l'as permis. Sur les lèvres ?

— Non, non, sur la joue seulement !

— Tu mens !

— Je t'en donne ma parole d'honneur. Et ensuite... et ensuite...

Je me mis à rire :

— Et ensuite, il t'a embrassée sur les lèvres, naturellement. Et tu as répondu à son baiser. Et vous vous êtes promenés dans le bois, toi, ma fiancée, mon amour, mon rêve. Et c'était pour moi que tu l'as fait ? C'était pour moi, sans doute aussi, que tu as eu des enfants de lui ? Parle, mais parle donc !

Dans ma fureur, je lui brisais les bras ; elle tenta en vain d'échapper à mon regard et chuchota :

— Pardonne-moi, pardonne-moi.

Mais la raison m'abondonnait ; avec une rage toujours croissante, tapant du pied, je criai :

— Combien d'enfants as-tu ? Parle ! Ou je te tue !

Et je le dis en vérité : J'allais évidemment perdre la raison, puisque j'en étais arrivé à menacer de mort une femme sans défense. Devinant sans doute que ce n'était que des mots, elle me répondit avec une feinte soumission :

— Tue-moi ! Tu en as le droit ! Je suis une criminelle. Je t'ai trompé. Et toi, tu es un saint, un martyr ! Et quand tu m'as raconté... Est-ce vrai que tu ne m'a pas trompée, même en pensée ? Même en pensée ?

Et de nouveau le précipice s'ouvrit sous mes pas ; tout vacillait, tout s'écroulait autour de moi, tout devenait incohérence et rêve ; dans un dernier effort pour conserver ma raison qui s'éteignait, je m'écriai avec rudesse :

— Mais tu es heureuse ! Tu ne peux être malheureuse, tu n'as pas le droit d'être malheureuse, sinon je deviendrais fou !

Elle ne comprit pas. Avec un rire amer, un sourire insensé où la douleur s'alliait à une joie divine et rayonnante, elle dit :

— Moi, je suis heureuse ! Moi, heureuse ? O mon ami, c'est à tes pieds seulement que je puis trouver le bonheur. Depuis le moment où tu es sorti de prison, j'ai pris en haine ma mai-

son et ma famille ; j'y suis seule, étrangère à tout. Si tu savais combien je hais cette canaille !

— Tu parles de ton mari !

— C'est un voleur. Mon mari, c'est toi ! Tu es un sage et tu l'as bien senti ; tu n'étais pas seul en prison, j'étais sans cesse avec toi...

— Et la nuit...

— Oui, même la nuit.

— Et qui donc était couché à côté de lui ?

— Tais-toi, tais-toi ! Si seulement tu avais vu avec quelle joie je lui ai dit en face qu'il est une canaille ! Pendant des années, ce mot m'a brûlé les lèvres ; la nuit, dans ses bras, je me répétais tout bas : « Canaille ! canaille ! canaille ! » Et, le comprends-tu, ce qu'il prenait pour de la passion, c'était de la haine, du mépris, un crachat. Je cherchais moi-même ses caresses, afin de l'outrager une fois de plus !

Elle se mit à rire, et l'expression hagarde de son visage m'effraya.

— Songes-y, toute sa vie il n'a étreint que le mensonge. Et lorsque, trompé et heureux, il s'endormait, je veillais longtemps encore les yeux ouverts, et j'avais envie de le battre, de le piquer avec des aiguilles.

Il me sembla qu'on me plantait des coins dans le cerveau. Me prenant la tête, je m'écriai :

— Tu mens ! Pourquoi mens-tu ?

— C'est la vérité... Je te le jure...

En vérité, il m'était plus facile de converser avec le fantôme qu'avec cette femme ! Que pouvais-je lui dire ? Mon cerveau était troublé. Et comment pouvais-je la repousser alors que, pleine d'amour et de passion, elle embrassait avec une avidité insatiable, mes mains, mon visage, mes yeux ? C'était elle, mon amour, mon rêve, mon amère douleur.

— Je t'aime, je t'aime...

Et je crus à tout : je crus à son amour, je crus que, tout en se donnant à ce coquin, elle n'avait vécu qu'avec moi, en femme fidèle et honnête. Je crus tout. Et je sentis que de nouveau mes cheveux étaient noirs et je me vis jeune de nouveau. Je tombai à genoux devant elle et je pleurai longtemps, longtemps, en parlant tout bas de je ne sais quelles souffrances, de l'angoisse, de la solitude d'un cœur brisé cruellement, d'une pensée profanée, mutilée, amputée. Riant et pleurant, elle caressait mes

cheveux, et s'apercevant soudain qu'ils étaient blancs, elle poussa un cri farouche.

— Qu'as-tu ?

— Hélas ! Je suis vieille !

Non, je n'y comprends rien ! Je ne crois pas, je ne peux pas croire à ce qui arriva. Il y avait bien longtemps, bien des années que la passion s'était éteinte en moi. D'où venait-elle donc avec une pareille force ? Y a-t-il donc des miracles sur la terre ? Etait-il possible qu'une femme vieille m'étreignît et me serrât sur son sein ému, brûlant de passion ? Nous riions et nous pleurions. Et c'est ainsi, en pleurant et en riant que nous nous donnâmes l'un à l'autre. O instant lamentable et honteux ! Que l'oubli t'accable de toute sa pesante masse et te tue ! Je ne peux pas t'accepter, don insensé du sort ironique, non, je ne le peux pas !

Et elle disait, en riant et en pleurant :

— C'est notre première nuit nuptiale !

. . . . . .

Il était exactement trois heures et demie du matin quand elle s'en alla ; c'est une heure assez tardive pour des vieillards. En partant, elle exigea que je l'accompagnasse sur le seuil de

la porte, comme si j'étais un jeune homme. Je lui obéis. Et elle me dit :

— Demain, je viendrai chez toi pour toujours. Mes enfants me renieront, je le sais — ma fille va bientôt se marier — mais ils me sont étrangers depuis longtemps ; nous partirons ensemble... Tu m'aimes ?

— Je t'aime.

— Nous irons loin, bien loin, mon chéri. Tu voulais faire des conférences ? Il faut y renoncer. Je n'aime pas ce que tu dis du grillage de fer. Tu es tout bonnement à bout de forces ; tu as besoin de repos. C'est entendu ?

— Oui, c'est entendu.

— Ah ! j'ai oublié ma voilette. Garde-la, garde-la en souvenir d'aujourd'hui, chéri !

Dans le vestibule, en présence du portier somnolent, elle m'embrassa passionnément. Un nouveau parfum se dégageait d'elle ; ce n'était plus celui dont la lettre était imprégnée. Elle respirait avec peine, comme un cheval essoufflé : à cet âge, on ne peut pas se livrer impunément aux émotions violentes. Et le dernier rire, plein de coquetterie, avec lequel elle disparut derrière la porte vitrée ressemblait à un sanglot.

La même nuit, je réveillai mon serviteur, je lui donnai l'ordre de faire les malles et nous partîmes. Je ne veux pas dire où je me trouve actuellement ; mais pendant toute la nuit dernière et celle-ci, les arbres ont bruissé au-dessous de ma tête et la pluie a fouetté mes fenêtres. Les fenêtres sont petites ici, et je me sens plus à l'aise. J'ai écrit à madame X... une lettre assez longue, qu'il me paraît inutile de reproduire. Nous ne nous reverrons jamais.

Mais que vais-je faire ? Que le lecteur me pardonne ces questions incohérentes ; elles sont si naturelles dans ma situation. De plus, pendant le déménagement, j'ai été saisi d'une violente attaque de rhumatisme, douloureuse, dangereuse même à mon âge, et qui m'enlève la faculté de réfléchir avec calme. Je ne sais pourquoi, je pense beaucoup à M. K... mon jeune ami mort si prématurément. Comment se trouve-t-il dans sa nouvelle prison ?

Demain matin, si mes forces me le permettent, j'ai l'intention d'aller faire une visite à M. le directeur de notre prison et à sa digne épouse.

CHAPITRE XI

Je suis infiniment heureux de pouvoir annoncer à mon cher lecteur que mes forces physiques et mentales sont tout à fait rétablies. Un repos prolongé au sein de la nature, au milieu de ses beautés apaisantes, l'observation de la vie rurale si simple et si nette, l'absence du bruit de la ville où des centaines de moulins à vent agitent absurdement sous votre nez leurs longs bras, enfin la solitude complète et inviolée — tout cela a rendu à ma philosophie ébranlée son ancienne harmonie et sa solidité de fer invincible. Je considère mon avenir avec calme et assurance, et quoiqu'il ne puisse rien me promettre d'autre qu'une tombe solitaire et un dernier voyage dans un lointain obscur, je suis prêt à rece-

voir la mort avec autant de courage que j'ai vécu ma vie.

Si, comme les théologiens l'affirment, une vie nous attend dans l'au-delà, je protesterai bien haut de mon innocence devant notre juge suprême et devant les bienheureux immortels. Pareil à l'Agneau sans tache qui s'est chargé des péchés du monde, j'ai pris sur mes épaules humaines le grand péché du monde et, avec précaution, sans en répandre une seule goutte, je l'ai porté jusqu'à la tombe. Qu'importe que mes genoux aient fléchi sous mon pesant fardeau, qu'importe que mon dos se soit voûté, mon cœur a tout supporté, il n'a jamais demandé grâce ni attendu de pitié de quelle part que ce soit. Et si je ne trouve pas de justice au jugement dernier, j'attendrai, soumis et patient, dans l'infini des temps, un autre jugement.

Je suis aussi enchanté d'informer mon lecteur que mon court séjour dans ce qu'« ils » appellent la vie libre, a contribué, sous bien des rapports, à développer ma manière de voir et à m'affranchir d'une erreur grossière et révoltante. Estimant, un peu inconsidérément,

que l'organisation de notre prison était parfaite et définitive (que d'amères désillusions cette erreur me valut !) et constatant l'existence de « cellules communes pour les escrocs », je m'étais formé la conviction que ces cellules-là étaient tout aussi logiques, légitimes et naturelles que les cellules d'isolement. C'est seulement en vivant dans une de ces cellules communes — qu'on me pardonne cette plaisanterie audacieuse visant « leur » vie ! — que j'ai senti toute la profondeur de mon erreur. Je ne puis passer sous silence une conversation curieuse, une anecdote presque, qui caractérise fort bien la distraction étrange et risible dont beaucoup de savants et de penseurs sont victimes. C'est ainsi qu'étudiant avec M. le directeur le plan de notre prison, et tout en en faisant l'éloge, je demandai avec une certaine prudence, avec de l'appréhension même, comment s'expliquait l'existence des cellules communes pour les escrocs.

— Parce que nous manquons de place. On isole dans une cellule les pires criminels ; pour les autres, on s'arrange comme on peut !

Nous manquons de place ! Comme c'est sim-

ple, net et clair ! Et moi, imbécile qui me prenais pour un penseur, je n'avais pu deviner que, vu le surplus de population, la réclusion cellulaire ne pouvait être le partage que de quelques élus. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, ou, comme mon très honoré directeur le dit en termes laconiques et éloquents ·

— Nous manquons de place !

Avant de raconter comment je me suis servi de cette rectification de jugement en me construisant une nouvelle vie, je dirai quelques mots de madame X... Comme l'annoncèrent les journaux, cette respectable dame mourut subitement, dans des circonstances si énigmatiques, qu'elles donnèrent lieu de croire à un suicide. Le chagrin de son mari et de sa famille éprouvée « défia toute description ». C'est ainsi que s'exprimèrent les journaux. De mon côté, toutefois, je doute fortement qu'il y ait eu suicide, car je n'en vois pas de motifs suffisants.

En examinant très attentivement et sérieusement tout ce qui s'est passé lors de notre entrevue, j'en suis arrivé à une conclusion fort triste, à laquelle mon lecteur bienveillant ne

peut que souscrire : il est indubitable que madame X... mentait en affirmant qu'elle m'aimait et qu'elle détestait son mari, dont elle avait six enfants. Evidemment, je ne puis me montrer trop sévère pour ce mensonge naïf, qui s'explique très naturellement par l'état d'exaltation dans lequel se trouvait ma vieille amie pendant notre entretien ; madame X... ne pouvait pas avouer simplement qu'elle m'avait trompé et elle eut naturellement recours à des enjolivements et à cette facilité d'invention propre aux femmes, dans le désir d'être agréable à tous deux, à moi comme à elle. Sentant qu'elle s'était rendue coupable envers moi d'une faute, en réalité bien vénielle, elle se hâta par trop de vouloir l'effacer. Je ne puis, par malheur, approuver tous les moyens dont elle se servit dans ce but. Je suis tout à fait sûr qu'en retournant chez son digne époux, dans lequel elle devait respecter le père de ses six enfants, elle lui a raconté elle-même notre ridicule entrevue, en supprimant, bien entendu, quelques détails qui auraient pu être désagréables à son mari.

J'allais oublier de dire que madame X... parvint, je ne sais de quelle manière, à décou-

vrir mon adresse ; elle m'envoya quelques lettres que je lui retournai sans les ouvrir, car je pensais n'y trouver rien de nouveau ni d'intéressant, sauf les mêmes effusions à demi mensongères. Quelques jours, une semaine je crois, avant sa mort subite, elle vint elle-même chez moi, mais ne me trouva pas à la maison : j'étais chez M. le directeur de notre prison.

Parmi les couronnes qui ornèrent le cercueil de madame X... il y en eut une qui attira tous les regards par sa forme originale ; c'était une grille formée de belles roses d'un rouge sanglant. Et on y pouvait lire cette inscription : « D'un ami inconnu. Repose-toi, cœur las ! »

La dernière chose qui me reste à ajouter pour en finir avec cette période de ma vie, c'est que je renonçai à la tournée de conférences projetée, cela malgré les supplications et les ardentes prières de mon impresario. Peut-être consentirai-je plus tard à donner un cours, mais pour le présent, je ne me sens nulle envie de parler à ce peuple étourdi, qui, pareil à un animal peu difficile dans le choix de sa nourriture, est capable d'absorber indifféremment le mensonge et la vérité.

CHAPITRE XII

22 octobre 19.., dimanche.

C'est avec une étrange sensation que j'ai rouvert ces feuillets négligés depuis si longtemps. Certes, je ne supposais pas, cher lecteur inconnu, que trois années entières s'écouleraient avant la reprise de notre conversation interrompue. Et c'est uniquement parce que je tiens à toujours achever ce que j'ai commencé que je trace ces dernières lignes.

Si mon lecteur ami a changé durant ces trois années, moi, je me suis transformé encore davantage dans les conditions de ma nouvelle existence. J'ai examiné tout ce que j'ai écrit, avec perplexité parfois, et parfois aussi avec un sentiment de révolte profonde. Pour qui écrivais-je tout cela. N'étais-je pas seul ? Je

cherchais pourtant quelqu'un, je voulais convaincre quelqu'un ! j'étais torturé en sentant qu'on ne me croyait pas et j'ai menti à plusieurs reprises. Oui, je puis l'avouer franchement maintenant : j'ai souvent menti dans ces mémoires inutiles et naïfs (mon histoire de l'apparition du cadavre est tout spécialement désagréable sous ce rapport-là). Pourquoi l'ai-je contée ? Ne suis-je donc pas seul ? Et quelle importance ont ce mensonge et cette vérité lamentables, comparés à cette chose grande et terrible que je porte en mon âme solitaire. Pareil à un mauvais acteur, je recherchais je ne sais quels applaudissements absurdes ; je m'inclinais profondément devant un badaud oisif qui avait payé un sou pour me voir, alors que, dans l'obscurité des coulisses, m'attendait l'Eternité vorace. Non satisfait d'avoir conscience de mon innocence, j'ai constamment essayé, je ne sais pourquoi, de prouver ma pureté, comme si vraiment quelqu'un en avait besoin. Du reste, je ne veux pas m'étendre sur ce sujet ; bientôt le geôlier éteindra la lampe dans ma cellule, et je ne veux plus poursuivre dorénavant ces mémoires.

Je retourne à cette époque éloignée.

Après de longues hésitations que je ne comprends plus bien maintenant, je résolus enfin de rétablir à mon usage, et dans toute sa sévérité, le système de notre prison. Dans ce but, je louai dans la banlieue de la ville une petite maison ; puis, avec le bienveillant concours de M. le directeur de notre prison, à qui je puis difficilement exprimer ici ma profonde gratitude, j'engageai à mon service un geôlier des plus expérimentés, un homme encore jeune, mais déjà rompu à la sévère discipline de notre prison. Sur ses indications, et aussi sur les conseils de l'obligeant directeur, je fis transformer une des pièces de mon logis à la ressemblance parfaite d'une cellule. Par ses dimensions et sa forme, ma nouvelle et — je l'espère — dernière demeure est strictement conforme au plan. Ma nouvelle cellule a six mètres de longueur sur trois mètres de largeur et deux de hauteur; la partie inférieure des murs est peinte en gris, la partie supérieure et le plafond sont restés blancs. La fenêtre d'un mètre carré d'ouverture est munie d'une épaisse grille de fer que le temps est déjà par-

venu à ronger de rouille ; dans la porte, fermée par un cadenas solide et pesant, qui rend un son cliquetant à chaque tour de clef, il y a une petite ouverture pour la surveillance et un petit guichet par où l'on me passe ma nourriture. L'ameublement de la cellule comprend un lit vissé au mur, une table et une chaise ; au mur, le crucifix, mon portrait et le tableau du règlement des prisonniers, encadré de noir ; dans un angle, une armoire soutenant des livres. Cette dernière, qui rompt l'harmonie austère de ma demeure, n'est là que par une triste nécessité : mon geôlier a résolument refusé d'être mon bibliothécaire et de me délivrer des livres d'après la liste que je lui fournirais. Quant à prendre un nouveau serviteur pour cette besogne, il me semble que c'était une extravagance superflue. En outre, je rencontrai une forte opposition à la réalisation de mon plan, non seulement de la part de la population locale, mais aussi du côté de personnes plus éclairées. Pendant quelque temps, M. le directeur lui-même essaya en vain de me faire renoncer à mon projet ; il finit pourtant par me serrer la main avec chaleur et m'exprima son sincère regret de

ne pouvoir me donner une place dans notre prison.

Je ne puis me remémorer, sans un amer sourire, le premier jour de mon incarcération : du matin au soir, un attroupement de badauds impudents et ignares hurlèrent sous ma fenêtre, la tête levée en l'air (ma cellule se trouve au second étage), en m'accablant d'injures insensées ; on tenta même — soit dit à la honte de mes concitoyens — de piller ma maison, et une pierre assez pesante faillit me fendre la tête. Seule, l'arrivée opportune de la police prévint une catastrophe. Lorsque, le soir, j'allais faire ma promenade, une centaine d'imbéciles de tout âge m'accompagnaient en criant, en sifflant, en m'invectivant, en me lançant même de la boue. C'est ainsi que, pareil à un prophète persécuté, je poursuivais ma route au milieu de la foule furieuse et répondais aux coups et aux malédictions par un fier silence.

Qu'est-ce qui révoltait ces imbéciles? Comment avais-je pu offenser leur tête vide? Quand je leur disais des mensonges, ils me baisaient la main, et quand j'eus rétabli la sainte vérité de ma vie dans toute sa pureté et toute sa sévérité,

ils se répandirent en injures, ils me stigmatisèrent de leur mépris, ils me jetèrent de la boue. Ils étaient révoltés de ce que je savais vivre seul, de ce que je ne demandais pas à être admis dans la cellule commune des escrocs. Qu'il est difficile d'être vrai, dans ce monde !

En définitive, mon opiniâtreté et ma fermeté l'emportèrent. Avec la naïveté des sauvages qui adorent tout ce qu'ils ne comprennent pas, les gens se mirent à me saluer dès ma deuxième année de détention volontaire ; ils s'inclinent toujours plus bas devant moi, car leur étonnement grandit sans cesse et leur peur de l'incompréhensible s'approfondit toujours. Le fait même que je ne réponds jamais à leurs saluts, leur inspire de l'enthousiasme ; et le fait que je ne réponds jamais d'un sourire à leurs sourires obséquieux, les convainc qu'ils sont coupables envers moi d'une transgression immense que je connais. Ils ont cessé de croire à leurs paroles et à celles d'autrui, mais ils révèrent mon silence comme ils révèrent tout silence et tout mystère. Si je me mettais un jour à parler, je redeviendrais un homme et je les désillusionnerais amèrement, quoi que je dise ; mais par

mon silence je deviens pareil à leur Dieu, éternellement silencieux. Car ces gens étranges cessent de croire à leur Dieu même, dès qu'Il se met à parler. En tout cas, leurs femmes me considèrent déjà comme un saint ; ces femmes prosternées et ces enfants malades que je trouve souvent au seuil de ma porte, attendent sûrement de moi des guérisons et des miracles. Eh quoi! dans un an ou deux, j'accomplirai, moi aussi, des miracles qui ne le céderont en rien à ceux dont le peuple parle avec tant de ferveur. Gens étranges! Par moment, ils me font pitié, et je me fâche sérieusement contre le diable qui a si bien su mêler les cartes de leur jeu, que seul le tricheur sait la vérité, sa pauvre vérité de tricheur. Ils s'inclinent trop bas, ces gens, pourtant, ce qui empêche mon sentiment de pitié de se développer, sinon — souris de ma plaisanterie, bienveillant lecteur! — je n'aurais pas résisté à la tentation de faire deux ou trois miracles, pas très grands, mais impressionnants.

Je reviens à la description de ma cellule.

Lorsque l'aménagement de ma prison fut terminé, je laissai l'alternative à mon geôlier : ou

il observerait vis-à-vis de moi les règlements du régime pénitentiaire dans toute leur sévérité et il recevrait par testament ma fortune entière ; ou bien il n'aurait rien. Il semblait que, la question étant si nettement posée, je ne dusse m'achopper à nulle difficulté et cependant, dès la première occasion, alors que j'aurais dû être mis au cachot pour avoir violé le règlement, cet homme naïf et timide s'y refusa absolument. C'est seulement en le menaçant de chercher sur-le-champ un autre geôlier, plus consciencieux, que je pus lui faire accomplir son devoir. De même, s'il fermait très bien les portes, il négligeait tout à fait, les premiers temps, de me surveiller par la petite fenêtre. Parfois, pour éprouver sa fermeté, je lui proposais, en dépit du bon sens, de modifier tel ou tel règlement et il acquiesçait volontiers et très vite. Un jour que je l'avais pris ainsi en flagrant délit, je lui dis :

— Mon ami, tu es stupide, tout simplement. Si tu ne me surveilles pas étroitement, je m'enfuirai dans une autre prison en emportant le testament avec moi. Que feras-tu alors ?

J'ai le plaisir de pouvoir dire que tous ces

malentendus se sont dissipés et si, actuellement, je puis me plaindre de quelque chose, c'est moins d'une trop grande bienveillance que d'une rigueur superflue : entrant tout à fait dans son rôle de geôlier, ce brave homme me traite avec une sévérité excessive, non plus par intérêt, mais au nom du principe. Ainsi, au commencement de la semaine, il avait résolu de me mettre au cachot pendant vingt-quatre heures, pour une faute que je croyais n'avoir pas commise ; protestant contre ce qui me semblait une injustice, j'eus l'impardonnable faiblesse de lui dire :

— Je finirai par te chasser. N'oublie pas que tu es à mon service.

— En attendant que tu me chasses, je vais te mettre au cachot ! me répliqua ce digne homme, avec une honnête rudesse.

— Et l'argent ? fis-je étonné. Tu le perdras !

— Qu'ai-je besoin de ton argent ? Je donnerais tout ce que je possède pour ne pas être ce que je suis. Que puis-je faire d'autre, puisque tu as réellement transgressé le règlement ?

Il m'est impossible de dépeindre l'émotion

joyeuse qui m'envahit à l'idée que la conscience du devoir était enfin entrée dans ce cerveau obscur et que si même je désirais quitter ma prison, dans un moment de faiblesse, mon consciencieux geôlier ne me le permettrait pas. La décision qui brille dans ses yeux m'a nettement démontré qu'il me retrouverait n'importe où et que le revolver, qu'il oubliait si souvent naguère de mettre dans son étui, remplirait son office, si je pensais m'évader. Et pour la première fois depuis quelques années, je me couchai, avec un sourire de bonheur, sur la dalle du cachot obscur, sentant que mon plan était couronné de succès, qu'il avait passé du domaine de l'extravagance à celui de la réalité menaçante et sévère. A la terreur que m'inspirait mon geôlier, se mêlait le timide désir de l'entendre louer ma conduite et peut-être même de faire naître un sourire sur ses lèvres. Je m'endormis, l'âme vibrante du son harmonieux des fers éternels.

C'est ainsi que j'achève mes dernières années. Ma santé est bonne et mon esprit lucide et libre comme auparavant. Qu'importe que les uns me considèrent comme un saint et attendent

de moi des miracles! Qu'importe que les autres me traitent de fou et me raillent dans leur lamentable aveuglement! Qu'importe que je sois un juste pour les uns, un menteur et un hypocrite pour les autres! Je sais ce que je suis et je ne demande pas à être compris. S'il existe des êtres qui doutent de la sincérité et de la pureté de mon cœur — il se trouve encore aujourd'hui des coquins pour assurer que j'ai commis le crime — personne, j'en suis sûr, ne me reprochera d'être lâche et de n'avoir pas su accomplir jusqu'au bout mon pénible devoir. Du commencement à la fin, je suis resté fort et incorruptible ; si je suis un monstre, un épouvantail, une sombre terreur pour les uns, j'éveillerai peut-être en d'autres la pensée héroïque de la puissance illimitée de l'homme.

Il y a longtemps que j'ai cessé de recevoir des visites. La mort de M. le directeur de la prison, mon unique ami, a rompu le dernier lien qui m'attachait à ce monde. Je reste seul avec mon féroce geôlier qui guette chacun de mes mouvements, avec la grille noire qui a saisi l'infini dans ses bras de fer, pareille à une muselière fermant une gueule menaçante. J'ac-

complis le chemin qui me reste à parcourir, à l'écart des hommes, qui me font de loin de profondes révérences. De plus en plus souvent je pense à la mort, mais je ne baisse pas devant elle mon impassible regard : qu'elle me promette une paix éternelle ou une nouvelle et terrible lutte, peu importe, je suis prêt à accepter l'une et l'autre.

L'heure de la promenade, que j'ai fixée dès le début de mon incarcération, varie avec la tombée de la nuit dont j'aime tant le calme enchanteur. N'ayant pas de cour close, je dois forcément contrevenir au sévère règlement et faire ma promenade « en liberté ». Au reste, mon sévère gardien déclare de temps à autre qu'il faut mettre un terme à cette violation, car les trois quarts d'heure que je passe hors de sa surveillance lui deviennent par trop pénibles à supporter. Tout dernièrement, j'ai remarqué quelques briques dans notre cour ; je crois qu'il a l'intention d'entourer ma prison d'une muraille. En général, mon gardien devient de plus en plus strict. Jusqu'à présent, j'allais me promener seul ; depuis hier, nous sommes deux pour sortir et pour rentrer ; j'ou-

vre la marche, et à deux pas derrière moi, il me suit sans me quitter des yeux.

Voici le but habituel de ma promenade : je m'en vais jusqu'à notre prison qui se trouve à un kilomètre de la mienne ; je passe quelques minutes à la contempler, puis je retourne chez moi, à la hâte, afin de ne pas être en retard.

La campagne inculte, couverte d'herbes folles, s'étend comme un sourd tapis jusqu'aux pied de l'enceinte de notre prison, dont les contours majestueux subjuguent mon imagination et ma pensée. Quand, tout éclairée par les derniers rayons de l'astre du jour à son déclin, d'une teinte pourpre, semblable à une martyre, avec les noires plaies de ses fenêtres grillées, elle se dresse fière et silencieuse au-dessus de la plaine, je lui envoie avec angoisse, comme un amoureux, mes plaintes, mes soupirs, mes doux reproches et mes serments, à elle qui est mon amour, mon rêve, ma souffrance amère et ultime. J'aimerais pouvoir rester éternellement à ses pieds, mais je jette un coup d'œil derrière moi, et je vois le geôlier noir sur le fond pourpre du couchant ; immobile, il m'attend. Je

pousse un soupir et reviens sur mes pas en silence ; le gardien me suit sans bruit en épiant chacun de mes mouvements.

Notre prison est belle au coucher du soleil...

LA VICTOIRE DES TÉNÈBRES

CHAPITRE PREMIER

D'ordinaire, il réussissait dans ses entreprises les plus hasardeuses. Or, depuis trois jours, les circonstances lui étaient devenues défavorables, sinon hostiles. En homme dont la jeune existence ressemblait à un coup de dés, il connaissait ces brusques variations du sort et, toujours, il en méditait les secrets enseignements. L'enjeu qu'il risquait quotidiennement, c'était la vie elle-même, la sienne et celle d'autrui. Aussi avait-il appris de bonne heure à se montrer sagace, à penser mûrement et avec calme et à prendre rapidement une décision.

Il fallait qu'il trouvât une issue à sa position actuelle. Un hasard, une de ces éventualités impossibles à prévoir, avait mis la police sur ses traces. Depuis quarante-huit heures, les agents de la sûreté le filaient et tentaient de le capturer dans un réseau toujours plus resserré. L'un après l'autre, les locaux où se réunissaient, pour conspirer, terroristes et dynamiteurs, avaient été découverts par les limiers de la police secrète. Il ne lui restait plus que quelques rues, un ou deux boulevards et des restaurants où il pût se réfugier. Mais après deux nuits blanches, sa fatigue et la tension de son esprit étaient telles qu'il craignait de s'endormir soit en fiacre, soit sur le banc d'une promenade, et de se faire appréhender stupidement. On était au mardi. Le surlendemain, un attentat terroriste de la plus haute importance devait être accompli. Depuis longtemps, le groupe peu nombreux auquel il appartenait, l'avait préparé et c'était à lui qu'était échu « l'honneur » de lancer un dernier engin, l'engin décisif ! Il fallait donc à tout prix qu'il se tirât d'affaire jusque là.

Comme il arrivait au carrefour de deux rues

animées, il décida de se rendre dans une maison publique de la ruelle X. Il avait déjà songé maintes fois à s'y réfugier, bien que l'endroit ne fût pas des meilleurs, mais au moment de franchir le seuil de l'établissement, une gêne invincible l'en avait empêché. De tempérament chaste, il répugnait aux voluptés grossières de la débauche. A vingt-six ans, il ignorait encore les caresses féminines. Sa continence était parfaite : après avoir soutenu une lutte pénible contre sa chair en révolte, peu à peu, il se l'était imposée comme une habitude et il en était arrivé à considérer la femme avec une sérénité dont il ne se départait jamais. Toutefois, à la pensée d'en affronter une pour qui l'amour était une profession, il se sentit vaguement troublé. Ses maladresses et ses gaucheries probables ne le trahiraient-elles pas ? Un instant encore, il hésita. Mais son hésitation fut de courte durée, car il chancelait déjà de fatigue.

CHAPITRE II

Il était encore tôt, dix heures à peine, quand il pénétra dans la grande salle blanche aux chaises et aux glaces dorées, déjà prête à recevoir ses hôtes quotidiens. Près du piano à queue dont le couvercle était relevé, le pianiste, un jeune homme très correct, en redingote noire, — les prix de la maison étaient très élevés — secouait les cendres de sa cigarette avec précaution pour ne pas salir ses vêtements et feuilletait des cahiers de musique. Dans un angle, près du petit salon à demi-obscur, trois filles, assises sur des chaises adossées au mur, causaient à mi-voix.

Lorsqu'il entra, en compagnie de la patronne, deux des filles se levèrent, mais la troisième resta assise. Celles qui s'étaient avancées étaient décolletées très bas, tandis que l'autre avait

une robe noire montante. Les deux premières regardèrent l'homme en face, d'un air provocant, quoique las et indifférent, mais la troisième se détourna ; elle avait un profil doux et simple de fille honnête. Et parce qu'elle se taisait et semblait pensive, parce qu'elle ne le regardait pas, et qu'elle seule conservait une attitude correcte, il la choisit. Il ignorait encore que, dans tout établissement bien tenu, se trouve une et même plusieurs femmes de ce genre. Généralement vêtues de noir, comme des nonnes ou de jeunes veuves, elles ont un visage pâle, sans fard, d'une expression sévère. Leur rôle est de donner l'illusion de la correction à ceux qui la recherchent. Mais lorsqu'elles se sont enivrées avec leurs amants de passage, elles deviennent pareilles aux autres filles, pire même, quelquefois. Ce sont des femmes de cette sorte que les étudiants ivres courtisent et qu'ils exhortent à recommencer une existence honnête.

Mais il l'ignorait. Et lorsqu'elle se leva, à contre-cœur, en le regardant d'un air sombre et mécontent, de ses yeux peints, tandis que son visage, d'une pâleur mate, prenait une expres-

sion encore plus acerbe, il se dit une fois de plus : « Oh ! qu'elle est donc correcte ! » et il se sentit rasséréné. D'un air avantageux, il se balança sur ses jambes, fit claquer ses doigts et dit à la fille, du ton aisé d'un débauché plein d'expérience :

— Hé bien, ma poupoule ? Montons dans ta chambre, veux-tu ? Où est ton nid ?

— Tout de suite ? fit-elle avec étonnement, en levant les sourcils.

Il se mit à rire gaîment, découvrant des dents solides, serrées et égales ; puis il répondit tout rouge :

— Certainement. A quoi bon perdre un temps précieux ?

— On va faire de la musique. Nous danserons.

— Bah ! qu'est-ce que la danse, ma belle ? On tourne bêtement sur soi-même, comme un chien qui veut attraper sa queue. Est-ce que nous n'entendrons pas aussi bien la musique dans ta chambre ?

Elle le regarda et sourit.

— Oui, on l'entend un peu.

Il commençait à lui plaire. Il avait un visage

large, aux pommettes saillantes et complètement glabre ; les joues et une étroite bande, au-dessus de ses lèvres fortes bien dessinées, étaient d'une teinte bleuâtre. Il avait de beaux yeux noirs, quoiqu'il y eût dans leur expression quelque chose de figé et qu'ils tournassent dans leurs orbites avec lenteur, comme s'ils parcouraient une grande distance. Cependant, malgré son visage rasé et sa taille svelte, il ne ressemblait pas à un acteur, mais plutôt à un étranger russifié, à un Anglais.

— Tu n'es pas Allemand ? demanda la fille.

— Un peu. Plutôt Anglais. Aimes-tu les Anglais ?

— Comme tu parles bien le russe ! On ne s'aperçoit pas que tu es étranger.

Il se rappela son passeport anglais, le jargon qu'il avait employé les derniers temps et il s'aperçut qu'il avait oublié de feindre comme il aurait fallu. Il rougit de nouveau et, prenant la fille par le bras, il l'entraîna vivement.

— Je suis Russe, Russe, entends-tu ? Eh bien, par où passe-t-on ? Par ici ? Montre-moi le chemin.

Dans le grand miroir qui descendait jusqu'au

plancher, le couple qu'ils formaient se dessina nettement : lui, grand, large d'épaules, habillé de sombre et pâle comme elle. A la clarté du lustre électrique qui tombait sur lui, son front découvert et ses fermes pommettes surtout, étaient d'une blancheur frappante dans laquelle ses yeux semblaient des trous noirs, un peu mystérieux, mais beaux. Et ce couple sombre et grave paraissait si étrange entre les parois blanches, dans le large cadre doré du miroir, qu'il s'arrêta étonné et pensa : « On dirait des fiancés ! » A la vérité, l'insomnie et la fatigue sans doute l'empêchaient de penser raisonnablement, car, l'instant d'après, regardant leur image, austère et funèbre, il se dit : « C'est comme à un enterrement. » Et ces deux réflexions lui furent égalemant désagréables.

La jeune femme semblait partager ses impressions. Sans mot dire, elle considérait tour à tour leurs deux images ; étonnée, elle essaya de plisser les paupières, mais le miroir ne refléta pas ce léger mouvement et continua obstinément et lourdement à représenter le sombre couple immobile. La fille trouva-t-elle que c'était beau ou se remémora-t-elle un épisode un peu

triste de son passé ? Toujours est-il qu'elle sourit doucement et serra un peu le bras ferme et replié de son compagnon.

— Quelle paire nous faisons ! s'écria-t-elle, pensive, et ses longs cils noirs et brillants, aux extrémités finement retroussées, devinrent soudain plus apparents.

Il ne répondit pas et se remit à marcher d'un air résolu, entraînant la fille, dont les hauts talons Louis XV martelaient le plancher. Ils suivirent un corridor, où s'ouvraient de petites chambres obscures et ils pénétrèrent dans une pièce sur la porte de laquelle on avait tracé en caractère inégaux le nom de « Liouba ».

— Eh bien, Liouba, fit-il, en regardant autour de lui et en se frottant les mains l'une contre l'autre, en un geste coutumier, comme s'il les lavait soigneusement dans l'eau froide, il nous faut du vin et quoi d'autre encore ? Des fruits peut-être ?

— Les fruits coûtent cher, ici.

— Qu'importe ? Buvez-vous du vin ?

Il s'était oublié et lui avait dit « vous ». Mais il ne se reprit pas, car il y avait eu dans l'étreinte de la fille quelque chose qui l'empêchait

maintenant de dissimuler et de se montrer familier avec elle. Et il sembla que ce sentiment-là aussi était celui de la fille : elle le regarda fixement et, après un instant de silence, elle répondit, avec une hésitation dans la voix et dans le sens des mots prononcés :

— Oui, j'en bois. Attendez, je vais en demander. Je commanderai seulement deux poires et deux pommes. En aurez-vous assez ?

Elle aussi disait « vous » maintenant ; et dans le ton dont elle prononçait ce mot, se manifestait la même incertitude, une légère hésitation, peut-être une interrogation. Mais il n'y prit pas garde. Resté seul, il se mit à examiner rapidement et à fond toute la pièce. Il essaya la porte : elle fermait bien, à crochet et à clef ; il s'approcha de la fenêtre, ouvrit les deux cadres ; elle était au troisième étage et donnait sur la cour. Il fit la grimace et hocha la tête. Puis il tenta une expérience avec la lumière ; il y avait deux lampes ; quand celle du plafond s'éteignait, l'autre, coiffée d'un abat-jour rouge, s'allumait près du lit — comme dans les meilleurs hôtels.

Mais le lit !

Il haussa les épaules et découvrit les dents, feignant de rire, pour obéir à ce besoin de grimacer qu'éprouvent, lorsqu'ils sont seuls, ceux qui sont obligés de dissimuler et de se composer un visage.

Mais le lit !

Il en fit le tour, tâta la couverture ouatée, piquée, et rejetée en arrière ; brusquement saisi du désir de faire l'espiègle, heureux à l'avance de pouvoir dormir, il lui fit une grimace d'écolier, tendit les lèvres en avant et écarquilla les yeux, pour exprimer le degré suprême de l'étonnement. Mais il redevint presque aussitôt sérieux ; il s'assit et attendit Liouba avec lassitude. Il voulut penser au surlendemain, à cette soirée qu'il passait dans une maison publique, mais ses pensées ne lui obéissaient pas. Et soudain l'homme se mit à bâiller si furieusement que les larmes lui vinrent aux yeux. Il sortit son browning, ainsi que trois réservoirs pleins de cartouches ; avec colère, il souffla dans le canon comme dans une clef ; tout était en ordre et il sentit une envie de dormir irrésistible.

Lorsqu'on apporta le vin et les fruits et que Liouba, qui s'était attardée on ne sait pourquoi,

revint, il ferma la porte, au crochet seulement, pour commencer, puis il dit :

— Eh bien, Liouba, buvez, je vous en prie.

— Et vous ? demanda la fille étonnée en lui jetant un vif coup d'œil oblique.

— Je boirai après vous. Voyez-vous j'ai fait la noce deux nuits de suite, sans dormir, et maintenant... — il bâilla avec bruit, à se décrocher les mâchoires.

— Ah !

— Oh ! pas longtemps ! Une petite heure seulement... Je me réveillerai bientôt. Buvez, je vous en prie, ne vous gênez pas. Et mangez les fruits. Pourquoi en avez-vous pris si peu ?

— Puis-je retourner au salon ? On va y faire de la musique.

Ce projet avait des inconvénients. On pouvait parler de lui et deviner peut-être l'identité de cet étrange client ; ce qui n'était pas à souhaiter. En réprimant un peu le bâillement qui lui séparait les mâchoires, il répondit d'un ton grave et modéré :

— Non, Liouba, je vous prie de rester ici. Voyez-vous, je déteste dormir seul dans une

chambre. C'est un caprice, je le sais, excusez-moi...

— Mais comment donc ! Du moment que vous avez payé...

— Oui, oui, dit-il en rougissant pour la troisième fois. C'est certain. Mais ce n'est pas de cela que je voulais parler. Et... si vous voulez... vous pouvez vous coucher aussi. Je vous ferai place. Seulement, mettez-vous du côté du mur, s'il vous plaît. Cela ne vous fait rien ?

— Je ne veux pas dormir.

— Lisez quelque chose.

— Il n'y a point de livres, ici...

— Voulez-vous le journal d'aujourd'hui ? Tenez, je l'ai. Vous y trouverez des choses intéressantes...

— Non, merci.

— Eh bien, faites ce que vous voudrez ; vous le savez mieux que moi. Et il ferma la porte à double tour, puis mit la clef dans sa poche. Il ne remarqua pas le regard singulier dont la fille le suivit. D'ailleurs, toute cette conversation correcte et polie, si étrange pourtant en pareil lieu, lui semblait naturelle et tout à fait convaincante. Toujours avec la même politesse,

comme s'il se fût promené en barque avec des demoiselles, il entr'ouvrit légèrement son veston et demanda :

— Vous me permettez d'enlever mon veston ?

La jeune fille fronça un peu les sourcils.

— Je vous en prie. Enfin, vous... Mais elle n'acheva pas sa phrase.

— Et mon gilet ?

Liouba ne répondit pas et haussa les épaules imperceptiblement.

— Voici mon portefeuille, mon argent. Voulez-vous avoir l'obligeance de le mettre en lieu sûr ?

— Déposez-le, vous-même, au bureau. C'est ce que font généralement nos clients...

— Pourquoi ? (Il jeta un coup d'œil sur Liouba et détourna le regard avec embarras.) Ah ! oui, je comprends... Bah ! ce sont des bêtises...

— Savez-vous combien vous avez d'argent ? Il y en a qui ne le savent pas, et après...

— Je le sais, je le sais ! Mais pourquoi pensez-vous à des choses pareilles ?

Il se coucha en lui laissant poliment une place, contre le mur. Soudain, il se mit à rire.

— Pourquoi riez-vous ? demanda la fille avec un sourire contraint.

— Parce que je suis bien. Quels oreillers moelleux vous avez! Maintenant, on pourrait peut-être un peu causer. Pourquoi ne buvez-vous pas ?

— Puis-je enlever mon corsage ? Vous me le permettez? Sinon, l'attente me paraîtra longue. Une légère ironie perçait dans sa voix. Mais lorsqu'elle eût rencontré son regard confiant et lorsqu'elle l'eut entendu lui répondre avec douceur : « Mais oui, je vous en prie ! », elle expliqua, grave et simple : Mon corset est trop serré. Il me laisse des traces sur le corps.

— Mais oui, mais oui, je vous en prie!

Il se détourna un peu et rougit de nouveau. Etait-ce parce que l'insomnie troublait ses pensées, ou bien parce qu'à vingt-six ans, il était resté chaste et naïf, toujours est-il que ce « puis-je? » lui parut naturel dans une maison où tout semble permis.

On entendit un frou-frou de soie et le bruit d'un busc décroché. Puis, une question :

— Ne seriez-vous pas écrivain?

— Moi ? Un écrivain ? Pas le moins du

monde ! Et pourquoi me demandez-vous cela ? Vous aimez les écrivains ?

— Au contraire !...

— Pourtant, ce ne sont pas... (il bâilla longuement et avec délice) de mauvaises gens.

— Et comment vous appelez-vous ?

Le silence, puis une réponse ensommeillée :

— Appelez-moi Iv... non, Pierre, Pierre !

— Et qui êtes-vous ? Qui êtes-vous donc ?

La fille parlait bas, mais avec fermeté en le guettant ; et d'après le son de sa voix, il semblait qu'elle se fût rapprochée soudain du dormeur. Mais il ne l'entendit plus ; il était assoupi.

*
* *

Il dormit ainsi une heure, deux heures, sur le dos, dans l'attitude correcte qu'il avait prise en se couchant, sa main droite plongée dans la poche où se trouvaient la clef et le revolver. Assise en face de lui, les bras et la gorge nus, la fille fumait, buvait du cognac sans se presser et le regardait fixement. Parfois, pour mieux le voir, elle tendait son cou mince et flexible ; et en même temps, deux plis pro-

fonds et tendus se formaient alors au coin de ses lèvres. Il avait oublié d'éteindre la lampe du plafond et sous la clarté crue, il n'apparaissait ni jeune ni vieux, ni étranger ni proche, mais totalement inconnu. Son épaisse chevelure noire était tondue de près, à l'ordonnance ; sur la tempe gauche, près de l'œil, se trouvait une petite cicatrice blanchâtre, provenant d'on ne sait quelle contusion. Il ne portait point de croix ni de médaille bénite au cou.

Dans le grand salon du bas, la musique se faisait entendre. Mêlés aux piétinements des danseurs, les sons du piano et du violon parvenaient jusqu'à Liouba, qui, la cigarette aux lèvres, contemplait avidemment le dormeur. Le cou tendu, elle se mit à étudier, avec attention, la main gauche que l'homme avait posée sur sa poitrine : très large de paume, avec des doigts solides et tranquilles, elle produisait l'impression de quelque chose de pesant qui accablait douloureusement la poitrine. D'un geste précautionneux, la fille la posa le long du corps, sur le drap. Puis elle se leva vivement et avec bruit ; elle tourna violemment le commutateur comme si elle voulait le briser, éteignit

la lampe du plafond en allumant celle du lit, sous l'abat-jour rouge.

L'homme ne bougea pas et son visage rosé resta inconnu, effrayant d'immobilité et de calme. Liouba entoura ses genoux de ses bras nus délicatement teintés de rose, rejeta la tête en arrière et fixa au plafond les trous noirs de ses yeux immobiles. Et ses dents serraient avec force une cigarette inachevée et éteinte.

CHAPITRE III

Quelque chose de menaçant et d'inattendu s'était produit ; quelque chose d'important et de terrible s'était passé pendant qu'il dormait. Il le comprit du coup, avant même de s'être bien réveillé, dès qu'il eut entendu une voix, rauque et inconnue ; il le comprit par cette intuition affinée du danger qui était comme un nouveau sens chez ses camarades et chez lui. Il posa rapidement les pieds à terre et s'assit ; sa main serra avec force le revolver tandis que ses yeux fouillaient vigilamment le brouillard rose qui planait dans la chambre. Lorsqu'il vit la fille, assise dans la même attitude, les bras nus et la gorge d'une roseur transparente, le regard assombri, énigmatique et fixe, il pensa : « Elle m'a trahi ! » Il l'observa avec plus d'atten-

tion, respira profondément et se reprit : « Elle ne m'a pas encore trahi, mais elle va le faire ! »

Il respira de nouveau et demanda brièvement :

— Eh bien ? Qu'y a-t-il ?

Elle sourit d'un sourire hostile et triomphant en le regardant sans mot dire. Il semblait qu'elle le considérait déjà comme lui appartenant, et que, sans hâte, elle voulait jouir de son pouvoir.

— Qu'y a-t-il ? répéta-t-il en fronçant le sourcil.

— Rien. Lève-toi ! Tu as assez dormi. Il y a une fin pour tout. On n'est pas à l'asile de nuit ici, mon petit !

— Allume la lampe, ordonna-t-il.

— Non.

Il tourna le commutateur. A la clarté blanche de l'électricité, il vit alors ses yeux fardés, à l'expression indiciblement haineuse et sa bouche pincée par le mépris et la colère. Il la vit, étrangère, résolue, prête à accomplir quelque chose d'irrévocable. Et il trouva cette fille odieuse.

— Qu'as-tu ? Es-tu ivre ? demanda-t-il,

d'une voix grave et inquiète et il étendit la main pour prendre son faux-col. Mais elle prévint son geste, s'empara du faux-col et le lança, sans regarder, dans un coin, derrière la commode.

— Je ne te le donnerai pas !

— Qu'est-ce que cela signifie ! s'écria-t-il d'une voix étouffée et il serra la main de la femme d'une étreinte telle que les doigts fluets se détendirent, s'allongèrent.

— Laisse-moi, tu me fais mal ! gémit Liouba. Il desserra son étreinte et gronda :

— Prends garde !

— A quoi, mon petit ? Tu veux me tuer, n'est-ce pas ? Qu'as-tu dans ta poche, dis ? Un revolver ? Hé bien, tire, que je voie comment tu me tueras ! Voyez-vous ça ! Monsieur vient chez une femme et il se couche en disant : « Bois, moi, je dormirai ! » Penses-tu donc que parce que tu es rasé et tondu, que personne ne te reconnaîtra ? Et au poste, veux-tu y aller ? Veux-tu aller au poste, dis, mon petit ?

Elle se mit à rire bruyamment, gaîment. Transi d'horreur, il contempla le visage de

Liouba qui s'éclairait d'une joie sauvage et désordonnée. On eût dit qu'elle devenait folle. Sa terreur grandit encore à l'idée que tout échouait misérablement et qu'il faudrait commettre un assassinat stupide puis périr quand même, selon toutes probabilités. Livide, bien que calme et résolu d'aspect, il la regardait, guettant chacun de ses gestes, tout en combinant à la hâte, un plan d'action.

— Eh bien ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? La peur t'a fait perdre la langue ?

Il fallait saisir ce cou flexible comme un serpent et le serrer ; elle n'aurait sûrement pas le temps de crier. Certes, il n'éprouvait pour elle aucune pitié ; mais que trouverait-il en bas, dans la rue ?

— Sais-tu qui je suis, Liouba ?

— Oui. Tu es un... — et elle prononça d'un ton ferme et un peu solennel, en scandant les syllabes : — un terroriste.

— Et comment le sais-tu ?

Elle eut un sourire ironique.

— Nous ne sommes pas des imbéciles...

— Enfin, admettons...

— Oui, admettons. Mais lâche-moi d'abord.

Vous êtes tous les mêmes, quand il s'agit d'abuser de votre force avec les femmes.

Il obéit et s'assit, en regardant la fille avec une tristesse morne et obstinée. Dans ses pommettes, quelque chose remuait ; mais tout le reste de son visage était calme, grave et un peu douloureux.

— Eh bien, quand tu auras fini de me dévisager ! cria la fille avec colère.

Il leva les sourcils avec étonnement, mais sans détourner le regard et il se mit à parler d'une voix un peu sourde et étrangère, comme s'il était à une très grande distance.

— Ecoute, Liouba. Tu peux me livrer, c'est certain, et tu n'es pas la seule qui puisse le faire. Tous les êtres qui vivent dans cette maison, chaque passant dans la rue peuvent me trahir. Il suffit de crier : « Arrêtez-le ! » pour qu'aussitôt des dizaines, des centaines de gens s'assemblent pour m'appréhender, me tuer même ! Et pourquoi cela ? Simplement parce que je n'ai fait de mal à personne, parce que j'ai consacré ma vie au bonheur de ces mêmes gens. Comprends-tu ce que cela signifie : consacrer sa vie ?

— Non, je ne comprends pas, répondit la fille avec rudesse ; mais elle écoutait attentivement.

— Et les uns le feront par méchanceté, les autres par bêtise, parce que les mauvais n'aiment pas les bons, Liouba, les méchants n'aiment pas les bons...

— Et pourquoi les aimerait-on ?

— Ne pense pas que je me vante, à dessein, Liouba. Qu'est-ce qu'a été ma vie, ma vie tout entière ? Depuis l'âge de quatorze ans, je rôde de prison en prison. On m'a chassé du lycée, on m'a chassé de la maison paternelle. Un jour, j'ai failli être fusillé, je n'ai échappé à la mort que par miracle. Quand je pense que j'ai vécu ainsi pour les autres et jamais pour moi, jamais !...

— Et pourquoi es-tu si bon ? demanda la fille avec ironie.

Il répondit gravement :

— Je n'en sais rien. Je suis né ainsi, probablement.

— Et moi, je suis née mauvaise ! Pourtant nous sommes venus au monde de la même manière, la tête la première... N'est-ce pas vrai ?

Mais on eût dit qu'il n'avait pas entendu. Continuant à regarder au dedans de lui-même, dans son passé qui se dressait devant lui d'une manière si inattendue dans son héroïque simplicité, il reprit :

— Ecoute-moi, Liouba : j'ai vingt-six ans; j'ai déjà des cheveux gris aux tempes et pourtant, le croiras-tu?... — il hésita un peu, puis il continua d'une voix ferme et même un peu hautaine — et pourtant je ne sais pas encore ce que c'est qu'une femme ! Pas du tout, m'entends-tu ? Tu es la première que je voie ainsi. Et à dire le vrai, j'ai un peu honte de regarder tes bras nus.

De nouveau la musique se déchaîna avec fracas et les piétinements des danseurs firent trembler le plancher. Un de ceux-ci qui était ivre se mit à pousser des cris frénétiques, comme pour rassembler un troupeau de chevaux furieux. Dans la chambre, tout était tranquille ; la fumée du tabac s'étirait voluptueusement en brouillard doré, puis se dissipait.

— Voilà quelle est ma vie, Liouba! Et il baissa la tête, l'air grave et pensif, vaincu par le souvenir de cette existence si pure et belle

comme celle d'un martyr. Liouba garda le silence, se leva et jeta un fichu sur ses épaules nues. Mais, lorsqu'elle eût rencontré le regard surpris et comme reconnaissant de l'homme, elle ricana, arracha vivement le fichu et arrangea sa chemise de manière à ce qu'un de ses seins fût complètement découvert. Il se détourna et haussa un peu les épaules.

— Bois ! dit la fille. Ne fais donc plus d'embarras.

— Je ne veux pas boire.

— Tu ne veux pas boire ? Eh bien, moi, je boirai ! et elle eut un mauvais rire.

— Si tu as des cigarettes, j'en prendrai.

— Les miennes sont mauvaises.

— Que m'importe !

Quand il eût pris une cigarette, il remarqua avec plaisir que Liouba avait remonté sa chemise et il conçut l'espoir que tout s'arrangerait. Il fumait mal, sans aspirer, et tenait sa cigarette comme le font les femmes, entre deux doigts nerveusement tendus.

— Tu ne sais même pas fumer, s'écria la fille et elle lui arracha la cigarette des mains, d'un geste brutal. Laisse ça !

— Tu te fâches de nouveau...

— Certainement...

— Et pourquoi, Liouba ? Réfléchis donc : c'est vrai que je n'ai pas dormi les deux dernières nuits ; j'ai couru par la ville comme un loup traqué. Si tu me livres, on m'arrêtera, quel plaisir en auras-tu ? Et je ne me rendrai pas vivant, Liouba...

Il se tut.

— Tu tireras ?

— Oui, je tirerai.

La musique avait cessé ; mais l'ivrogne affolé par l'alcool continuait à pousser des cris affreux ; quelqu'un essayait de lui fermer la bouche avec la main ; soit pour plaisanter, soit sérieusement et le son, en sifflant entre les doigts, devenait encore plus terrible et sauvage. Dans la chambre flottait une odeur épaisse et moite de savon à bon marché ; au mur, des jupes et des corsages pendaient, fripés et aplatis, sans un rideau pour les recouvrir. Et ce spectacle était si répugnant, la pensée que toutes ces choses participaient de la vie était si douloureux qu'il haussa les épaules avec pitié et regarda encore une fois autour de lui...

— Comme c'est drôle, chez vous ! dit-il pensivement et son regard se posa sur Liouba.

— Pourquoi ? fit-elle brièvement.

Devant l'attitude de la femme, il comprit qu'il fallait avoir pitié d'elle ; et dès qu'il l'eût compris, il la plaignit sincèrement.

— Pauvre Liouba !

— Tu dis ?

— Donne-moi la main...

Et pour montrer à la fille qu'il estimait en elle l'être humain, il lui prit la main et la porta respectueusement à ses lèvres.

— C'est à moi que tu fais cela ?

— Oui, Liouba, à toi !

Et tout à fait bas, comme pour remercier, la fille dit :

— Va-t'en ! Va-t'en donc, imbécile !

Il ne comprit pas du coup.

— Quoi ?

— Va-t'en ! Va-t'en d'ici ! Fiche le camp !

A grands pas, sans mot dire, elle traversa la pièce, ramassa le faux-col dans un coin et le lui lança avec une expression de dégoût intense, comme si c'eût été le chiffon le plus souillé, le plus malpropre qu'elle eût trouvé.

Sans rien dire, sans honorer la fille d'un regard, plein de dignité, il remit son col, lentement et tranquillement ; mais, l'instant d'après, avec un glapissement sauvage, Liouba le frappa avec violence sur sa joue glabre. Le faux-col roula à terre et l'homme chancela. Très pâle, presque bleu, mais sans se départir de son calme, avec le même air altier, il fixa sur Liouba ses yeux pesants et immobiles.

— Eh bien ! souffla-t-elle.

Il continuait à la fixer sans répondre. Complètement affolée par cette impassibilité hautaine, terrifiée, perdant l'esprit, comme devant une sourde muraille de pierre, la fille le prit par les épaules et l'assit avec force sur le lit. Puis, se penchant tout près de lui, vers son visage, vers ses yeux, elle haleta :

— Eh bien ! pourquoi ne dis-tu rien ? Que vas-tu faire de moi, canaille ? Me baiser la main ? Tu viens faire le fanfaron ici ! Exhiber ta beauté ! Que fais-tu donc de moi, pauvre malheureuse que je suis ?

Elle le secouait par les épaules et ses doigts minces, en se serrant et se déserrant incons-

ciemment comme ceux d'un chat, le griffaient à travers sa chemise.

— Tu n'as jamais eu de femme, dis-tu? Et c'est à moi que tu oses dire cela, à moi que tous les hommes... tous... Es-tu donc inconscient pour me parler ainsi! « Je ne me rendrai pas vivant », proclames-tu? Eh bien, moi, je suis morte, comprends-tu cela, bandit! je suis morte! Et je te crache à la figure!... Tiens... vivant! Tiens, canaille, tiens!

Avec une fureur qu'il ne pouvait plus contenir, il la poussa loin de lui et elle alla donner de la nuque contre le mur. Il ne raisonnait déjà plus bien, sans doute, car son geste suivant, tout aussi rapide et résolu, fut de sortir son revolver et il sembla qu'une bouche noire, s'était mise à sourire. Mais la fille ne voyait ni le visage grimaçant de colère folle, ni l'arme menaçante... Cachant ses yeux sous ses mains, comme pour les enfoncer dans son crâne, elle traversa la chambre à grands pas rapides et se jeta sur le lit, le visage sur les oreillers. Et elle se mit aussitôt à sangloter silencieusement.

Ce qu'il attendait ne se produisait pas ; il n'arrivait que des choses stupides et insensées.

Il haussa les épaules, cacha dans sa poche son arme inutile et se mit à aller et venir dans la chambre. La fille pleurait. Les mains dans les poches, il s'arrêta près d'elle et la regarda. Couchée sur le ventre, la femme sanglotait éperdument, dans une affreuse crise d'hystérie. Ses omoplates pointues et nues se rejoignaient presque, par moments, comme si on eût mis sous la poitrine de Liouba des charbons ardents; puis elles se séparaient lentement, comme si la femme s'en fût allée on ne sait où en serrant sa douleur contre son sein. La musique avait recommencé; des officiers étaient venus, sans doute, car on entendit un cliquetis d'éperons.

Jamais encore il n'avait vu pleurer de la sorte. Aussi en était-il troublé. Sans savoir pourquoi, il sortit les mains de ses poches et dit tout bas :

— Liouba !

Elle pleurait.

— Liouba! Qu'as-tu, Liouba ?

Elle répondit, mais si bas qu'il n'entendit pas; il s'assit à côté du lit, pencha vers elle sa grosse tête rase et posa la main sur les épaules de la femme; et sa main se mit à trembler fol-

lement, comme tremblaient les pauvres épaules nues.

— Je ne comprends pas ce que tu dis, Liouba!

Et une voix lointaine, sourde, pleine de larmes implora ;

— Ne t'en va pas encore... Il y a... des officiers... Ils peuvent... te... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Elle s'assit vivement sur le lit et resta immobile, après avoir battu des mains, les yeux écarquillés fixant l'espace avec terreur. Ce fut un regard effrayant et il ne dura qu'un instant. Elle se jeta de nouveau sur les oreillers et recommença à pleurer. Au salon, les éperons cliquetaient en cadence et le pianiste, excité ou effrayé peut-être, marquait avec zèle le rythme de la danse entraînante.

— Bois un peu d'eau, Liouba... Allons, bois! Je t'en prie, chuchota-t-il en se penchant vers elle. Mais l'oreille de la femme était cachée par les cheveux et, craignant qu'elle ne l'entendît pas, il écarta doucement les mèches noires un peu bouclées, desséchées par le fer et découvrit une petite coquille rouge et ardente.

— Bois, je t'en prie !

— Non, je ne veux pas. C'est inutile. Ça passera comme ça.

Elle se cachait, en effet. Les sanglots cessèrent peu à peu. Elle eut ensuite un long gémissement assourdi ; puis les épaules ne tremblèrent plus et restèrent immobiles, comme profondément pensives. Il caressait doucement la femme depuis le cou jusqu'à la dentelle de la chemise et recommençait.

— Es-tu mieux, Liouba ?

Elle ne répondit pas, poussa un profond soupir et, se tournant, elle lui jeta un coup d'œil rapide. Puis, elle posa les pieds à terre et s'assit à côté de lui. Après avoir soupiré de nouveau, elle posa sa tête sur l'épaule de l'homme, en un geste simple et doux ; et avec la même simplicité, il l'enlaça et l'attira un peu à lui. Il n'était plus troublé de sentir que ses doigts touchaient l'épaule nue ; ils restèrent ainsi longtemps, sans parler, fixant devant eux le regard de leurs yeux assombris qui s'étaient tout à coup cernés. Ils soupiraient.

Soudain, des bruits de pas et des voix résonnèrent dans le corridor, des éperons cliquetè-

rent doucement, et tous ces sons se rapprochèrent et s'arrêtèrent devant la porte. Il se leva vivement ; on frappait déjà à l'huis, d'abord avec les doigts, puis à coups de poing et la voix rauque d'une femme criait :

— Liouba ! Ouvre !

CHAPITRE IV

Il la regarda et attendit.

— Donne-moi un mouchoir ! dit-elle sans jeter les yeux sur lui et elle tendit la main. Elle s'essuya soigneusement le visage, se moucha avec bruit, lança le mouchoir sur les genoux de son compagnon et se dirigea vers la porte. Il la suivait des yeux et attendait. En passant, Liouba tourna le commutateur et il fit tout à coup si sombre que l'homme entendit le bruit de sa propre respiration, un peu oppressée. Et sans savoir pourquoi, il se rassit sur le lit qui grinça un peu.

— Hé bien ! qu'y a-t-il ? Que voulez-vous ? demanda Liouba à travers la porte, sans ouvrir, et sa voix calme trahissait un secret mécontentement.

Plusieurs voix féminines s'élevèrent à la fois, s'interrompant l'une l'autre. Et toutes s'interrompirent ensemble lorsqu'une voix masculine demanda quelque chose, en insistant avec une politesse étrange.

— Non, je ne veux pas.

Les voix résonnèrent de nouveau, et de nouveau, les coupant comme des ciseaux tranchant un fil de soie dévidé, s'éleva la voix masculine, jeune et persuasive. Des éperons cliquetèrent nettement, comme si celui qui parlait avait salué. Et, chose étrange, Liouba se mit à rire.

— Non, non, je n'irai pas. Oui, c'est bon, c'est bon. Vous avez beau me donner de gentils petits noms, je n'irai quand même pas.

Encore des rires, des jurons, un cliquetis d'éperons et tout s'éloigna de la porte pour mourir on ne sait où, au fond du corridor. Trouvant dans l'obscurité le genou de son compagnon, Liouba s'assit à côté de lui, mais elle ne replaça plus la tête sur son épaule. Elle expliqua brièvement :

— Les officiers organisent un bal. Ils invitent tout le monde. On dansera le cotillon.

— Liouba ! demanda-t-il d'une voix caressante, donne-nous de la lumière, je t'en prie.

Sans mot dire, elle se leva et tourna le commutateur. Mais au lieu de s'asseoir à côté de lui, elle reprit sa place sur une chaise en face du lit, de l'air renfrogné d'une maîtresse de maison qui a des visiteurs ennuyeux et lents à partir.

— Vous n'êtes pas fâchée contre moi, Liouba ?

— Pourquoi le serais-je ?

— J'ai été très étonné de vous entendre rire si gaîment à l'instant. Comment cela vous est-il possible ?

Elle rit, sans le regarder.

— C'est amusant et je ris, voilà tout ! Mais vous ne pouvez pas vous en aller tout de suite. Il faut attendre que les officiers soient partis. Ils ne resteront pas longtemps.

— J'attendrai. Merci, Liouba.

Elle eut de nouveau un petit rire.

— Merci de quoi ? Comme vous êtes poli !

— Cela vous plait ?

— Non, pas beaucoup. A quelle classe appartenez-vous ?

— Mon père était docteur, médecin militaire. Mon grand-père était paysan. Nous sommes des Vieux-croyants.

Liouba le regarda avec quelque intérêt.

— Tiens! Et vous ne portez pas de croix au cou?

— Une croix! fit-il en souriant. Nous portons notre croix sur le dos.

La jeune fille fronça un peu les sourcils.

— Vous vouliez dormir. Au lieu de bavarder, vous feriez mieux de vous coucher.

— Non, je ne veux pas me coucher. Je ne veux plus dormir.

— Comme vous voudrez.

Il y eut un long silence embarrassé. Liouba regardait à terre d'un air déconcerté. Des yeux, il faisait le tour de la chambre, évitant chaque fois avec soin le regard de la femme.

Le silence devenait pénible ; il demanda :

— Pourquoi ne buvez-vous pas?

Elle tressaillit :

— Quoi?

— Buvez donc, Liouba. Pourquoi ne buvez-vous pas?

— Je ne veux pas boire seule.

— Par malheur, je ne bois pas d'alcool.

La fille ne répondit rien et se détourna. Mais elle surprit le regard de l'homme posé sur ses épaules nues, et elle se couvrit d'un fichu tricoté en laine grise.

— Il fait froid ! dit-elle d'une voix saccadée.

— Oui, un peu ! acquiesça-t-il, quoiqu'il fît chaud dans la chambrette.

De nouveau, régna un long silence embarrassé. Du salon, arrivaient les sons bruyants et entraînants d'une ritournelle.

— Ils dansent, dit-il.

— Oui, répondit-elle.

— Pourquoi vous êtes-vous emportée contre moi, Liouba? Pourquoi m'avez-vous frappé ?

La fille répondit avec rudesse, après un instant de silence :

— Il le fallait. Je ne vous ai pas tué, n'est-ce pas ?

Elle eut un mauvais rire.

Elle avait dit : « Il le fallait. » Elle le regardait en face, de ses yeux noirs cernés, en souriant d'un sourire pâle et décidé. Et il était difficile à l'homme de croire que cette tête irritée et pâle était celle qui s'était posée sur son

épaule quelques minutes auparavant, celle qu'il avait caressée.

— Ah ! c'est cela ! dit-il d'une voix sombre. Il se mit à arpenter la pièce, sans faire un pas vers elle et quand il reprit sa place, il avait un air sévère, froid et un peu hautain. Les sourcils levés, il regarda au plafond où jouait une tache claire aux bords roses. Quelque chose de petit, de noir voletait, sans doute une mouche d'automne attardée et que la chaleur avait ranimée.

La fille se mit à rire bruyamment.

— Qu'est-ce qui vous amuse ? fit-il en la regardant avec froideur ; puis il se détourna.

— Rien. Vous avez tout de même l'air d'un écrivain. Cela ne vous fâche pas que je vous le dise ? Eux aussi, ils commencent à prendre les gens en pitié, et ensuite, ils s'irritent parce qu'on ne les adore pas comme des images saintes. Ils sont si susceptibles ! S'ils étaient Dieu, ils ne nous feraient pas grâce d'un seul cierge !

— Et d'où connaissez-vous les écrivains, puisque vous ne lisez rien ?

— Il y en a un qui vient ici, répliqua Liouba.

Il se mit à réfléchir, en fixant sur elle un re-

gard immobile, lourd, investigateur, trop calme même. En homme dont toute la vie n'a été qu'une lutte, il avait le vague sentiment que Liouba était une âme rebelle, ce qui le troublait et le poussait à chercher pourquoi la colère de la fille s'était portée sur lui. Ses relations avec des écrivains, sa conduite qui pouvait être si correcte et si digne par moments, ses paroles haineuses, tout cela la relevait involontairement aux yeux de l'homme et donnait au soufflet qu'elle lui avait lancé un caractère beaucoup plus grave et plus sérieux qu'une simple incartade de prostituée hystérique, à demi-ivre. Simplement irrité, mais nullement offense au premier abord, il se sentait à présent blessé, et pas rien qu'en esprit.

— Pourquoi m'avez-vous frappé, Liouba? Quand on soufflette quelqu'un, on doit lui dire pourquoi! répéta-t-il d'une voix sombre et insistante. Et dans ses pommettes saillantes, sur son front pesant qui écrasait les yeux, il y avait l'obstination et la dureté de la pierre.

— Je ne sais, répondit Liouba, avec le même entêtement, mais en évitant son regard.

Elle ne voulait pas répondre. Il haussa les

épaules et se remit à examiner la fille et à réfléchir. En temps ordinaire, sa pensée était lente et difficile ; mais une fois alarmée, elle se mettait à travailler avec une force et une inflexibilité presque automatiques ; elle était pareille à une presse hydraulique qui fend des pierres, courbe des poutres de métal et écrase des gens, s'ils tombent sous sa coupe, avec indifférence, lentement, fatalement. Sans regarder à droite ni à gauche, dédaignant les sophismes, les allusions, les échappatoires, il actionnait sa pensée lourdement, cruellement même, jusqu'à ce qu'elle commençât à flamber ou qu'elle arrivât à la barrière logique extrême, au-delà de laquelle il y a le vide et le mystère. Il ne séparait pas sa pensée de lui-même ; il pensait tout entier, pour ainsi dire, de tout son corps ; et, chaque déduction logique devenait aussitôt effective pour lui, comme il n'arrive que chez les gens robustes et simples, qui n'ont pas encore fait de leur pensée un jouet.

Et maintenant qu'il était bouleversé, sorti de son ornière, — pareil à une locomotive qui a déraillé dans de profondes ténèbres et qui continue, par prodige, à bondir par-dessus les mon-

ticules et les monceaux, — il cherchait sa voie et voulait la trouver à tout prix. Mais la fille se taisait et visiblement n'avait nul désir de parler.

— Liouba! Causons tranquillement! Il faut pourtant...

— Je ne veux pas causer tranquillement...

Il reprit :

— Ecoutez, Liouba. Vous m'avez frappé et je ne puis laisser passer cela...

La fille ricana :

— Vraiment? Et que voulez-vous me faire? Vous me citerez devant le juge de paix...

— Non. Mais je reviendrai ici jusqu'à ce que vous vous soyiez expliquée.

— Je vous en prie! Autant de gagné pour la patronne...

— Je reviendrai demain. Je reviendrai...

Et soudain, en même temps qu'il pensait qu'il ne pourrait revenir ni le lendemain ni le surlendemain, il devina, il eut la certitude de savoir pourquoi la fille avait agi de la sorte. Il en devint tout joyeux.

— Ah! c'est cela. Vous m'avez frappé parce que je vous ai plainte, parce que ma pitié vous

a outragée. En effet, c'était bête de ma part! Pourtant, je ne voulais pas vous offenser, je vous le jure, mais peut-être était-ce en effet, outrageant pour vous. Evidemment, puisque vous êtes un être humain comme moi...

— Quelle espèce d'être humain? ricana-t-elle.

— Allons, assez! Faisons la paix ; donnez-moi la main...

Liouba pâlit un peu.

— Vous voulez que je vous donne encore une giffle?

— Non, donnez-moi la main, comme à un camarade! En camarade! s'écria-t-il avec sincérité, en prenant on ne sait pourquoi une voix de basse.

Mais Liouba se leva et reculant un peu, elle déclara :

— Ecoutez : ou bien vous êtes un imbécile, ou bien on ne vous a pas encore assez battu!

Puis elle le regarda et, avec un bruyant éclat de rire :

— Par Dieu, je vous le jure, mon écrivain! Vous êtes un écrivain de la plus belle eau! Et comment ne vous battrait-on pas, mon petit!

Pour elle, le mot d' « écrivain » était à coup

sûr une injure et elle attachait à ce terme un sens particulier et défini. Avec un mépris parfait, absolu, sans prendre garde à lui, le traitant comme une chose, comme un idiot ou un ivrogne, elle se mit à aller et venir, sans se gêner, dans la pièce ; elle lui jeta en passant :

— Est-ce que je t'ai fait bien mal en te battant ? Pourquoi geins-tu encore ?

Il ne répondit rien.

— Mon écrivain prétend que je lui fais très mal quand je le bats. Mais peut-être a-t-il un visage plus aristocratique que le tien ; on doit pouvoir taper tant qu'on veut sur ton museau de paysan, sans que tu sentes rien ? Ah ! que de gens j'ai déjà giflés ! Pourtant personne ne me fait moins pitié que mon petit écrivain. « Bats-moi, bats-moi, me répète-t-il, c'est tout ce que je mérite. » Il est saoûl, il bave, il est dégoûtant même à gifler. Quelle crapule !... Et je me suis fait mal avec ton museau ! Tiens, embrasse la meurtrissure.

Elle tendit la main vers les lèvres de l'homme et se remit à aller et venir d'un pas précipité. Son excitation croissait ; il semblait par moments qu'elle étouffait dans une atmosphère

brûlante ; elle se frottait la poitrine, ouvrait la bouche toute grande pour aspirer l'air et se retenait machinalement aux draperies de la fenêtre. Par deux fois déjà, elle s'était versé du cognac et avait vidé le verre. La seconde fois, il s'en aperçut et lui fit observer avec maussaderie :

— Je croyais que vous ne vouliez pas boire seule ?

— Je n'ai point de caractère, mon petit ! répliqua-t-elle simplement. Et puis, je suis empoisonnée ; dès que je ne bois pas, j'étouffe. C'est de çà que je creverai.

Et tout à coup, comme si elle venait seulement de s'apercevoir de sa présence, elle prit un air étonné et dit en riant :

— Ah ! c'est toi ! Tu es encore là ! Tu n'es pas parti !

Avec un regard sauvage, elle arracha son châle tricoté et de nouveau ses épaules et ses bras minces, délicats et rosés, apparurent.

— Pourquoi donc avais-je mis mon châle ! Il fait déjà trop chaud sans cela, et moi... C'était pour le ménager... Ah ! c'est bien nécessaire ! Ecoutez, déshabillez-vous ! Allons,

mon petit, allons, mon chéri, qu'est-ce que ça peut vous faire...

Elle riait, et le rire la suffoquait ; elle le priait en tendant les bras. Puis elle se laissa glisser à terre, s'agenouilla et lui prit la main ; elle l'implora :

— Allons, mon chéri, mon ami, je vous baiserai les mains.

Il s'écarta et demanda avec une tristesse amère :

— Pourquoi me tourmentez-vous, Liouba ? Que vous ai-je fait ? Je n'ai que de bonnes intentions... Pourquoi vous moquez-vous de moi ? Vous ai-je offensée ? Si je l'ai fait, je vous en demande pardon. Je suis si... si ignorant dans toutes ces affaires...

Liouba haussa avec mépris ses épaules nues, se leva et s'assit, d'un mouvement souple. Elle haletait.

— Vous ne voulez pas ? C'est dommage ; j'aurais aimé vous voir...

Il balbutia quelque chose, s'interrompit et reprit en hésitant, en traînant les mots :

— Ecoutez, Liouba... Evidemment, je... Ce ne sont que des bêtises... Et si vous le désirez

tant, je... on peut éteindre la lumière. Eteignez, Liouba.

— Quoi? fit la fille étonnée en écarquillant les yeux.

— Je veux dire, fit-il précipitamment, que vous êtes une femme et moi, je... j'ai eu tort, c'est certain... Ne croyez pas que c'est par pitié, Liouba, non, non, pas du tout... Moi-même, je... Eteignez, Liouba!

En souriant d'un sourire embarrassé, il tendit les bras vers elle, avec la tendresse gauche de ceux qui n'ont jamais possédé une femme. Et il vit qu'elle avait étroitement entrelacé les doigts et les avait portés à son menton; on eût dit qu'elle s'était transformée tout entière en un immense souffle retenu dans la poitrine soulevée. Et les yeux de la femme s'étaient agrandis et avaient une expression de terreur, de douleur, d'indicible mépris.

— Qu'avez-vous, Liouba? demanda-t-il en reculant. Avec une froide terreur, elle chuchota sans desserrer les doigts :

— Vaurien! Mon Dieu! Quel vaurien tu es!

Cramoisi de honte, humilié de l'avoir outra-

gée, il tapa du pied et lança des paroles brèves et insultantes :

— Prostituée ! Fille ! Tais-toi !

Mais elle hochait la tête et répétait :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quel vaurien tu es !

— Silence, canaille ! Tu es saoûle ! Tu es folle ! Crois-tu que j'aie besoin de toi ? Crois-tu que j'aie besoin de ton corps souillé ? Crois-tu que je me sois gardé pour une créature de ta sorte ? Ordure ! Tu mérites d'être battue ! Et il leva la main comme pour la souffleter, mais il ne la toucha pas.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

— Et on a pitié d'elles ! Il faudrait les anéantir ces viles créatures, elles et leurs amants ! C'est de moi, de moi que tu as osé penser cela ! Il serra avec violence les bras de la femme et la jeta sur une chaise.

— Tu es un honnête homme, n'est-ce pas ? Tu es un honnête homme ? Elle riait avec ravissement, comme si elle eût été en proie à une joie folle.

— Oui, je suis un honnête homme ! J'ai été honnête toute ma vie ! Et pur ! Mais toi ! Qu'es-tu, toi, ordure, malheureuse dégradée !

— Honnête homme ! répéta-t-elle, ivre d'enthousiasme.

— Oui, honnête homme ! Après-demain j'irai à la mort pour les autres, et toi, que feras-tu ? Tu dormiras avec mes bourreaux ! Appelle tes officiers ! Je te jetterai à leurs pieds, qu'ils reprennent leur charogne. Appelle-les !

Liouba se leva lentement. Et quand, surexcité, fier, les narines gonflées, il la regarda, il rencontra un regard aussi hautain et plus méprisant encore que le sien. Il y avait même comme une lueur de pitié dans les yeux orgueilleux de la prostituée, qu'un miracle avait soudain placée sur les marches d'un trône invisible, d'où elle regardait avec une attention froide et sévère quelque chose de petit, de criard et de lamentable qui se tenait à ses pieds. Elle ne riait plus, elle ne semblait pas émue et l'œil cherchait involontairement les marches sur lesquelles elle se tenait, tant elle savait regarder de haut.

— Qu'es-tu ? demanda-t-il, sans céder, irrité encore, mais subissant déjà l'influence du regard hautain et calme de la femme.

Sévèrement, avec une conviction menaçante

derrière laquelle on sentait des millions de vies détruites, une mer de larmes douloureuses, la révolte ardente et incessante de la justice indignée, elle demanda :

— Quel droit as-tu d'être bon, alors que je suis mauvaise ?

— Quoi ? demanda-t-il, sans comprendre sur-le-champ, terrifié par le gouffre qui venait d'ouvrir une gueule noire sous ses pieds.

— Il y a longtemps que je t'attendais.

— Tu m'attendais ?

— Oui, j'attendais un honnête homme. Voilà cinq ans que j'attends, peut-être plus. Tous ceux qui viennent ici confessent qu'ils sont des coquins, ce qui, d'ailleurs, est la vérité. Au commencement, mon écrivain se vantait d'être honnête, par la suite, il m'a avoué qu'il était lui aussi, une fripouille. Je n'ai que faire de gens pareils.

— Que te faut-il donc ?

— Toi, mon ami, toi. Oui, parfaitement, un homme comme toi ! (Elle le toisa avec attention des pieds à la tête, très calmement, en hochant la tête.) Merci d'être venu.

Lui, qui n'avait peur de rien, il se sentit tout à coup mal à l'aise.

— Que te faut-il donc? répéta-t-il en reculant.

— J'avais besoin de battre un honnête homme, mon petit, un véritable honnête homme. A quoi bon battre les autres, on ne fait que se salir les mains. Maintenant, c'est fait et je puis me baiser la main. Bonne main, tu as frappé un juste !

Elle se mit à rire et baisa sa main droite à trois reprises. Il la regardait d'un air sauvage et ses pensées si lentes d'ordinaires couraient maintenant avec une rapidité désespérée ; en un noir nuage quelque chose d'horrible et d'irréparable comme la mort s'avançait.

— Tu viens de dire quelque chose... Qu'as-tu dit?

— J'ai dit : « Il est honteux d'être honnête. » Tu ne le savais pas?

— Non ! murmura-t-il et il s'abîma dans une profonde méditation, comme s'il avait oublié la femme. Il s'assit.

— Eh bien, apprends-le.

Elle parlait avec calme et seul, le soulèvement de sa poitrine, sous sa chemise, décelait son émotion intense, le cri tumultueux qu'elle comprimait.

— Eh bien, le sais-tu?

— Quoi ? fit-il en revenant à lui.

— Le sais-tu maintenant ?

— Attends !

— J'attendrai, mon ami. J'attends depuis cinq ans, j'attendrai bien encore cinq minutes.

Elle se laissa tomber sur une chaise, croisa ses bras nus derrière sa tête et ferma les yeux.

— Ah ! mon chéri ! Mon chéri !

— Tu as dit qu'il est honteux d'être honnête ?

— Oui, chéri, c'est honteux.

— Mais alors, c'est... il s'arrêta, terrifié.

— Oui, oui. Cela te fait peur ? Ce n'est rien, ce n'est rien. C'est tout d'abord seulement que c'est terrible.

— Et après ?

— Reste avec moi et tu le sauras.

Il ne comprit pas.

— Comment, rester avec toi ?

La fille s'étonna à son tour.

— Où pourrais-tu aller, après cela ? Prends garde, mon ami, ne me trompe pas. Tu n'es pas un coquin, toi, tu n'es pas comme les autres. Si tu es honnête, tu resteras. Ce n'est pas en vain que je t'ai attendu cinq ans.

— Tu es folle ! dit-il d'un ton tranchant.

Elle le regarda avec sévérité et le menaça même du doigt.

— Ne parle pas ainsi. Du moment que la vérité est venue à toi, tu dois t'incliner très bas devant elle et non pas dire : « Tu es folle ! » C'est mon écrivain qui dit : « Tu es folle ! » Mais lui, c'est une canaille ! Toi, sois honnête !

— Et si je ne restais pas ! ricana-t-il d'un air sombre, les lèvres blêmies et tordues.

— Tu resteras ! dit-elle avec assurance. Où irais-tu maintenant ? Tu ne peux aller nulle part. Tu es honnête. Je l'avais déjà compris quand tu m'as baisé la main. « C'est un imbécile, ai-je pensé, mais un honnête homme. » Cela ne te fâche pas, que je t'aie pris pour un imbécile ? D'ailleurs, c'est de ta faute. Pourquoi m'as-tu offert ta virginité ? Tu as pensé que si tu me sacrifiais ton innocence, je te laisserais la paix ? Ah ! nigaud ! Petit nigaud ! Tout d'abord j'ai été vexée. « Eh quoi, pensai-je, il ne me considère pas comme une créature humaine », puis j'ai vu que ta réserve était le fait de ton honnêteté. Et tu t'es dit ceci : « Je lui sacrifierai ma virginité et par là, je deviendrai plus pur encore. » Ce sera comme une pièce

de monnaie enchantée qu'on donne à un mendiant et qui vous revient, et ainsi de suite. Non, mon chéri, ça ne se passera pas ainsi?

— Non?

— Non, non, mon petit! repéta-t-elle en traînant les mots. Je n'accepterai de toi que ce que tu as de plus cher! Peut-être ne me sacrifies-tu ta virginité que parce qu'elle te paraît inutile. As-tu une fiancée?

— Non.

— Si tu en avais une, qu'elle t'attendît demain devant l'autel, me l'aurais-tu donnée, ta virginité?

— Je n'en sais rien, répondit-il en hésitant.

— Non, sans doute. Tu m'aurais dit : « Prends plutôt ma vie, mais laisse-moi l'honneur! » Tu sacrifies ce que tu as de moins cher! Or, j'exige ce que tu as de plus cher, ce sans quoi tu ne pourrais vivre toi-même!

— Mais pourquoi? Pourquoi?

— Comment, pourquoi? Mais pour que tu ne sois pas honteux.

— Liouba! s'exclama-t-il, étonné. Ecoute, mais tu es toi-même...

— Honnête, n'est-ce pas? On me l'a déjà

dit. Mon écrivain me l'a répété plus d'une fois. Seulement, cela n'est pas vrai, mon chéri. Je suis une véritable prostituée. Tu le verras, si tu restes...

— Mais je ne resterai pas ! cria-t-il, les dents serrées.

— Ne crie pas, mon chéri. Crier contre la vérité ne sert à rien. La vérité vient comme la mort, accepte-la, quelle qu'elle soit. Il est dur de rencontrer la vérité, mon chéri, je le sais par moi-même ! Et elle ajouta tout bas, en le regardant en face : « Dieu, Lui, est bon aussi ! »

— Alors ?

— Rien... Il faut que tu comprennes toi-même ; moi, je ne dirai plus rien. Il y a cinq ans que je n'ai pas été à l'église. La voilà, la vérité !

La vérité... Quelle vérité ? Quelle était encore cette terreur nouvelle et inconnue, qu'il n'avait éprouvé ni devant le visage de la mort ni devant celui de la vie. La vérité !

Lui ne savait dire que oui, ou non ; il était assis, soutenant de la main sa grosse tête aux pommettes saillantes et mouvant lentement les yeux comme s'il examinait la vie

d'une extrémité à l'autre. Et la vie tombait en ruines, pareille à une petite boîte close, mouillée par la pluie d'automne, dans laquelle il était impossible de reconnaître le temple si beau et si pur où son âme était renfermée, peu de temps auparavant. Il se rappela les chers camarades avec lesquels il avait vécu et travaillé, étroitement uni à eux dans la joie comme dans la souffrance ; ils lui semblèrent étrangers ; leur vie lui parut incompréhensible et leur besogne stupide. On eût dit que des mains puissantes s'étaient emparées de son âme, la brisaient, comme on brise une canne sur un genou solide, et en jetaient les débris au loin. Il n'était que depuis quelques heures dans cette maison, il y avait quelques heures seulement qu'il avait quitté ses compagnons, et déjà il lui semblait qu'il était là depuis toujours, en face de cette femme à demi-nue, à entendre un bruit de musique lointaine et un cliquetis d'éperons. Il ne savait pas s'il était au-dessus ou au-dessous de ce qui, le jour même encore, constituait sa vie et son âme ; il savait seulement qu'il était hostile à tout cela, et il en souffrait. Il était honteux d'être honnête...

Et il comprit soudain, avec effroi, avec une souffrance indicible que cette vie-ci était terminée à jamais pour lui, puisqu'il ne pouvait plus être honnête. Son intégrité seule le faisait vivre, elle était toute sa joie, elle seule l'armait contre la vie et la mort ; dès qu'elle faisait défaut, rien ne subsistait : c'étaient les ténèbres ! Ah ! pourquoi était-il venu dans cette maison maudite ? Pourquoi n'était-il pas resté dans la rue ? et ne s'était-il pas livré aux policiers ? Maintenant, il était trop tard, même pour aller en prison !

— Tu pleures ? demanda la fille, avec inquiétude.

— Non, répliqua-t-il d'un ton tranchant. Je ne pleure jamais.

— Tu as raison, mon chéri. C'est nous autres, les femmes, qui pouvons pleurer, mais pas les hommes. Si vous vous mettiez à pleurer vous aussi, qui répondrait à Dieu ?

— Liouba ! cria-t-il avec angoisse. Que faire ! Que faire !

— Reste avec moi ! Reste avec moi ! Car tu es à moi maintenant.

— Et eux ?

Elle fronça les sourcils :

— Qui « eux ? »

— Mais les hommes, tous les hommes ! répliqua-t-il avec fureur. Ceux pour qui j'ai travaillé ? Ce n'est pourtant pas pour moi, ce n'est pas pour mon propre plaisir que j'ai enduré tant de tourments et que je me suis préparé au crime !

— Ne me parle pas des autres ! dit-elle sévèrement, et ses lèvres se mirent à trembler. Ne me parle pas d'eux, sinon je te battrai de nouveau, entends-tu ?

— Mais qu'as-tu ? demanda-t-il, étonné.

— Que suis-je, moi, un chien ? Sommes-nous des chiens, nous tous ? Prends garde, mon chéri. Tu t'es caché derrière les gens assez longtemps, ça suffit ! Tu ne te déroberas pas aux yeux de la vérité, mon petit, tu ne pourras te cacher nulle part. Et si tu aimes les hommes, si tu as pitié de notre malheureuse humanité, hé bien, prends-moi ! Et moi, mon chéri, je te prendrai !

CHAPITRE V

Elle était assise, les bras croisés derrière la tête, tout alanguie de ravissement, follement heureuse, comme insensée. Elle hochait la tête et sans ouvrir ses yeux rêveurs et extasiés, elle parlait lentement, presque en chantant :

— Mon bien-aimé ! Nous pleurerons ensemble ! Oh ! que nous pleurerons avec douceur, mon chéri ! Je pleurerai pour toute ma vie ! Il est resté avec moi, il n'est pas parti ! Quand je t'ai vu dans la glace, ce soir, je me suis dit aussitôt : « Voilà celui qui m'est destiné, le voilà, mon bien-aimé. » Je ne sais pas qui tu es, mon frère ou mon fiancé, mais tu m'es tout proche, je te désire...

Il se rappela lui aussi le couple tragique et noir reflété dans le cadre doré de la glace et

l'impression qu'il avait eue : « C'est comme à un enterrement. » Et soudain, il éprouva une douleur insupportable. Cette scène lui parut être un cauchemar si atroce que, dans son angoisse, il grinça des dents. Et sa pensée s'évadant au loin, dans le passé, il se souvint de son revolver, fourré dans sa poche, il se rappela la poursuite des deux derniers jours, la porte unie sans poignée, la sonnette qu'il avait cherchée, le gros valet de chambre bouffi qui avait ouvert, avant d'avoir eu le temps de passer un habit sur sa chemise de coton malpropre, la propriétaire de la maison close qui l'avait introduit dans le salon blanc où se trouvaient les trois femmes, des inconnues.

Et il se sentait de plus en plus libre; enfin, il lui parut évident qu'il n'était pas resté le même, qu'il était complètement, absolument libre, qu'il pouvait aller où bon lui semblerait.

D'un regard sévère, il fit le tour de cette pièce inconnue, et avec l'assurance d'un homme qui se réveille un instant du sommeil de l'ivresse et se trouve dans un milieu étranger, il jugea tout ce qu'il vit sans bienveillance.

— Qu'est-ce que cela ? Quel non sens ! Quel rêve stupide !

. . . . . .

Cependant, la musique vibrait toujours ; la femme était assise là, les bras croisés derrière la tête, souriante, sans avoir la force de parler, épuisée par le fardeau d'un bonheur suprême, inouï. Ce n'était donc pas un rêve !

. . . . . .

— Qu'est-ce alors ? Serait-ce la vérité ?

— Oui, la vérité, mon chéri ! Nous ne pouvons plus nous séparer !

C'est la vérité ! La vérité, ce sont ces jupes aplaties et froissées, pendues au mur. La vérité, c'est ce lit, sur lequel des milliers d'hommes ivres se sont tordus dans les spasmes d'une volupté infâme. La vérité, c'est cette puanteur moite et déjà ancienne, qui colle au visage et qui vous dégoûte de la vie. La vérité, c'est cette musique et ces éperons. La vérité, c'est cette femme au visage pâle et tiré, au sourire lamentablement heureux.

Soutenant de nouveau de la main sa tête pesante, il regarda en dessous, du regard d'un

loup qu'on va tuer ou qui veut tuer et il pensait des choses sans suite :

« Alors, c'est cela, la vérité ?... Cela signifie que je n'irai là-bas ni demain ni après-demain, que tous sauront pourquoi je n'ai pas accompli ma tâche, que je suis resté avec une fille, que je me suis enivré ! On m'appellera traître, lâche, canaille ; quelques-uns prendront ma défense, ils devineront... non, mieux vaut ne pas compter là-dessus. C'est fini et bien fini. Puisque je suis dans les ténèbres, il faut que j'y reste... »

Et s'adressant à la femme :

— C'est terrible, Liouba !

— C'est terrible, mon bien-aimé ! Il est terrible pour l'homme de rencontrer la vérité.

« Mais pourquoi est-ce terrible ? De quoi ai-je peur ? De quoi puis-je avoir peur, moi qui brûle du véhément désir de me sacrifier ! Bien au contraire, il n'y a rien à craindre. »

— Non, ce n'est pas terrible, Liouba !

— Détrompe-toi, mon chéri. Mais si tu n'as pas peur de la vérité, tant mieux pour toi !...

« Voilà donc comment j'ai fini ! Je ne m'attendais guère à cette fin-là. Ce n'est certes pas ainsi que j'avais espéré terminer ma jeune et

belle existence. Mon Dieu ! Mais c'est de la folie ! Je suis devenu fou ! Il n'est pas encore trop tard. Je puis encore m'en aller. »

— Mon bien-aimé ! chuchota la femme.

Il la regarda d'un air maussade. Dans les yeux extasiés et mi-clos de Liouba, dans son sourire insensé et heureux, il y avait une faim insatiable, une soif inextinguible. On eût dit qu'elle venait de dévorer quelque chose d'immense et qu'elle allait recommencer. Il jeta un coup d'œil sombre sur les bras minces et délicats, le creux noir des aisselles et se leva sans se presser. Avec un dernier effort pour sauver quelque chose de précieux, sa vie, sa raison ou la bonne vieille vérité, il se rhabilla lentement, gravement.

— Où vas-tu ? interrogea la femme en le regardant. Ses bras étaient retombés et elle se tendit tout entière en avant, vers lui.

— Je m'en vais.

— Tu t'en vas ? répéta-t-elle en traînant. Tu t'en vas ? Où ?

Il eut un rire amer.

— Comme si je ne savais pas où aller !... Vers mes camarades.

— Vers les braves gens ?

— Oui, vers les braves gens ! et il rit de nouveau. Enfin, il fut prêt.

— Donne-moi mon portefeuille, Liouba.

Elle obéit.

— Et ma montre ?

La montre était posée sur la table. Elle la prit et la lui tendit.

— Adieu !

— Tu as eu peur ?

La question était simple et faite d'un ton calme. Il la contempla : grande et bien proportionnée, avec des bras minces pareils à ceux d'un enfant, elle souriait, les lèvres blêmies, et demandait :

— Tu as eu peur ?

Comme elle se transformait vite ! Tantôt elle était puissante, terrible même, tantôt, comme à présent, elle était triste et ressemblait moins à une femme qu'à une fillette. Mais qu'importait ! Il fit un pas vers la porte.

— Et moi, qui croyais que tu resterais !

— Tu dis ?

— Je croyais que tu resterais avec moi.

— Pourquoi ?

— C'est toi qui as la clef dans ta poche... pour que je sois plus heureuse.

Déjà le pêne grinçait.

— Enfin ! Va-t'en ! Va-t'en vers tes braves gens ! Quant à moi, je...

Et alors, en cette dernière minute, alors qu'il lui suffisait d'ouvrir la porte pour retrouver ses camarades et terminer une belle vie par une mort héroïque, il accomplit un acte sauvage et incompréhensible, qui ruina toute son existence. Etait-ce la folie qui s'empare parfois si subitement des esprits les plus forts et les plus calmes, ou avait-il vraiment découvert, dans les gémissements ivres du violon, dans le sortilège des yeux peints d'une prostituée, la vérité suprême et terrible de la vie, sa vérité à lui que les autres ne purent et ne peuvent comprendre ? Que ce fût la folie ou la raison, il accepta sa nouvelle conception avec fermeté, irrévocablement.

Il passa lentement, très lentement la main sur son crâne ferme aux cheveux hérissés et, sans même clore la porte, il alla s'asseoir près du lit, à son ancienne place. Pâle, les pommettes larges, il ressemblait à un étranger, à un Anglais.

— Eh bien ! Tu as oublié quelque chose ? fit la femme étonnée, car maintenant, elle ne s'attendait plus à ce qu'il restât.

— Non.

— Alors ? Pourquoi ne t'en vas-tu pas ?

Tranquillement, avec l'expression d'une pierre sur laquelle la vie aurait gravé de sa main pesante un nouvel évangile, terrible et suprême, il dit :

— Je ne veux pas être un honnête homme.

Elle attendait, sans oser croire, soudain effrayée par ce qu'elle avait désiré et cherché depuis si longtemps. Il sourit légèrement, et s'élevant au-dessus d'elle, d'une manière nouvelle, il lui posa la main sur la tête et répéta :

— Je ne veux pas être un honnête homme.

Et la femme s'agita gaîment. Elle le déshabilla comme un enfant, délaça ses bottines, embrouillant les nœuds, lui caressant la tête et les genoux ; elle ne riait même pas, tant son cœur était plein. Tout à coup, elle le regarda en face et prit peur :

— Comme tu es pâle ! Bois ! bois vite ! Tu souffres, Pierre ?

— Je m'appelle Alexis.

— Qu'importe ! Veux-tu que je te verse du cognac dans un grand verre ? Prends garde de te brûler la gorge ; c'est difficile de boire dans un grand verre quand on n'a pas l'habitude...

Et, la bouche ouverte, elle le regarda boire, à petites gorgées mal assurées. Il se mit à tousser.

— Ce n'est rien, ce n'est rien. Tu sauras supporter la boisson, on voit ça du premier coup. Tu es un gaillard ! Ah ! que je suis heureuse !

Et, poussant un cri, elle bondit sur lui et l'étouffa de baisers brefs et violents, auxquels il n'avait pas le temps de répondre. C'était risible : une inconnue qui l'embrassait si passionnément. Il la serra avec force contre lui, lui enlevant soudain toute possibilité de se mouvoir et il la garda un moment ainsi, sans bouger lui-même, comme pour éprouver la force du repos, la force de sa compagne et sa force à lui. Soumise et ravie, Liouba s'engourdissait entre ses bras.

— C'est bien ! dit-il et il poussa un léger soupir.

La femme s'agita de nouveau, brûlant dans sa joie sauvage comme en un foyer. Elle rem-

plit la chambrette d'un tel mouvement, qu'il semblait qu'elle s'était multipliée et que plusieurs femmes à demi-folles parlaient, remuaient et marchaient à la fois. Elle lui versait du cognac et en buvait elle-même. Tout à coup, elle se mit à battre des mains.

— Et le revolver, chéri ! Nous avons oublié le revolver ! Donne, donne vite, il faut le porter au bureau.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur de ces affaires-là. S'il partait tout à coup ?

Il eut un petit rire et répéta :

— C'est vrai ! S'il partait tout à coup ? S'il partait tout à coup ?

Il sortit le revolver et le tendit à la fille, lentement, comme s'il soupesait l'arme docile. Il lui remit aussi les réservoirs à cartouches.

— Tiens !

Lorsqu'il fut seul, — démuni du revolver qu'il avait porté tant d'années, — il sentit toute l'immensité du fardeau qu'il avait assumé. Il se mit à aller et venir dans la pièce et, se tournant du côté où devaient se trouver ses anciens camarades, il dit :

— Eh bien!

Et il resta immobile, les bras croisés sur la poitrine.

Il y avait beaucoup de choses dans ce petit mot : un dernier adieu, et un sourd défi, la résolution haineuse et irrévocable de lutter envers et contre tous, fût-ce contre ses camarades, et une plainte, à peine perceptible.

Il était toujours dans la même attitude quand Liouba accourut, tout émue ; elle dit, sur le seuil :

— Tu ne te fâcheras pas, chéri ? J'ai invité des amies ! Ne leur fais pas mauvais accueil... Quelques-unes seulement. Cela ne t'ennuie pas ? Tu comprends : j'ai tellement envie qu'elles te voient, mon bien-aimé, mon chéri. Cela ne te fait rien, n'est-ce pas ? Elles sont si gentilles ! Personne ne les a invitées ce soir et elles sont seules là-bas. Les officiers sont montés dans les chambres. Il y en a un qui a vu ton revolver ; il a déclaré qu'il était excellent. Cela ne te fait rien ? Réponds, chéri ?

Et la fille l'étouffait de baisers rapides, brefs et violents.

Les femmes entraient déjà, glapissantes et

maniérées. Elles s'assirent correctement les unes à côté des autres. Fardées, les yeux peints, les cheveux ramenés sur le front, c'étaient les plus laides et les plus vieilles de l'établissement. Les unes feignaient d'être embarrassées et avaient de petits rires ; les autres regardaient l'homme avec gravité, saluaient et tendaient la main en entrant. Sans doute s'étaient-elles déjà couchées, car elles portaient toutes de légères robes de chambre ; l'une d'elles, très grosse, paresseuse et indifférente, arriva même en jupon, ses énormes bras nus, ainsi que sa poitrine grasse, comme enflés. Celle-ci, ainsi qu'une autre fille, semblable à un vieil oiseau méchant, sur le visage de laquelle le fard s'écaillait comme un crépit malpropre sur une muraille, étaient complètement saoûles ; leurs compagnes étaient dans une ébriété légère. Et ces créatures à demi-nues, débraillées, glapissantes, l'entourèrent, amenant avec elles une insupportable odeur de corps humain, de bière, de musc et de patchouli. Un sommelier habillé d'un frac trop court et trop étroit, accourut, apportant du cognac et de la bière ; les filles l'accueillirent en criant en chœur :

— Markoucha ! Gentil Markoucha ! Markoucha !

C'était sans doute l'habitude de le recevoir par ces exclamations, car même la grosse fille ivre bourdonna paresseusement :

— Markoucha !

Tout cela était extraordinaire. On buvait, on trinquait, on parlait à la fois de sujets différents. La fille au visage d'oiseau malfaisant racontait, d'une voix criarde et courroucée, les démêlés qu'elle avait eus avec un client. Souvent, on employait des jurons obscènes ; mais on ne les prononçait pas avec indifférence, comme le font les hommes ; on y mettait toujours une rage particulière, une sorte de provocation ; on appelait toutes choses par leur nom.

D'abord, on fit peu attention à lui ; d'ailleurs, il gardait obstinément le silence et observait. Assise sur le lit à côté de lui, Liouba, tout heureuse, le tenait par le cou et lui remplissait continuellement son verre. Souvent elle lui chuchotait à l'oreille :

— Chéri !

Il buvait beaucoup, sans se griser ; pourtant,

une sensation qui n'était pas étrangère à l'ivresse l'envahissait peu à peu. Il lui semblait qu'un travail de destruction, rapide, énorme et sourd, s'accomplissait en lui. Il lui semblait que tout ce qu'il avait appris au cours de sa vie, tout ce qu'il avait pensé et aimé, ses conversations avec ses camarades, les livres, sa tâche dangereuse et attrayante, tout se consumait sans bruit, s'anéantissait sans laisser de traces ; mais loin de le ruiner lui-même, cette destruction lui donnait de la force et de la fermeté. On eût dit que chaque verre le ramenait à son état primordial, le rendait semblable à ces rebelles primitifs et simples pour lesquels la révolte était une religion et la religion une révolte. Comme une couleur qui s'efface sous l'action de l'eau chaude, la sagesse livresque d'autrui se décolorait et, ternie, cédait la place à une sagesse qui lui était propre. Et cette sagesse nouvelle s'approfondissait de l'infini des forêts épaisses et de l'espace illimité des champs ; en elle on entendait le cri séditieux des cloches, le crépitement des incendies, le son des chaînes de fer et le rire démoniaque de milliers de gosiers géants.

Il resta ainsi, pâle, le visage large, fraternel à toutes ces malheureuses qui jacassaient autour de lui. Et dans son âme vidée, nettoyée par le feu, dans son monde anéanti, seule sa volonté flamboyante étincelait et brillait avec l'éclat blanc de l'acier fondu. Encore aveugle, encore dépourvue de but, elle se tendait déjà avec avidité, et se sentant infiniment puissant, capable de tout créer et de tout détruire, son corps se galvanisait avec calme.

Tout à coup, il frappa du poing sur la table.

— Bois ! Liouba !

Et lorsque, souriante et rayonnante, elle prit docilement son verre, il leva le sien en disant :

— A notre bande !

— Tu penses aux autres ? chuchota Liouba.

— Non, à ceux-là. Je bois aux coquins, aux fripouilles, aux lâches, à ceux que la vie a écrasés. A ceux qui meurent de la syphilis...

Les filles se mirent à rire, mais la grosse le réprimanda paresseusement :

— Ça, mon ami, c'est exagéré !...

— Tais-toi ! dit Liouba en pâlissant. C'est celui que le sort m'a destiné.

— ... A tous ceux qui sont aveugles de naissance. Voyants ! crevons-nous les yeux, car il est honteux (et il asséna un coup de poing sur la table) ... car il est honteux pour les voyants de regarder ceux qui sont aveugles de naissance. Si nos lanternes ne sont pas suffisantes pour illuminer les ténèbres, hé bien! éteignons nos lumières et rampons tous dans l'obscurité. S'il n'y a pas de paradis pour tous, je n'en ai pas besoin moi-même, car, ce n'est plus un paradis. Buvons à l'extinction de toute lumière ! Buvons à la victoire des ténèbres !

Il vacilla un peu et vida son verre. Il parlait avec une légère difficulté mais fermement, distinctement, prenant des temps, prononçant nettement chaque mot. Personne ne comprit ce discours sauvage, qui plut à tous.

— C'est lui que le sort m'a destiné, reprit Liouba en étendant le bras. Il était honnête, il a des camarades qu'il a abandonnés pour rester avec moi.

— Viens donc prendre la place de Markoucha ! fit la grosse d'une voix mielleuse.

— Tais-toi, Manjka, sinon je te tape sur le

museau! C'est auprès de moi qu'il doit être. Oui, il était honnête...

— Nous avons tous été honnêtes! fit la fille qui avait l'air vieux et méchant.

Les autres l'approuvèrent.

— Moi, j'ai été honnête jusqu'à l'âge de quatre ans...

— Moi, je suis honnête maintenant encore, je le jure.

Liouba était sur le point de pleurer.

— Taisez-vous, fumiers! On vous a enlevé votre honnêteté de force, lui, il l'a sacrifiée lui-même. Vous êtes toutes des v... et lui est encore vierge...

Elle eut un sanglot, tandis qu'un éclat de rire général retentissait. On riait, comme ne rient que les ivrognes ; on riait comme on ne peut rire que dans une petite chambre où l'air est déjà si saturé de sons qu'il ne peut plus en recevoir et qu'il les renvoie avec un écho sonore et assourdissant. On pleurait de rire, on gémissait, on se jetait les uns sur les autres ; la grosse gloussait d'une voix fluette et tombait presque de sa chaise ; enfin l'homme lui-même se mit à rire en voyant les autres. On eût dit

que le monde démoniaque tout entier s'était réuni ici pour enfouir parmi les éclats de rire une petite honnêteté de jeune homme sage ; il semblait que l'honnêteté morte elle-même riait tout bas. Seule Liouba ne riait pas. Tremblante d'indignation, elle se tordait les bras, criait quelque chose, et pour finir, elle se mit à frapper la grosse fille à coups de poings ; celle-ci avait peine à la repousser de ses bras nus, gros comme des poutres, tant le rire l'affaiblissait.

— Assez ! cria-t-il, mais elles ne l'entendaient pas. Enfin, il y eut une légère accalmie.

— Assez ! cria-t-il encore une fois.

— Laisse-les ! dit Liouba en s'essuyant les yeux avec son poing fermé. Il faut toutes les chasser !

— Tu as eu peur ? (Il tourna vers elle son visage encore tout tremblant de rire.) Ah ! tu as voulu de l'honnêteté ? Nigaude ! C'est de l'honnêteté seulement que tu as envie ! Laisse-moi !

Et, sans plus faire attention à elle, il se tourna vers les autres, se leva et éleva très haut les bras.

— Regardez mes mains ! ordonna-t-il.

Gaies et curieuses, les filles obéirent, dociles comme des enfants et attendirent, bouche bée.

— Voyez ! (Et il agita les mains.) Je tiens ma vie entre mes mains. Vous la voyez ?

— Oui ! Oui ! Après !

— Elle était belle, ma vie. Elle était pure et splendide. Elle était pareille à un magnifique vase précieux. Et maintenant, regardez : je la jette !

Et il abaissa les bras en gémissant presque ; et tous les yeux se dirigèrent à terre, comme si en effet, quelque chose de fragile, de délicat, brisé en miettes, gisait sur le plancher.

— Piétinez-la, filles ! Piétinez-la, qu'il n'en reste pas trace ! fit-il en tapant du pied.

Tels des enfants ravis par une espièglerie nouvelle, elles se levèrent toutes, avec des rires et des glapissements et se mirent à piétiner l'endroit où se trouvait l'invisible vase brisé. Peu à peu, la fureur s'empara d'elles. Les rires et les glapissements cessèrent. On n'entendit plus que des souffles haletants, des ronflements rauques, un piétinement rageur, impitoyable, indomptable.

Pareille à une souveraine outragée, Liouba le

regardait par dessus l'épaule, avec des yeux furibonds, et soudain, comme si elle eût compris, comme si elle fût devenue folle, elle s'élança avec un cri joyeux au milieu des femmes qui se poussaient l'une l'autre et elle se mit à piétiner frénétiquement. Sans la gravité des visages hébétés, sans la furie des yeux ternis, sans la haine des bouches tordues et grimaçantes, on aurait pu croire que c'était une danse nouvelle, sans rythme ni musique.

Et soutenant de la main son crâne ferme aux cheveux hérissés, il regardait, sombre et calme.

. . . . . .

CHAPITRE VI

Le jour s'était déjà levé et tout était paisible dans cette maison, comme dans toutes les autres, quand la police arriva. Après de longues discussions et des hésitations sans fin, par peur du scandale et de la responsabilité, Markoucha avait été envoyé au poste de police, avec mission de remettre au commissaire, en même temps que le revolver, un rapport détaillé des faits et gestes de l'étrange visiteur.

Le policier qui avait reçu Markoucha devina immédiatement de qui il s'agissait. Depuis trois jours, l'homme était le cauchemar de la police qui le talonnait de près et qui l'avait suivi à la trace jusqu'à proximité de la maison de tolérance. On avait même résolu de perquisitionner simultanément dans toutes les maisons

publiques du quartier, mais un agent ayant découvert une piste qu'il jugeait bonne, on la suivit et on oublia ainsi les maisons closes.

Le téléphone fonctionna avec une ardeur inquiétante; et une demi-heure après, par un froid matin d'octobre, un groupe imposant d'agents de la sûreté arpentait les rues désertes. Au premier rang, conscient de son périlleux isolement de vedette, marchait le commissaire de police du quartier, homme de haute taille, vêtu d'un manteau d'uniforme large comme un sac. Il bâillait, son nez écarlate et flasque enfoui dans ses moustaches grisonnantes, en pensant, avec une froide angoisse, qu'il était insensé d'aller arrêter un révolutionnaire aussi dangereux, sans être accompagné de soldats. A plusieurs reprises, il s'était qualifié de « victime du devoir », en poussant chaque fois un bâillement prolongé et pénible.

C'était un vieux commissaire, toujours un peu pris de vin, corrompu par les tenanciers de maisons de débauche, qui lui versaient de fortes sommes pour ne pas être inquiétés. Il n'avait nullement envie de mourir. Lorsqu'on était venu le réveiller dans son lit, il avait jon-

glé quelque temps avec son revolver ; puis, quoique le temps lui fût mesuré, il avait fait brosser soigneusement son habit, comme s'il se rendait à une revue. La veille même, au commissariat, il avait parlé avec ses collègues du terroriste que la police traquait depuis trois jours et, avec le cynisme d'un vieillard ivrogne et sans-gêne, le commissaire l'avait traité de héros et s'était baptisé lui-même de vieux salaud de mouchard. Mais maintenant, il sentait nettement que sa boutade était un peu forte. Ce terroriste ne pouvait être qu'une canaille ; et il eut honte des balivernes prononcées la veille :

— Un héros ! grommela-t-il. Allons donc ! S'il bouge, je le tue comme un chien !

On cerna la maison, comme s'il se fût agi de prendre, non pas un seul homme endormi, mais toute une association de malfaiteurs. Doucement, sur la pointe des pieds, les agents se dirigèrent par le corridor obscur, vers la porte fatale. Et lorsqu'ils eurent fait irruption dans la pièce, après avoir failli renverser Liouba à demi-nue, ils ne virent point de bombe ni d'armes terribles, mais seulement un large lit

aux draps froissés, des vêtements épars, une table malpropre, maculée de flaques de bière; et, sur le lit, un homme rasé aux pommettes saillantes, aux pieds velus, au visage bouffi de sommeil, qui les regardait en silence.

— Les mains en l'air! cria le commissaire, qui serra plus fort son revolver dans sa paume moite de sueur.

Mais l'homme n'obéit pas et ne répondit rien.

— Fouillez-le! ordonna le policier.

— Mais il n'y a rien! J'ai porté son revolver au bureau! s'écria Liouba, transie de terreur et claquant des dents. Elle aussi n'était vêtue que d'une chemise froissée, et parmi ces gens habillés de capotes, tous deux, l'homme et la femme à demi-nus, provoquaient la gêne et inspiraient aux policiers une pitié dédaigneuse. On fouilla les habits de l'homme, on inspecta le lit, la commode, on examina tous les recoins, sans rien trouver.

— Mais puisque j'ai porté le revolver au bureau! répétait Liouba affolée.

— Silence, Liouba! cria le commissaire, qui connaissait la fille, pour avoir passé deux ou

trois nuits avec elle. Il la croyait, mais cette issue favorable était si inattendue qu'il aurait voulu prendre des précautions, montrer son pouvoir.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je ne le dirai pas. D'ailleurs, je ne répondrai pas à vos questions.

— Naturellement ! répliqua le commissaire avec ironie, encore qu'un peu intimidé. Puis il regarda les pieds de l'homme, la fille qui tremblait dans un coin et, soudain, il fut pris d'un doute.

— Est-ce bien lui ? demanda-t-il à un agent de la sûreté qu'il entraîna à l'écart. Il me semble que...

L'agent examina l'homme avec attention, et hocha affirmativement la tête.

— Oui, il s'est rasé la barbe, voilà tout. On peut le reconnaître à ses pommettes.

— Il a des pommettes de brigand, c'est vrai.

— Et puis, regardez ses yeux. Je le reconnaîtrais entre mille, rien qu'à ses yeux.

— Voyons... Montrez-moi la photographie !

Longuement, il contempla le portrait mat et sans retouche, où le terroriste apparaissait

sous les traits d'un beau jeune homme, au visage pur, encadré d'une grande barbe touffue, à la russe. Le regard était le même, mais sans maussaderie, très calme et net. Cependant, on ne remarquait pas les pommettes.

— Vois-tu, on ne distingue pas les pommettes!

— Parce qu'elles sont cachées sous la barbe! Mais si l'on tâte avec l'œil...

— C'est juste, pourtant... Est-ce qu'il s'enivre quelquefois?

L'agent de la sûreté, grand et maigre, au teint jaunâtre et à la maigre barbiche, ivrogne avéré, lui aussi, sourit d'un air protecteur:

— Non, cela ne lui arrive jamais.

— Je le sais aussi bien que vous. Pourtant... Ecoutez, fit le commissaire en s'approchant de l'homme, vous étiez complice dans l'assassinat de X?

Et il prononça avec respect le nom très connu d'une famille haut placée.

L'homme garda le silence. Il balança un peu l'un de ses pieds nus, aux doigts tordus, déformés par la chaussure.

— Je vous interroge!

— Laissez-le! dit l'agent. Il ne répondra pas.

Attendons le capitaine de gendarmerie et le procureur. Ils sauront bien le faire parler.

— Et toi, Liouba ! cria le commissaire en se retournant vers la fille. Pourquoi n'as-tu pas dit tout de suite que tu l'avais chez toi, coquine ?

— Mais je...

A deux reprises, le policier la souffleta, sur une joue, puis sur l'autre.

— Tiens ! Voilà pour toi ! Je vous apprendrai à vivre, à vous autres !

L'homme leva les sourcils et cessa d'agiter son pied.

— Cela ne vous plait pas, jeune homme ? (Et le commissaire le foudroya d'un regard de mépris.) Ah ! ah ! Vous avez embrassé ce vilain museau et nous, nous crachons dessus !

Il éclata de rire, tandis que les agents souriaient avec embarras. Et chose plus étonnante encore : Liouba, battue, se mit à rire elle-même. Elle regardait amicalement le vieux fonctionnaire, comme si elle eût pris plaisir à ses plaisanteries. Depuis que la police était venue, elle n'avait pas une seule fois jeté les yeux sur l'homme qu'elle trahissait naïvement, ouvertement. Lui, s'en était aperçu et souriait

avec une étrange ironie. Des femmes presque nues se pressaient à la porte. Parmi elles, se trouvaient celles qui étaient déjà là dans la nuit. Elles prirent un air indifférent, comme si elles voyaient l'homme pour la première fois. Bientôt, on les chassa.

Le jour était tout à fait venu et la chambre parut encore plus sale et abominable. Deux officiers entrèrent, mal réveillés, mais vêtus correctement.

— Il est interdit de lui parler, messieurs, dit le commissaire, en regardant l'homme avec colère.

Les officiers s'avancèrent, examinèrent le prisonnier depuis la tête jusqu'aux pieds nus aux doigts tordus ; ils toisèrent Liouba et échangèrent leurs impressions sans se gêner.

— C'est un joli coco ! déclara le plus jeune des officiers, grimaçant comme s'il eût été sur le point de pleurer.

— Ainsi, monsieur l'anarchiste, ricana le second officier, vous ne valez pas mieux que nous autres, pauvres pécheurs ? Chez vous aussi, la chair est faible ?

— Pourquoi avez-vous déposé votre revolver ? demanda le plus jeune. Au moins, vous auriez

pu tirer. Oui, oui, je comprends, vous êtes tombé ici, mon Dieu, cela peut arriver à tout le monde, mais je m'étonne que vous vous soyez défait de votre arme. Figurez-vous, Knorre, — ajouta-t-il en se tournant vers son collègue, — que cet individu avait un Browning, avec trois réservoirs de rechange. Est-il assez stupide ? qu'en dites-vous ?

Avec un sourire ironique, du haut de sa vérité nouvelle, l'homme regardait le jeune officier indigné, et balançait nonchalamment le pied. Il n'avait pas honte d'être presque nu, ni d'avoir des pieds malpropres et velus. Si on l'avait transporté tel quel sur la place la plus populeuse de la ville pour l'exhiber aux yeux des femmes, des hommes et des enfants, — il aurait balancé son pied avec la même indifférence et souri avec la même ironie.

« Savent-ils seulement ce que c'est que la camaraderie? » se demanda le commissaire en jetant un regard féroce sur le pied qui se balançait. Et il déclara de nouveau, mais sans conviction aux officiers : — Il est interdit de lui parler, messieurs, je vous le répète ! Vous connaissez pourtant les règlements...

Mais d'autres officiers survinrent, regardèrent, conversèrent sans se gêner. L'un d'eux serra même la main du commissaire, un ami, probablement.

Celui-ci souriait avec affabilité et tiraillait son nez rougeâtre et flasque. Il s'avança soudain vers l'homme et, se plaçant de manière à le cacher aux officiers, lui dit, à mi-voix :

— Vous pourriez passer au moins votre pantalon !... Vous n'avez pas honte ! Voyez-vous ce héros... Se lier avec une fille !... Que vont dire tes camarades ? Hein ?... Brute, va !

Liouba l'écoutait en tendant son cou nu. Et ils étaient là tous trois, l'un près de l'autre, trois vérités, trois différentes vérités de la vie : un vieux débauché concussionnaire qui voulait des héros, une femme vénale dans l'âme de laquelle venaient d'être semés les germes de l'abnégation et du martyre — et lui. En entendant les paroles du commissaire, il pâlit un peu, fut sur le point de répondre, mais se contenta de sourire et se remit tranquillement à balancer son pied nu.

Peu à peu, les officiers s'en allèrent. Indifférents aux êtres comme aux choses, les agents

prirent un air maussade et endormi et le commissaire s'abîma dans une rêverie mélancolique.

— Puis-je m'habiller ? demanda subitement Liouba.

— Non !

— J'ai froid !

— Qu'importe ! Tu peux bien rester ainsi.

Le commissaire ne la regardait pas. Elle tendit son cou mince en avant et chuchota quelque chose à l'homme, tendrement, du bout des lèvres. Il l'interrogea en haussant les sourcils et elle répéta :

— Mon bien-aimé ! Mon bien-aimé !

Il hocha la tête et sourit avec tendresse. Et parce qu'il lui souriait ainsi, et n'avait rien oublié, parce que lui, si fier et si bon, était nu et méprisé de tous, elle fut soudain envahie d'un sentiment d'amour indicible et d'une fureur aveugle et désordonnée. Avec un cri plaintif, elle se jeta à genoux, sur le plancher mouillé, et entoura de ses mains les pieds froids de l'homme.

— Habille-toi, chéri ! cria-t-elle avec exaltation. Habille-toi !

— Finis, Liouba ! A quoi bon ?

Le commissaire se jetta sur elle et la repoussa.

La fille se releva brusquement.

— Laisse-moi ! vieux coquin ! Il vaut mieux que vous tous !

— C'est une brute !

— C'est toi qui es une brute !

— Tu dis ? vociféra le commissaire. Hé, Fédociénko, empoigne-la. Mais pose donc ton fusil, animal !

— Chéri ! Pourquoi m'as-tu remis ton revolver ! hurla Liouba, en se débattant contre l'agent. Pourquoi n'as-tu pas apporté de bombe ?... Nous les aurions... nous les aurions... tous...

— Ferme-lui le bec ! cria le commissaire.

Haletante, la femme se tut. Avec une énergie désespérée, elle essayait de mordre les doigts rudes qui la saisissaient. L'agent de police aux sourcils blonds, déconcerté, la prenait tantôt par les cheveux, tantôt par un sein. Enfin il la coucha à terre avec des ronflements profonds. Dans le corridor, on entendit des bruits de voix, et des exclamations ; les éperons d'un gendarme cliquetèrent. Et quelqu'un

parla d'une voix de baryton douce et prenante, comme si un chanteur d'opéra était survenu, comme si le véritable opéra allait seulement commencer.

Le commissaire rajusta son uniforme.

CHRÉTIENS

Derrière les vitres tombait une neige de novembre à demi-fondue ; il faisait chaud dans le palais de justice ; l'endroit semblait même plein d'animation et de gaîté à ceux que leurs fonctions y ramenaient chaque jour : là, ils rencontraient des visages familiers, ouvraient toujours le même encrier et y trempaient la même plume. Sous leurs yeux, comme au théâtre, se déroulaient des drames — des drames judiciaires, comme on les appelait — et il leur était agréable de voir le public, d'entendre le bruit vivant des corridors et de jouer eux-mêmes un rôle. La buvette était très fréquentée ; l'électricité y était déjà allumée et une foule de mets excellents s'alignaient sur les tables. On buvait, on parlait, on mangeait. Et si l'on rencontrait des

visages sombres, c'est qu'il en était ainsi dans la vie, surtout en un lieu où se jouaient jour après jour des drames judiciaires. On passait souvent devant une pièce où un condamné s'était suicidé ; on apercevait un soldat sous les armes, on entendait résonner au loin le cliquetis des chaînes. Le palais de justice était animé, agréable, confortable.

A la seconde chambre criminelle l'assistance est nombreuse ; on y juge une affaire importante. Tout le monde est déjà à sa place, les juges, les avocats, les membres du jury ; un reporter, seul représentant de la presse, prépare son papier, d'étroits feuillets, tout en regardant autour de lui. Le président du tribunal, un gros homme ridé, aux moustaches blanches, fait l'appel des témoins d'une voix indifférente et rapide :

— Efimof ! Vos noms et prénoms ?

— Efim Pétrovitch Efimof.

— Consentez-vous à prêter serment?

— Oui.

— Allez vous asseoir !... Karasof !

— André Egoritch Karasof. Je consens à prêter serment.

— Allez vous asseoir... Blumenthal !

Une vingtaine de témoins passent ainsi très rapidement de gauche à droite. Les uns répondent à haute voix et vite, avec empressement, à la question du président, et vont s'asseoir avant qu'il les en ait priés ; les autres semblent pris au dépourvu, ils se taisent, regardent autour d'eux, ignorant si le nom prononcé se rapporte à eux, ou s'ils ont un homonyme dans la salle. Les gens pratiques, eux, attendent que le président ait posé la question en entier et répondent sans se hâter, d'une manière réfléchie et complète ; ils ne s'éloignent que sur l'ordre du président et se tiennent à part, sans se mêler aux autres.

Le prévenu, jeune homme portant un col très haut, était accusé d'escroquerie et de dilapidation ; il effilait nerveusement sa moustache et regardait à terre, semblant réfléchir à des combinaisons ; il se tourna en entendant quelques noms, examina avec dédain ceux qui les portaient et se remit à réfléchir et à friser ses moustaches avec une rapidité redoublée. L'avocat, jeune lui aussi, dissimulait de la main un bâillement et s'étirait en regardant d'un air sa-

tisfait les gros flocons de neige à demi-fondue qui tombaient lentement. Il avait bien dormi et venait de déjeuner, à la buvette, de jambon chaud et de haricots.

Il ne restait plus que cinq ou six témoins à appeler, lorsque le président fut interrompu dans son élan par un mot inattendu.

— Vous consentez à prêtez serment ? Allez...

— Non !

Comme un homme courant dans l'obscurité et qui, se heurtant contre un arbre recevrait une violente commotion, le président perdit un instant le fil de ses questions et se tut. Il essayait de trouver dans le groupe de témoins la voix qui lui avait répondu d'une manière si nette et si brève — une voix féminine, — mais toutes les femmes qui étaient là se ressemblaient et le regardaient avec le même air respecteux et empressé. Il jeta un coup d'œil sur la liste.

— Pélagie Vassilieva Karaoulova ! Vous consentez à prêter serment ? répéta-t-il en fixant sur elle un regard interrogatif.

— Non !

Maintenant il la voit ; c'est une femme d'âge

moyen, assez belle, à la chevelure noire ; elle se tient derrière les témoins. Malgré son chapeau neuf et sa robe élégante à manches à gigot et à grand empiècement, elle n'a l'air ni riche ni distinguée. Ses oreilles sont ornées de gros anneaux d'or creux, de vraies boucles d'oreilles de bohémienne ; et dans ses mains croisées sur son ventre, elle tient un petit sac. Quand elle répond, seules ses lèvres se meuvent ; le visage, les anneaux, les mains, le sac restent immobiles.

— Vous êtes orthodoxe ?

— Oui.

— Alors pourquoi ne voulez-vous pas prêter serment ?

Le témoin regarde le président en face et garde le silence. Les personnes qui se trouvaient devant elle lui ont fait place et maintenant on la voit des pieds à la tête, avec son petit sac et ses mains jaunâtres et minces.

— Vous appartenez peut-être à une secte quelconque qui réprouve les serments ? Ne craignez rien, parlez, on ne vous fera pas de mal. Le tribunal prendra vos explications en considération.

— Non.

— Vous n'appartenez pas à une secte ?

— Non.

— Alors, dans ce cas... vous craignez peut-être d'être amenée à faire devant le tribunal une déposition qui peut vous être préjudiciable ? La loi vous reconnait le droit de ne pas répondre à certaines questions. Consentez-vous maintenant ?...

— Non.

La voix est jeune, plus jeune que le visage ; elle résonne, claire et déterminée ; elle doit être très agréable à entendre quand elle chante. Après avoir haussé les épaules, le président appelle du regard le juge assis à sa gauche et lui chuchote quelques mots ; celui-ci lui répond, à voix basse également :

— Il y a là quelque chose d'anormal. Elle est peut-être enceinte ?

— Voyons ? Qu'est-ce que la grossesse a à faire ici ? D'ailleurs, on n'en voit aucun symptôme... Témoin Karaoulova ! Le tribunal désire savoir pour quelle raison vous refusez de prêter serment. Car enfin, nous ne pouvons pas vous libérer de cette formalité pour un simple caprice. Répondez ! Entendez-vous ?

Toujours immobile, la femme prononce une courte phrase, mais si basse qu'on ne peut la comprendre.

— Plus haut, s'il vous plaît ; le tribunal n'a rien entendu.

— Je suis une prostituée.

L'avocat, qui accompagnait doucement de son pied le rythme de ses pensées, s'arrête et dévisage la femme. « Il faudrait allumer l'électricité », se dit-il ; et comme si l'huissier avait deviné ce désir, il tourne un bouton, puis un autre. L'auditoire, les jurés et les témoins, surpris, ont levé la tête pour regarder les petites lampes brillantes ; seuls les juges, habitués à l'effet de cette clarté soudaine, restent impassibles. La pièce est tout à fait confortable depuis qu'elle est illuminée ; la neige qui tombe derrière les vitres s'est assombrie. Tout le monde se sent à son aise. Un des jurés, un vieillard, examine la femme et dit à son voisin :

— C'est celle qui a le réticule.

L'autre hoche la tête sans répondre.

— Qu'importe que vous soyez une prostituée, reprend le président (il n'appuie pas sur

le mot « prostituée » ; on sent qu'il est accoutumé à l'employer souvent, comme d'autres vocables coutumiers ici, tels que meurtrier, voleur, victime). Vous êtes chrétienne, n'est-ce pas?

— Non, je ne suis pas chrétienne. Si je l'étais, je ne ferais pas ce métier-là.

La situation est assez embarrassante et stupide. Le président, l'air mécontent, consulte le juge placé à sa gauche et va parler, quand il se rappelle l'existence du juge assis à sa droite et qui sourit constamment ; il lui demande son acquiescement. Un sourire et un hochement de tête le lui accordent.

— Témoin Karaoulova ! Le tribunal a décidé de vous montrer votre erreur ! Sous prétexte que vous êtes une femme publique, vous ne vous considérez pas comme chrétienne et vous refusez de prêter le serment que la loi exige de vous. C'est une erreur de votre part. Quelle que soit votre profession, vous appartenez toujours à la religion qui vous a été donnée. Fût-on voleur ou assassin, on n'est pas moins chrétien, ou israélite ou mahométan. Nous tous qui sommes ici, messieurs les jurés, le substitut

du procureur, nous avons des professions différentes, les uns sont fonctionnaires, les autres commerçants, et cela ne nous empêche pas d'être chrétiens.

Le juge de droite chuchote :

— Vous allez trop loin. Vous parlez de voleur, puis du substitut, et des « commerçants », qu'entendez-vous par là ? on dirait que vous faites allusion à une boutique et non à un tribunal. Abstenez-vous de ces énumérations ; c'est maladroit.

— Ainsi donc, — reprend le président en traînant les mots et en se détournant de son collègue, — témoin Karaoulova, la profession n'est pas en cause ici. Vous accomplissez certaines formalités religieuses : vous allez à l'église... vous allez à l'église ?

— Non.

— Non ? Et pourquoi donc ?

— Moi, une femme publique, aller à l'église !

— Mais vous allez à confesse et vous communiez ?

— Non.

Le témoin répond à mi-voix, mais distincte-

ment. Ses mains se sont figées sur son ventre ; aux oreilles, les anneaux d'or se balancent à peine. Est-ce l'effet de la lumière électrique ou de l'émotion, mais ses joues sont rosées, elle paraît rajeunir. A chaque nouveau « non », on échange des sourires dans l'auditoire. Un artisan placé au dernier rang, jeune homme maigre avec une barbe rare et la pomme d'Adam très apparente à son cou mince et tendu en avant, chuchote d'un air enchanté : « Elle leur donne du fil à retordre ! »

— Mais vous priez Dieu, sans doute?

— Non, autrefois, je priais ; maintenant, j'ai cessé.

Un des juges insiste auprès du président :

— Mais interrogez donc les autres. Elles appartiennent à la même classe. Demandez-leur si elles consentent...

A contre-cœur, le président reprend la liste et dit :

— Témoin Poustochkina ! Votre profession, si je ne me trompe...

— Fille soumise, répond vite, gaiement même, l'interpellée, jeune fille vêtue aussi à la

dernière mode. Elle ne s'ennuie pas au tribunal et, par deux fois déjà, elle a échangé des coups d'œil avec l'avocat; celui-ci pense :

« Ça ferait une jolie femme de chambre, elle recevrait beaucoup de pourboires. »

— Vous consentez à prêter serment ?

— Oui.

— Vous voyez, Karaoulova. Votre amie consent à prêter serment. Et vous aussi, témoin Kravtchenko, vous consentez ?

— Oui ! répond la grosse Kravtchenko, qui a un double menton, avec une épaisse voix de contr'alto, de basse presque.

— Encore une, vous voyez. Toutes consentent. Qu'en dites-vous ?

Karaoulova garde le silence.

— Vous consentez ?

— Non.

La Poustochkina lui sourit amicalement ; la Karaoulova lui répond d'un léger sourire et redevient aussitôt sérieuse. Le tribunal délibère et le président, prenant un air aimable, un peu déférent, s'adresse au prêtre qui, en attendant la prestation de serment, est debout au pupitre et écoute en silence.

— Mon père ! En présence de cette obstination du témoin, ne voudriez-vous pas prendre la peine de la convaincre qu'elle est chrétienne. Témoin, avancez.

Sans mouvoir ses mains jointes sur le ventre, la Karaoulova fait deux pas. Le prêtre est embarrassé ; il chuchote quelques paroles au président en rougissant.

— Non, mon père, il vaut mieux lui parler ici. Sinon, je crains que les autres ne deviennent aussi rétives.

Après avoir remis en place sa croix pectorale et rougi encore plus, le prêtre d'une voix très basse :

— Madame, vos sentiments vous font honneur, mais ce ne sont pas des sentiments chrétiens...

— Mais j'ai bien dit que je n'étais pas chrétienne.

Le prêtre jette un regard implorateur au président qui intervient.

— Témoin, écoutez le prêtre, il vous expliquera...

— Nous sommes tous pécheurs devant le Seigneur, soit en pensées, soit en paroles, soit en

actions, et c'est à Lui seul, au Miséricordieux, qu'il appartient de juger les consciences. Comme Job, l'élu de Dieu, nous devons accepter avec soumission et sans murmures toutes les épreuves qu'il nous envoie, nous souvenant qu'aucun de nos cheveux ne tombe de notre tête sans Sa volonté. Quelque grands que soient nos péchés, madame, il est criminel de se juger soi-même, de se retrancher volontairement de l'Eglise, plus encore que de transgresser la volonté de Dieu. Peut-être vos péchés vous sont-ils envoyés pour vous éprouver, de même que le Seigneur envoie des maladies et les pertes d'argent, mais vous dans votre orgueil...

— Allons donc, mon père, on ne peut pas avoir d'orgueil, quand on fait mon métier.

— ... Vous prévenez le jugement du Christ et vous renoncez témérairement à votre union avec la sainte Eglise orthodoxe. Vous connaissez le symbole de la Foi?

— Non.

— Mais vous croyez en notre Seigneur Jésus-Christ?

— Oui, je crois en Lui.

— Tous ceux qui croient sincèrement en

Jésus, prennent par là même le nom de chrétiens...

— Témoin ! Vous comprenez, il suffit de croire en Jésus...

C'est le président qui vient à la rescousse.

— Non, répond la Karaoulova avec fermeté. Qu'est-ce que ça fait que je croie, du moment que je suis une femme publique ! Si j'étais chrétienne, je ne ferais pas ce métier. D'ailleurs, je ne prie même pas.

— C'est vrai, confirme le témoin Poustochkina, elle ne prie jamais. Dernièrement, quand on a placé une image sainte dans notre maison, — c'est une bonne maison, le tarif est de quinze roubles, — elle est allée dans une autre pièce. Nous avons eu beau l'exhorter, elle n'a pas voulu venir. Elle est comme ça, il faut lui pardonner. Elle souffre assez elle-même de son caractère, messieurs les juges.

— Notre Seigneur Jésus-Christ, — continue le prêtre, après avoir jeté un coup d'œil au président, — notre Seigneur a pardonné à la pécheresse quand elle s'est repentie...

— Oui, elle s'est repentie, mais pas moi !

— Mais il viendra une heure où votre âme s'éclairera et vous vous repentirez!

— Non. Peut-être quand je serai vieille ou si je tombe malade, alors je me repentirai; mais ce sera un repentir sans importance. J'aurai péché toute ma vie et puis, tout d'un coup, je me repentirais ! Non, non, c'est une affaire réglée.

— Ce serait trop tard pour la pénitence, confirme la Kravtchenko de sa voix de basse. Chanter, chanter des chansons, boire de la bière, recevoir des hommes toute sa vie et puis à la fin, se repentir! Qui est-ce qui a besoin de faire une pénitence de ce genre! Elle a raison, c'est une affaire réglée!

Elle s'avance et enlève de ses gros doigts courts un fil tombé sur la robe de la Karaoulova; celle-ci ne fait pas un mouvement. « Elles doivent fort joliment chanter des duos — pense l'avocat — la grosse a une poitrine comme des soufflets de forge. Elles chantent quand elles s'ennuient. Mais où est-elle donc cette maison ? je n'arrive pas à me rappeler. »

Le président a un geste de découragement;

et prenant de nouveau un air aimable et pieux, il dit au prêtre :

— Excusez-moi, mon père. Quelle obstination ! Excusez-nous de vous avoir dérangé...

Le prêtre s'incline et retourne à son pupitre ; en remettant en place sa croix pectorale, ses mains tremblent légèrement. On chuchote dans l'auditoire, et l'artisan, dont la barbe semble s'être encore plus raréfiée, tend le cou dans toutes les directions où l'on parle et sourit avec satisfaction : « Elle leur donne du fil à retordre », répète-t-il, à mi-voix, chaque fois qu'il rencontre un regard. Mécontent de la longueur de l'incident, l'accusé jette des coups d'œil dédaigneux à la Karaoulova et effile sa moustache d'un air absorbé.

Le tribunal délibère.

— Que faire ? C'est une véritable idiote ! s'écrie le président avec colère. On lui donne le royaume des cieux et elle n'en veut pas...

— A mon avis, dit un des juges, il faudrait la faire examiner au point de vue mental ; au moyen-âge, les tribunaux ont condamné au bûcher des femmes qui étaient en réalité des hystériques et non des sorcières...

— Vous en revenez à vos moutons ! Dans ce cas-là, il faudrait aussi faire examiner le substitut : voyez plutôt ce qu'il fait.

Le substitut, jeune homme moustachu à très haut col, qui ressemble étrangement à l'accusé, essaie depuis longtemps d'attirer sur lui l'attention du tribunal. Il s'agite sur sa chaise, se lève à moitié, se couche presque sur son pupitre, hoche la tête, sourit et se penche par instants. Il est évident qu'il sait quelque chose et brûle de le dire.

— Vous désirez dire quelque chose, monsieur le substitut ? Soyez bref, s'il vous plait.

— Permettez-moi... Et sans attendre la permission du président, le substitut du procureur se lève et s'adresse impétueusement à la Karaoulova :

— Accusée... pardon, témoin, comment vous appelez-vous ?

— Groucha.

— C'est le diminutif de... d'Agrippine. C'est un nom chrétien. Par conséquent, on vous a baptisée, on vous a nommée Agrippine. Donc...

— Non. Quand on m'a baptisée, on m'a appelée Pélagie.

— Mais vous venez de dire devant témoins que votre nom est Groucha.

— C'est mon petit nom. Mais on m'a baptisée Pélagie.

Le président intervient.

— Monsieur le substitut, on l'appelle Pélagie sur la liste. Voyez plutôt...

— Alors, je n'ai rien à ajouter, déclare le substitut ; et, écartant avec violence les pans de sa redingote, il s'assied après avoir jeté un coup d'œil sévère à l'accusé et à l'avocat.

La Karaoulova attend. La situation est de plus en plus ridicule. Dans l'auditoire, les voix s'élèvent, et à plusieurs reprises l'huissier regarde d'un air menaçant vers le fond de la salle. Il est difficile de distinguer si c'est simplement de la gaieté ou si le prestige du tribunal est atteint.

— Taisez-vous, là-bas, crie le président. Huissier ! Faites sortir ceux qui bavardent.

Un des jurés se lève, grand vieillard décharné, vêtu d'un habit à longues basques ; il a l'air d'un Vieux Croyant ; il s'adresse au président :

— Puis-je l'interroger?... Karaoulova, y a-t-il longtemps que vous vivez dans la débauche?

— Huit ans.

— Que faisiez-vous auparavant?

— J'étais femme de chambre.

— Et qui vous a séduite? Le patron ou son fils?

— Le patron.

— Il vous a bien dédommagée?

— Il m'a donné dix roubles, une broche en argent et du cachemire pour une robe. Il avait un magasin.

— Ce n'était pas la peine pour si peu.

— J'étais jeune et bête. Je sais bien moi-même que c'est peu.

— Vous avez eu des enfants?

— Un seul.

— Qu'en avez-vous fait?

— Il est mort aux Enfants-Trouvés.

— Vous avez été malade?

— Oui.

Le vieillard se détourne avec froideur, s'assied et ajoute :

— En effet, tu n'es pas une chrétienne. Tu

as vendu ton âme au diable et souillé ton corps pour dix roubles.

— Il y a des vieux qui paient mieux, interrompt la Poustochkina pour défendre son amie. Ainsi, tout récemment, il est venu chez nous un vieux, grave et posé, dans votre genre...

Des rires se font entendre dans l'auditoire.

— Taisez-vous, témoin, on ne vous a rien demandé, dit le président d'un ton sévère. Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter?

— Permettez-moi de dire un mot, puisqu'il en est ainsi, intervient d'une voix aigrelette, enfantine presque, un grand et gros marchand. (Il semble formé d'un système de sphères et d'hémisphères superposées : il a un ventre rond, une poitrine bombée comme celle d'une femme, des joues gonflées comme un cupidon, et des lèvres roses froncées en rosette.) Karaoulova, arrange-toi comme tu voudras avec Dieu, mais fais ton devoir sur la terre. Aujourd'hui, tu refuses de prêter serment, prétendant que tu n'es pas chrétienne, et demain, tu voleras, sous le même prétexte; ou bien tu endormiras un de tes clients avec de l'opium; tu

en es bien capable. Tu as péché, hé bien ! repens-toi, c'est pour cela qu'il y a des églises ; et ne renie pas ta foi, car si vous autres, vous vous mettez à renoncer à la religion, ce sera la fin de tout.

— Qui sait, peut-être bien que je deviendrai voleuse : j'ai déjà dit que je n'étais pas chrétienne.

Le marchand hoche la tête, s'assied en se penchant lourdement vers son voisin, et ajoute à haute voix :

— Voilà une femme qu'on ne fera pas céder, quoi qu'on invente.

— Ah ! messieurs les juges, les gros hommes ne sont pas tous honnêtes non plus, reprend la Poustochkina. Dernièrement, il est venu chez nous un gros marchand, dans le genre de monsieur, il a bu, il a commencé à faire du tapage ; ensuite, il a voulu s'en aller par la porte de derrière, en oubliant de payer. « Moi, je vends de la cire et des cierges — a-t-il dit — et je ne veux pas dépenser de l'argent sacré pour une mauvaise œuvre » et il était ivre à ne plus se tenir debout. D'après moi...

— Taisez-vous, témoin !

— ... C'est tout simplement un fripon, et rien de plus. Voilà comment ils sont, les gros hommes !

— Taisez-vous, témoin, sinon je vous fais sortir. Que désirez-vous encore, monsieur le substitut ?

— Permettez-moi... Témoin Karaoulova, je crois comprendre que Groucha est votre surnom, mais que votre vrai nom est Pélagie. Par conséquent, on vous a baptisée, et puisqu'on vous a baptisée, selon le cérémonial habituel, vous êtes chrétienne, comme c'est sans doute indiqué dans votre extrait de naissance. Comme chacun le sait, le sacrement du baptême constitue l'essence de la doctrine chrétienne...

Le substitut possédant son thème, devient de plus en plus grave.

« Il va parler du passeport », pense le président et il interrompt le substitut :

— Témoin, comprenez-vous, du moment que vous êtes baptisée, vous êtes chrétienne. Consentez-vous à prêter serment ?

— Non.

— Hé bien, vous voyez monsieur le substitut, elle refuse...

Cette résistance devenait ennuyeuse ; pour une bagatelle, une stupide obstination de femme, toute l'affaire était arrêtée, et au lieu de marcher d'une manière calme, harmonieuse, correcte, la machine ne fonctionnait plus. Au mépris secret de l'homme pour la femme se joignait un sentiment d'irritation ; le témoin feignait la modestie, et pourtant il semblait ressortir de ces discussions qu'elle valait mieux que tout le monde, mieux que les juges, les jurés et le public. La lumière électrique brûlait, tout était confortable et agréable, et cette femme résistait. Personne ne riait plus ; l'artisan à la barbe rare s'était soudain plongé dans la mélancolie et disait : — « Si je lui avais expliqué l'affaire, une seule fois, elle aurait compris du coup ! » Son voisin lui répondit : — « Toi, petit frère, tu ne penses qu'à tes poings, prouve-lui plutôt qu'elle a tort. » — « Taisez-vous monsieur, vous n'y comprenez rien ; d'ailleurs, le poing vient de Dieu aussi ! » — « Et la barbe, on te l'a épilée ? — « Qu'est-ce que cela peut vous faire ?... » L'huissier grommelle,

les conversations prennent fin et tout le monde regarde avec curiosité les juges qui se concertent.

— Ecoutez, monsieur le président, c'est Dieu sait quoi, cette histoire! dit un des juges, furieux. Sommes-nous au tribunal ou dans une maison de fous? Est-ce nous qui jugeons cette femme, ou est-ce elle qui nous juge? Je me priverais volontiers de ce plaisir-là.

— Qu'est-ce à dire? Vous croyez que c'est à dessein que j'ai soulevé ce débat? réplique le président. Regardez plutôt la grosse, la Kravtchenko, elle dévore cette idiote des yeux. Elles vont former une nouvelle secte séance tenante et c'est moi qui aurai tous les embêtements. Je n'en ai nulle envie. Et je ne peux pas refuser la parole du moment qu'on a permis... Vous désirez dire quelque chose, monsieur le juré? Soyez bref, s'il vous plaît, nous avons déjà perdu une demi-heure!

Le juré est un jeune homme à l'air très intelligent, inspiré même; il a des cheveux longs et flottants comme ceux d'un poète ou d'un jeune prêtre, des poignets minces et fins; il parle avec un léger effort : ses paroles sem-

blent avoir de la peine à vaincre la résistance de l'air. Pendant les discussions précédentes, il avait pris un air de martyr ; dans sa voix basse tinte une note de souffrance.

— Ce que vous dites est très triste, témoin, et j'éprouve une profonde pitié pour vous ; mais sachez qu'il ne faut pas amoindrir l'essence du christianisme, en le limitant à la notion du péché et de la vertu, à la fréquentation du culte et aux sacrements. L'essence du christianisme est dans l'union mystique avec Dieu...

— Pardon, interrompt le président, comprenez-vous ce que signifie ce mot « mystique », témoin ?

— Non.

— Monsieur le juré ! Elle ne comprend pas le mot « mystique ». Exprimez-vous plus simplement, s'il vous plaît ; vous voyez que, par malheur, son instruction n'est pas très développée.

— Le visage du Christ, voilà le principe et le point. Le ciel s'est ouvert après la circoncision, et il n'y a plus ni péché, ni vertu ni richesse ! Un chuchotement saccadé et haletant, voilà l'embryon de tous les sphinx...

— Monsieur le juré ! Je ne comprends pas non plus ! Parlez plus simplement, je vous en prie, dit le président.

— Je ne peux pas m'expliquer plus simplement, réplique le juré en nasillant. Les choses mystiques exigent une langue spéciale... En un mot, il faut s'unir à Dieu.

— Vous comprenez, Karaoulova ? Il suffit de s'unir à Dieu et rien de plus.

— Non. Comment peut-on s'unir à Dieu avec un métier pareil ? Je n'ai même pas de lampe ni d'images saintes. Les autres en ont, moi pas.

— Dernièrement, reprend la Kravtchenko d'une voix de basse, un client a versé de la bière dans la lampe qui brûle devant mon icône. Je lui ai dit : « Tu es un fils de chien et pelé par dessus le marché ! » Et il m'a répondu : « Tu es une nigaude, la lumière du Christ brille même dans les ténèbres ! » Voilà ce qu'il m'a répondu.

— Témoin Kravtchenko, pas d'anecdotes, s'il vous plaît ! Que désirez-vous, témoin ?

Le témoin, un commissaire de police de quartier en grande tenue, s'avance en faisant sonner ses éperons.

— Excellence ! Permettez-moi de prendre le témoin à part !

— Pourquoi cela ?

— A propos du serment, Excellence ! Leur maison est dans mon quartier, je l'aurai bientôt convaincue, Excellence. Elle prêtera serment tout de suite.

— Non ! dit la femme, en pâlissant un peu et sans regarder le commissaire.

Celui-ci tourne la tête, tout en laissant sa poitrine ornée de décorations exposée aux regards du tribunal.

— Oui, vous prêterez serment !

— Non !

— Nous verrons !

— Vous verrez !

— Assez ! assez ! crie le président irrité. Allez à votre place, monsieur le commissaire, nous n'avons pas besoin de vos services pour le moment.

Le commissaire s'en va avec dignité au bruit de ses éperons. Dans l'auditoire, les conversations continuent. L'artisan, qui a de nouveau pris le parti de Karaoulova, dit à son voisin : — « Faites attention, monsieur ; on l'arrangera

comme il faut. » — « Vous allez trop loin ! » — « Trop loin ? Taisez-vous, monsieur, vous ne comprenez rien à l'affaire, mais moi, c'est différent... » — « Et ta barbe, où te l'a-t-on épilée ? » — « Ça ne vous regarde pas, dites-moi plutôt s'il y a par là un buffet de troisième classe où l'on puisse aller vider un verre pour le repos de l'âme de Pélagie, la servante de Dieu. »

— Silence, là-bas ! crie le président. Huissier, expulsez les bavards !

Sur la pointe des pieds, l'huissier se dirige vers l'espace réservé au public ; à son approche, tout le monde se tait ; il retourne à sa place, toujours sur la pointe des pieds. Le reporter noircit rapidement ses feuillets étroits ; mais le désespoir est peint sur sa figure : il prévoit que, sous aucun prétexte, la censure ne laissera passer sa copie.

— Il faut à tout prix en finir, dit un juge. C'est un vrai scandale !

— Peut-être faut-il... Que désirez-vous encore, monsieur l'avocat ? Tout est expliqué. Asseyez-vous.

Avec un mouvement élégant du cou et de

la taille bien prise dans l'habit, l'avocat insiste :

— Du moment que la parole a été donnée à monsieur le substitut du procureur général...

— Il vous la faut aussi ? dit le président avec une ironie résignée, en hochant la tête. Hé bien ! parlez si vous en avez une telle envie ; seulement, soyez bref, s'il vous plaît.

L'avocat se tourne vers les jurés :

— Les spirituelles discussions théologiques de monsieur le substitut du procureur et du commissaire de police... commence-t-il sans se presser.

— Monsieur l'avocat ! interrompt sévèrement le président, pas de personnalités, je vous prie.

L'avocat se tourne vers le tribunal et s'incline :

— Bien !

Puis il se tourne de nouveau vers les jurés, leur jette un coup d'œil lumineux et franc et se plonge brusquement dans une rêverie profonde ; il baisse la tête ; ses mains sont croisées sur sa poitrine, ses sourcils froncés ; il a l'air d'être amoureux fou ou sur le point d'éternuer. Les

jurés comme le public le regardent avec un grand intérêt, se demandant ce qui va se passer ; les juges, blasés sur ces effets oratoires, restent indifférents. Le défenseur sort lentement, par degré, de cet état de méditation : d'abord ce sont ses mains qui retombent avec accablement ; puis il entr'ouvre les yeux, lève la tête, et alors des paroles inspirées sortent de sa bouche, comme à l'encontre de sa volonté :

— Messieurs les juges et les jurés !

Et il commence son discours avec mille variations : tantôt il chuchote, mais de façon à être entendu de tout le monde ; tantôt il crie de toutes ses forces ; tantôt il redevient pensif et semble plongé dans un état de catalepsie, ou fixe l'un des jurés jusqu'à ce que celui-ci détourne les yeux.

— Messieurs les juges et les jurés ! Vous venez d'entendre un dialogue significatif entre le témoin Karaoulova et monsieur le commissaire de police ; évidemment, vous en avez saisi le sens. Prenant en considération, d'une part, les nombreux moyens coercitifs dont dispose notre administration et, d'autre part, sa

tendance invincible à faire rentrer dans le sein de l'orthodoxie ceux qui s'en sont écartés...

— Monsieur l'avocat! qu'est-ce à dire? interrompt le président, je ne puis vous autoriser à juger ici les autorités instituées par la loi. Je vous enlève la parole.

Le substitut du procureur intervient impétueusement :

— Je demande que les paroles de monsieur l'avocat figurent au procès-verbal...

Sans s'inquiéter du substitut, l'avocat s'incline de nouveau devant le tribunal:

— Bien. Je voulais seulement dire, messieurs les jurés, que madame Karaoulova, autant que je la connais, ne renierait pas ses opinions même dans le cas, impossible chez nous, d'ailleurs, où on la menacerait du bûcher ou des tortures de l'inquisition. Messieurs les jurés, nous voyons en madame Karaoulova le type retourné, pour ainsi dire, de la martyre chrétienne, qui semble renier Christ au nom du Christ et qui, en disant « non » dit en réalité « oui »!

Une grande et belle image, vague et attrayante s'était formée dans l'esprit de l'avocat,

et ses mains s'étaient refroidies ; d'une voix que l'art oratoire ne faisait pas seul trembler, il continua :

— Elle est chrétienne. Elle est chrétienne et je vous le prouverai, messieurs les jurés ! Les dépositions de mesdames Kravtchenko et Poustochkina, les aveux de madame Karaoulova nous ont montré par quelle voie elle en est arrivée à cette triste situation. Naïve, inexpérimentée, venant peut-être de quitter son village, ne connaissant que les plaisirs innocents, elle tombe au pouvoir d'un séducteur infâme, et s'aperçoit avec terreur qu'elle va être mère. Après avoir accouché, sous quelque hangar peut-être...

— Un peu plus de concision, monsieur l'avocat, nous n'ignorons pas que madame Karaoulova a été séduite. Messieurs les jurés ne sont pas des enfants et savent parfaitement comment ces choses-là se passent. Revenez au christianisme. Et puis, ce n'est pas une paysanne, mais une bourgeoise de la ville de Voronièje.

— Bien, monsieur le président ; mais je suppose que les bourgeois eux aussi ont des plai-

sirs innocents. Dans son âme, madame Karaoulova porte l'idéal de l'homme tel qu'il doit être, à l'image de Christ ; mais la réalité, avec ces graves vieillards, qui versent de la bière dans les lampes placées devant les images saintes, avec ses humiliations, ses vapeurs d'ivresse, ses coups peut-être, détruit et souille cette image pure. Et dans cette collision tragique, l'âme de madame Karaoulova se déchire. Messieurs les jurés ! Vous la voyez calme, souriante presque, mais savez-vous combien de larmes amères elle a versées dans le silence de la nuit, comment les aiguilles acérées de la repentance et de la douleur ont transpercé ce cœur meurtri ! Croyez-vous qu'elle n'a pas envie d'aller à l'église, comme les femmes honnêtes, de se confesser, de communier, vêtue de blanc comme les communiantes, et non pas de cette livrée infâme du péché et du crime ? Peut-être, dans ses méditations nocturnes, a-t-elle déjà plus d'une fois rampé à genoux vers les marches de pierre, pour les baiser d'une bouche ardente, tandis qu'elle se sentait indigne de pénétrer dans le lieu saint... Et ce ne serait pas une chrétienne ? Qui, alors, serait digne

du nom de chrétien? Les larmes ne constituent-elles pas l'acte suprême de repentance qui transforma la pécheresse en Magdeleine, cette sainte si honorée...

— Non! interrompt la Karaoulova, ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais pleuré; je ne me suis pas repentie. Ce n'est pas quand on continue de pécher qu'on se repent. Regardez plutôt...

Elle ouvre son réticule, sort un mouchoir de poche, puis son porte-monnaie. Posant dans la paume de sa main deux roubles d'argent et de la menue monnaie, elle les tend vers l'avocat, puis vers le tribunal. Une pièce blanche tombe, roule sur le plancher et s'arrête près du pupitre du défenseur. Mais personne ne se baisse pour la ramasser.

— Pourquoi m'a-t-on donné cet argent? Pour ça, oui, justement, pour ça. Et cette robe, ce chapeau, ces boucles d'oreilles, tout cela a été payé du même argent. Si on me déshabillait entièrement, on ne trouverait rien sur moi qui m'appartienne. Mon corps même n'est pas à moi : il est vendu pour trois ans, pour toute ma vie peut-être, car elle est courte,

notre vie. Et dans mon ventre, qu'y a-t-il ? du vin, de la bière, du chocolat qu'un client m'a offert hier ; par conséquent même mon ventre n'est pas à moi. Je n'ai plus ni pudeur ni conscience : si on m'ordonne de me mettre toute nue, je le fais, si on m'ordonnait de cracher sur la croix, je cracherais...

La Kravtchenko s'était mise à pleurer ; ses larmes au lieu de tomber en filets, roulaient en gouttelettes rapides et grossissantes, sur sa poitrine très bombée qui formait plateau. Elle les essuyait, non pas aux yeux, mais autour de la bouche et au menton, là où elles la chatouillaient.

— ... Et il y a trois jours, on m'a mariée avec un client, pour rire, bien entendu ; au lieu de couronne, c'étaient des vases de nuit qu'on portait sur la tête ; les cierges étaient figurés par des bouteilles de bière qu'on tenait le goulot en bas ; le soi-disant prêtre était un autre client qui avait enfilé une jupe à l'envers. Elle, — la Karaoulova désigna la Kravtchenko en larmes — elle représentait ma mère, elle pleurait comme une fontaine, tout comme si c'était pour de bon. Elle aime pleurer. Moi, je riais,

car c'était vraiment risible. Et les églises me laissent indifférente : j'évite même de passer devant, ça m'est désagréable. On a dit que je priais alors que je ne sais pas même les mots qu'il faut pour prier. Je sais tous les autres mots, même ceux que vous ne connaissez peut-être pas, vous qui êtes des hommes, mais je ne sais pas les vrais. Et pourquoi prierais-je ? Je n'ai pas peur de l'autre monde : il ne peut pas être pire que celui-ci, et ici-bas les prières n'ont pas beaucoup d'importance. J'ai prié pour ne pas avoir d'enfant — et j'en ai eu un. J'ai prié pour pouvoir le garder avec moi — et il a fallu le mettre aux Enfants-Trouvés. J'ai prié pour qu'au moins il vécût — et il est mort. J'ai assez prié quand j'étais encore bête, mais on m'en a déshabituée, et j'en remercie ceux qui l'ont fait. C'était un étudiant d'abord. Comme vous, il s'était mis à me parler de mon enfance, de ma jeunesse, il m'en a tant dit que j'ai pleuré et que j'ai supplié Dieu de me faire sortir de là. Alors l'étudiant m'a dit : « Maintenant, tu es redevenue une créature humaine, je puis t'aimer... » Depuis, je n'ai plus pu prier. Bien sûr, je ne lui en veux pas, c'est plus

agréable d'embrasser une fille honnête qu'une prostituée comme moi ou les autres ; mais les prières et les larmes ne me sont d'aucun profit. Non, non, messieurs les juges, je ne suis pas une chrétienne, pourquoi dire le contraire ! Je suis Groucha, la bohémienne, la fille soumise, prenez-moi comme je suis.

La Karaoulova poussa un léger soupir, hocha la tête, en faisant tinter ses anneaux d'or, et ajouta simplement :

— J'ai laissé tomber une pièce, puis-je la ramasser ?

Tout le monde garda le silence, tandis qu'elle se baissait et ramassait l'argent.

— Hé bien ! vous, vous consentez à prêter serment ? demanda le président avec amertune à la Poustochkina et la Kravtchenko.

— Oui, nous consentons, répondit la Kravtchenko en pleurant, mais pas elle.

— Monsieur le président — le substitut se leva, grave et majestueux — en ma qualité de représentant du procureur, et vu qu'un grand nombre de cas cités par le témoin Karaoulova sont positivement des sacrilèges, j'aimerais savoir si elle se souvient des noms...

— Ce n'étaient pas des sacrilèges, répondit la Karaoulova, c'était l'ivresse, voilà tout. Je ne me souviens pas des noms, il vient tant de monde...

Le tribunal discute longuement, sans aboutir à rien ; puis il appelle le substitut et lui parle, de manière convaincante. Enfin il décide d'entendre le témoin Karaoulova sans lui faire prêter serment, vu ses convictions.

En un groupe compact, les autres témoins s'approchent du pupitre sur lequel la Bible est ouverte ; le prêtre, en vêtements sacerdotaux, tient un crucifix. L'huissier dit à haute voix :

— Levez-vous, s'il vous plaît.

Tout le monde se lève et se tourne vers le pupitre. La Karaoulova ne voit plus que des dos et des nuques, rondes, chevelues, pointues, des crânes chauves.

Le prêtre dit :

— Levez la main.

Tout le monde lève la main.

— Répétez après moi, dit-il, de sa voix ordinaire, et il continue d'un ton solennel : Je promets et je jure !

Sans ensemble, la foule répète ; on distingue le contralto encore mouillé de larmes de la Kravtchenko :

— Je promets et je jure...

— Devant Dieu tout-puissant et son Saint-Evangile...

— Devant Dieu tout-puissant... et son... Saint... Evangile...

Cette fois tout le monde parle à l'unisson et tout se passe comme il convient.

Pendant qu'on prête serment et qu'on baise la croix, la Karaoulova reste immobile et fixe sans cesse le même point : le dos du président.

Les témoins passent tous dans une autre salle, sauf la Karaoulova.

— Témoin, le tribunal vous a dispensée de la prestation de serment. Mais rappelez-vous que vous ne devez dire que la vérité, en toute conscience. Le promettez-vous ?

— Non. Je n'ai pas de conscience. J'ai déjà dit que je n'avais pas de conscience.

— Qu'allons-nous faire de vous ? demande le président découragé. Hé bien ! direz-vous la vérité, comprenez-vous, la vérité ?

— Je dirai ce que je sais.

Une demi-heure plus tard le jugement est rendu dans un ordre et un silence exemplaires. Les questions et les réponses se succèdent, le substitut prend des notes, tandis que le reporter dessine d'un air affairé et indifférent des ornements très compliqués. L'accusé donne des explications longues et détaillées. Il a croisé les bras derrière le dos, se balance légèrement en avant et en arrière ; il regarde fréquemment au plafond et essaie de se justifier :

— « ... En ce qui concerne la reconnaissance du Mont-de-piété relative à une bicyclette engagée, voici sa provenance. Le 13 mars de l'année passée, je suis entré dans le magasin de bicyclettes Marchlevski...

« ... Quant à mes soi-disant prodigalités dans la maison de tolérance déjà citée, où j'aurais changé un billet de cent roubles, je n'y ai été que quatre fois en tout, le 21 décembre, le 7 janvier, puis le 25 et le 1er février ; trois fois, c'est mon camarade Protassov qui a payé pour moi ; relativement à la quatrième, quand j'ai payé moi-même, je demanderai au tribunal la permission de lui soumettre la note que j'avais

exigée sur-le-champ et dont le montant, y compris... »

La lumière électrique brûle. Dehors il fait sombre. Dans le palais de justice, il fait chaud, on est bien.

TABLE

Mémoires d'un Prisonnier 1
La Victoire des Ténèbres 137
Chrétiens 229

A. PICHAT. — Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Volumes in-16. . . . . . *3 fr*

CHARLES FOLEY
La Dame aux Millions, Roman
HENRY BORDEAUX
Jeanne Michelin, Roman
PÉLADAN
La Thériaque, Roman
J.-P. PORRET
Mini Lalouet, Roman
MAURICE MURET
Les Contemporains étrangers
MICHEL EPUY
Le Nouvel Homme, Roman
ROBERT-LOUIS STEVENSON
Hermiston, le Juge-Pendeur, Roman
JEHAN D'IVRAY
Le Moulin des Djinns, Roman
JACQUES DES GACHONS
La Vallée Bleue, Roman
La Mare aux Gosses
COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU
Brelan de Dames
H. PEYRE DE BÉTOUZET
Dans les Décombres, Roman
MARTIAL DOUEL
Au Pays de Salammbô
ARTHUR CHUQUET
Études d'Histoire (5e Série)
ERNEST TISSOT
Princesses de Lettres
Nouvelles Princesses de Lettres
ANDRÉ DE FOUQUIÈRES
De l'Art, de l'Élégance, de la Charité
G. ZAIDAN
La Sœur du Calife, Roman
GEORGES BEAUME
Les Vendanges, Roman
Cyprien Galissart, Roman

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 076112579